L'ÉCOLE

D'ATHÈNES

AU QUATRIÈME SIÈCLE

APRÈS JÉSUS-CHRIST

PAR

Louis PETIT DE JULLEVILLE

Docteur ès-Lettres

Ancien membre de l'École française d'Athènes



PARIS

ERNEST THORIN, LIBRAIRE-EDITEUR

58, BOULEVARD SAINT-MICHEL

—

1868

L'ÉCOLE D'ATHÈNES

L'ÉCOLE

D'ATHÈNES

AU QUATRIÈME SIÈCLE

APRÈS JÉSUS-CHRIST

PAR

Louis PETIT DE JULLEVILLE
Docteur ès-Lettres
Ancien membre de l'École française d'Athènes





PARIS
ERNEST THORIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58, BOULEVARD SAINT-MICHEL

1868

L'ÉCOLE D'ATHÈNES

AU IVᵉ SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

La conquête romaine avait été mortelle pour la Grèce, et presque bienfaisante pour Athènes. Cette ville, dont trois siècles de divisions et de tyrannies locales avaient obscurci le nom, dut à Rome le repos; et au repos, un nouveau règne, qui dura plus, et fut presque aussi brillant que la courte *hégémonie* du siècle de Périclès. Athènes conquise occupa, et conserva jusqu'à l'invasion des Barbares, une place à part et glorieuse dans l'empire. Elle y fut la capitale incontestée des arts, des lettres, de la philosophie, de la poésie; recherchés et cultivés surtout par l'effet d'un goût général, et très vif encore à cette époque, pour les plaisirs délicats de l'esprit. A la vérité, la grande inspiration était pour toujours épuisée : l'âge d'or du génie grec était passé depuis deux siècles. Mais après Hérodote, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane,

Platon, Xénophon, Démosthène, restaient les érudits, les commentateurs, les rhéteurs, les sophistes, les versificateurs, les voyageurs et les gens d'esprit. Ils semblèrent s'être donné rendez-vous des extrémités du monde à Athènes : attirés, sans doute par ce nom fameux, cette histoire glorieuse; ces monuments si vantés, et le souvenir encore vivant de tant de grands hommes ; mais sensibles aussi à la beauté du site, au charme du climat, à la politesse des mœurs, aux plaisirs de tout genre que cette cité libre d'affaires offrait aux loisirs prolongés de ses habitants. Au temps de Périclès les *métèques* avaient été surtout des négociants. A partir d'Auguste, l'éloquence et la poésie même tombèrent aux mains des étrangers. Mais malgré la décadence des Athéniens, Athènes garda son prestige ; Rome la première, cédant sans jalousie à cette rivale inoffensive, donna l'exemple d'envoyer les jeunes gens de riche et noble famille en Grèce, où ils achevaient leur éducation, auprès des maîtres fameux qui s'y étaient rassemblés. Quelques-uns même comme Horace, y accoururent, qui n'étaient appelés, ni par la naissance, ni par la fortune, à jouir de ce privilége ; mais tel était le renom d'Athènes, qu'une éducation ne semblait point parfaite, si elle s'achevait ailleurs. Les grandes villes de toutes les parties de l'empire, surtout en Orient, suivirent l'exemple de Rome ; et cet usage, introduit sous la république, propagé sous les empereurs, était encore au quatrième siècle si bien enraciné dans les habitudes publiques, qu'en dépit de la défiance que devait éveiller chez les familles chrétiennes l'enseignement des maîtres païens, Athènes attirait même les Basile de Césarée et les Grégoire de Nazianze.

L'école d'Athènes avait souffert un peu au premier siècle (après J.-C.) de la faveur dont jouit un moment Mar-

seille. D'après Strabon[1] les disciples affluaient en Gaule et oubliaient le chemin de la Grèce. Adrien ramena les Romains à Athènes sur les traces de Caton d'Utique et de Brutus, des deux Cicérons, de T. Pomponius Atticus, de Marc-Antoine et d'Horace. Il construisit une *nouvelle Athènes*, dont l'*arc d'Adrien* indique encore l'entrée. Il bâtit un gymnase, une bibliothèque ; il acheva le temple de Jupiter Olympien. Secondé par le sophiste Hérode Atticus, dont la fortune et la renommée furent immenses, l'empereur établit dans sa ville préférée une colonie de jeunes disciples Romains. Aulu-Gelle et Apulée sont les plus célèbres parmi cette nouvelle génération : l'un était né à Madaure, en Afrique ; l'autre, à Rome ; mais il vécut longtemps à Athènes, dans l'intimité d'Hérode Atticus : « Ce sophiste, dit-il, nous invitait souvent, moi, Servilianus et plusieurs autres Romains venus en Grèce pour y achever l'éducation de leur esprit ; nous nous réunissions dans sa villa de Képhissia pour y chercher un refuge pendant les grandes chaleurs de l'été ou de l'automne ; les bois y étaient épais, les bâtiments frais, grâce à leur exposition, les bains somptueux ; les eaux abondantes ; ce n'étaient partout que chants d'oiseaux et murmures de cascades[2]. »

Les professeurs d'Athènes, quelle que fût la variété de l'instruction qu'ils donnaient, s'appelaient indistinctement *sophistes*. Ce nom, honorable dans l'origine, puis discrédité par Socrate et Platon, triompha de leurs attaques, et fut de nouveau en faveur par tout le monde grec, dès les premiers temps de l'empire. Toutefois les nouveaux sophistes n'étaient que les héritiers indirects de Gorgias le Léontin et de Prodicus de Céos. Ceux-ci avaient été

[1] Strabon, Ed. Dübner et Ch. Müller, coll. Didot, 150, 11.
[2] Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, I, 2.

philosophes à leur manière ; fort mauvais philosophes, j'en conviens, mais ils avaient eu pourtant des doctrines à eux, qui, pour être dangereuses, n'en furent pas moins originales, et méritèrent d'être combattues et réfutées par Socrate. Les sophistes de l'école d'Athènes sous l'empire furent avant tout des professeurs ; on pourrait dire absolument des professeurs d'éloquence ; ils enseignèrent l'art d'écrire et d'improviser des discours sur toutes sortes de sujets, relatifs aux belles lettres, à la politique, à l'histoire, et même à la philosophie. Mais ce n'étaient pas pour cela des philosophes, pas plus qu'ils n'étaient des savants pour aimer à parler de physique ou d'astronomie. Philostrate[1] a nettement distingué le sophiste du philosophe : « le philosophe recherche les faits ; le sophiste les suppose connus. » Ce jugement convient moins bien aux sophistes du temps de Platon. Mais le sophiste sous Adrien n'est rien de plus qu'*un rhéteur s'occupant de philosophie ;* et c'est encore ainsi que Philostrate le définit, sans aucune pensée de dédain : car ces trois mots, philosophe, rhéteur et sophiste, s'appliquèrent souvent, comme également honorables, aux mêmes personnes.

D'après Dion Cassius[2], l'empereur Marc-Aurèle donna à l'École une organisation officielle, et attribua des traitements fixes aux professeurs. Il y eut trois ordres d'enseignement, et trois espèces de chaires ; celles de *philosophie*, celles de *rhétorique*, et celles de *politique*. Il paraît n'y avoir eu, du moins le plus souvent, qu'une seule chaire officielle de *rhétorique*, et une de *politique*. Mais la philosophie eut pendant longtemps quatre professeurs attitrés, enseignant les quatre doctri-

[1] Philostrate, Ed. Westermann, I, 1, coll. Didot.

[2] Dion Cassius, *Hist. Rom.* (*ex Epitom. J. Xiphilini*, Ed. Reimar, in-f°). Liv. LXXI[e], 31

nes reconnues par l'empereur ; à savoir, celle des Platoniciens, celle des Stoïciens, celle des Péripatéticiens, et celle des Épicuriens. Les quatre sectes étaient professées conjointement, sous les yeux et aux frais de l'État, déjà impartial.

Toute cette organisation eût probablement fait sourire Socrate. Au second siècle, elle fut acceptée avec transport : et, s'il faut en croire Lucien, l'on se battit pour avoir les chaires, surtout pour avoir les traitements [1].

Lucien met en scène deux Athéniens caustiques, dont l'un, Pamphilos, vient de voir deux philosophes aux prises sur l'Agora. L'autre interlocuteur ne doute pas qu'ils ne se soient querellés sur quelque question savante. — « Point. Tu sais, dit l'autre, que les empereurs ont constitué des traitements respectables aux professeurs de chaque espèce de philosophie... Il s'agissait de remplacer aux suffrages d'un conseil d'élite (ἀρίστων) un titulaire qui vient de mourir. Le *prix du combat* n'était pas une peau de bœuf, à la façon du poète, mais dix mille drachmes par an pour enseigner la jeunesse. » Les deux concurrents ne peuvent réussir à l'emporter l'un sur l'autre, et l'affaire est renvoyée en Italie. Ainsi un jury choisi désignait les professeurs : l'empereur se réservait la nomination définitive [2], ou prononçait entre plusieurs concurrents, si aucun n'avait emporté une majorité suffisante. Diverses épreuves, des examens portant sur l'objet de l'enseignement, ouvraient l'accès des différentes chaires. Dans Lucien, les deux compétiteurs font leurs preuves comme solides péripatéticiens. Mais l'empereur aplanissait au besoin les voies à ses proté-

[1] Lucien l'*Eunuque*, Ed. Dindorf, coll. Didot.
[2] Philostrate, *Vie des Sophistes*, cf. Adrien, Pollux Philistos.

gés : Antonin nomma sans examen le sophiste Adrien de Tyr, élève et successeur d'Hérode Atticus [1]. Cette faveur s'accordait rarement.

Le traitement, égal pour les différentes sectes philosophiques, s'élevait à 10,000 drachmes ou 8,700 francs [2]. Mais Philostrate parle ailleurs de traitements d'un talent, ou 5,220 fr., attribués sans doute à des suppléants, ou à des chaires moins estimées [3]. Apollonius, qui ne recevait qu'un talent, était professeur de *politique*.

Quoique les quatre chaires de philosophie fussent regardées comme égales en dignité, l'un des professeurs avait sur les autres une sorte de préséance. Philostrate [4] attribue à Hérode Atticus, sous le règne de Marc-Aurèle, cette suprématie sur tout l'enseignement philosophique.

On commençait les études par la philosophie, et l'on passait ensuite à la rhétorique. Cet ordre qu'on pourrait justifier, fut encore suivi au v[e] siècle par Proclus, d'après son biographe Marinus.

Aussi, le titre commun de tous les professeurs étant *proestotes* (les *préséants*), les philosophes s'appellent *préséants des jeunes* [5]. La chaire de rhétorique s'appelait quelquefois pompeusement le *trône des sophistes* [6]; et celle de politique, le *trône politique* [7]. Chaque titulaire était qualifié de *diadochos* ou *successeur* de sa chaire; ce surnom ne fut pas particulier à Proclus qui l'a seul gardé. Il s'applique aux rhéteurs comme aux philoso-

[1] Philostrate, *Vie des Sophistes*, cf. Adrien.
[2] — — II, 2.
[3] — — cf. Apollonius, II, 3.
[4] — — cf. Théodotus, II, 2.
[5] — — II, 2. Théodotus.
[6] — — Adrien, Hippodromus.
[7] — — Apollonius.

phes, et signifie à peu près chez les Grecs, ce que *titulaire* exprime chez nous. Je crois qu'il n'y faut pas chercher, même pour Proclus, ce qu'on a cru y voir « le caractère, exprimé d'un seul mot, de cette philosophie éclectique, savante, qui loin d'aspirer à l'originalité, se glorifie de reproduire, en les conciliant, en les développant, toutes les philosophies antérieures, et de venir à son rang dans l'histoire, comme une conséquence naturelle et légitime du passé, et non comme une doctrine nouvelle, sans aïeux et sans traditions [1]. »

Déjà au IIe siècle, la *politique* (il faut expliquer ce mot sur lequel on pourrait se méprendre), n'était, en réalité dans l'École, qu'une branche de la rhétorique, comme la philosophie, d'ailleurs, tendait à le devenir. Autrefois, lorsque Athènes jouissait d'un gouvernement libre, et que son empire s'étendait sur quinze millions d'hommes, des orateurs avaient pu enseigner l'art de parler au Pnyx, et même celui d'exécuter les décrets qu'on avait fait approuver par l'assemblée souveraine. Alors l'orateur politique, ou, comme on disait simplement, le *politique* s'opposait au *rhéteur*. « L'un, dit Aristote [2], s'occupe plutôt des faits et du but; l'autre, des mots et de l'art. » L'un voulait réellement persuader; l'autre ne cherchait qu'à plaire. Démosthène est ainsi le type de l'orateur politique dans la Grèce libre. Mais quand la liberté eut péri, l'éloquence politique dût s'exiler du Pnyx dans l'École, et, fermant les yeux au présent et à la réalité, chercher l'inspiration dans la fiction pure, ou dans les souvenirs du passé. Aristide succède alors à Démosthène; mais pour faire le panégyriquo de Marc-Aurèle, qui a rem-

[1] *Hist. de l'Ecole d'Alexandrie*, par M. J. Simon, II, 390.

[2] Aristote, *Poétique*, 6, Ed. Dübner, coll. Didot.

placé Philippe. C'est pourtant ce même Aristide qu'on appelle, dès lors « le grand orateur politique. » C'est qu'il disserte, en fort beau langage[1] : *sur la nécessité d'envoyer des renforts en Sicile au général Nicias, — sur les avantages de la paix, que proposent les Lacédémoniens, vaincus à Pylos, — contre les Thébains qui veulent détruire Athènes, prise par Lysandre,* il y a six cents ans. Nos écoliers font exactement la même chose aujourd'hui, mais sans se croire sérieusement des Démosthènes. Aristide était moins modeste. L'enseignement de la politique, réduit à ces exercices d'école, devait tôt ou tard se confondre avec la rhétorique. Il en était encore distinct, officiellement du moins, au second siècle ; il avait sa chaire à part dans l'École d'Athènes, et Philostrate nomme plusieurs titulaires de cette chaire. Mais, durant tout le IIIe siècle, il n'est plus question d'un enseignement spécial de l'éloquence politique. Au IVe siècle, il est certain que la rhétorique l'avait absorbée. Les discours politiques s'appellent alors plus modestement *plasmatiques* ou fictifs. Himérius en a laissé quelques-uns que nous étudierons. Son biographe, Eunape, reconnaît dans sa manière, *un écho de la politique ;* expression bizarre que l'éditeur d'Himérius, Wernsdorf, déclare n'avoir pas comprise ; mais qui nous semble éclaircie par les observations qui précèdent.

La *philosophie* ne devait pas non plus tarder à se confondre, à Athènes, avec la *rhétorique,* destinée à devenir au IVe siècle, la science universelle. Il n'y a plus, dès le IIIe siècle, dans cette ville, un seul philosophe qui mérite d'être cité, excepté le fameux Longin. Mais Longin lui-même, qu'Eunape appelle textuellement « une bibliothè-

[1] Aristide, Ed. Canter, part. II, 1, 2, 3.

que vivante, et un musée ambulant[1]. » Longin fut-il bien un philosophe, ou simplement un rhéteur universel, et le précurseur de ceux qui devaient, au siècle suivant, prétendre rappeler Homère, Platon et Démosthène tout à la fois. Plotin refusait à Longin le titre de *philosophe*, lui laissant celui de *philologue*. Il avait peut-être raison. Je ne reproche pas à Longin de n'avoir pas été mystique, comme ses maitres ; encore moins d'être resté fidèle aux traditions Platoniciennes les plus pures. Mais pourquoi ce Platonicien finit-il sa carrière par la politique ; non par la politique oratoire de ses collègues, mais par la politique militante ? Le professeur d'Athènes devint ministre à Palmyre. Évidemment, Athènes ne pouvait opposer ce nom à celui de Plotin, qui enseignait à Alexandrie et à Rome ; de Porphyre, qui étudia, il est vrai, en Grèce et sous Longin ; mais qui de là se rendit à Rome où il enseigna à son tour avec éclat. Sa renommée s'étendait même jusqu'en Grèce : c'est lui qui corrigeait les écrits d'Eubulus, successeur de Longin dans la chaire de Platonisme, à Athènes [2].

Les philosophes contemporains d'Eubulus, en Grèce, sont Théodotus (Platonicien), Mouson et Athénée (Stoïciens)[3]. Après eux, l'on ne rencontre plus de philosophes à Athènes : au contraire, à la même époque, les rhéteurs abondent. Apsinès vient de Gadarée (Phénicie), et commence sous Maximin (235), une dynastie de sophistes qui se perpétue jusqu'au milieu du siècle suivant. Ses rivaux sont le Syrien Callinicus, le Phénicien Généthlius, les Arabes Gaïanus et Maïor (Suidas place ces derniers sous Gordien

[1] Eunape, *Vie des Rhéteurs* (Porphyre).
[2] *Vie de Plotin*, par Porphyre, trad. Zévort, p. 331. (Ed. Charpentier, avec le *Diogène de Laërte*.)
[3] *Vie de Plotin*, p. 337.

et sous Philippe); Paulus, qu'on croit Egyptien, et Andromachus, de Syrie. Vers le même temps, mourait à Athènes Fronton, rhéteur, d'Emésa (Cœlésyrie), dont la sœur Frontonide était la mère de Longin. Tous ces personnages étaient étrangers. L'Attique épuisée par une fécondité de dix siècles ne produisait plus que de rares talents. Il faut pourtant rappeler Ammonius, du dème de Lampra, auteur d'un traité *sur les autels et les sacrifices* (Aulu-Gelle en cite un fragment) ; surtout l'historien Dexippe, du dème d'Hermus, orateur, historien, poète, un jour même général. C'est lui qui, à la tête des Athéniens, une dernière fois dignes de Marathon, repoussa victorieusement la première invasion des Goths. Ses ouvrages ont presque entièrement péri, mais non le souvenir de cette heureuse défense.

Rien n'annonçait au commencement du quatrième siècle que l'École d'Athènes, plus florissante que jamais, n'eût plus cent années à vivre. Si l'enseignement de la philosophie était abandonné dès le temps de Dioclétien, jamais les chaires de rhétorique n'avaient, en revanche, attiré un plus grand concours d'élèves. Endormis dans la sécurité trompeuse où les maintenaient leurs préjugés traditionnels, une aisance assurée, des applaudissements faciles, les professeurs ne s'étaient point aperçus qu'une religion nouvelle, et portant en germe avec elle un enseignement nouveau, se répandait sous leurs yeux dans la société orientale, et minait insensiblement le crédit de leurs doctrines.

La décadence du Polythéisme Hellénique, après la conquête Romaine, avait rendu la tâche plus facile, en Grèce, au christianisme. Le vieux culte, attaqué depuis longtemps, languissait. Les philosophes avaient porté les premiers coups ; l'affaiblissement du sentiment national entraîna la

corruption du sentiment religieux. Des divinités nouvelles, étrangères, reçurent subitement des honneurs inusités. Sérapis supplanta Zeus. La conquête avait amené la confusion des dieux grecs et des dieux latins ; un pareil éclectisme est un acheminement certain vers l'indifférence. La bassesse politique acheva de faire oublier les anciens dieux : un jour vint où il sembla n'y avoir plus dans l'empire qu'une divinité générale, Rome, unie à l'Empereur, et personnifiée en lui. Rome et Auguste avaient leur temple commun sur l'Acropole, devant le Parthénon ! Mais ces flatteries officielles pouvaient suffire au culte public d'une nation en décadence ; elles ne répondaient pas aux besoins religieux et personnels des âmes : chacun se fit alors ses croyances d'après son origine, ses goûts, son caractère. Les anciens rites furent encore pratiqués, mais sans éclat, surtout sans enthousiasme ; la foi était perdue. On s'efforçait de les interpréter par un symbolisme savant, qui satisfît la raison devenue plus sévère : on croyait moins, puisqu'on voulait expliquer. Les oracles étaient presque muets, plutôt faute de pèlerins que faute de prophètes. Le respect qu'on leur rendait jadis s'était reporté sur les astrologues et les magiciens. Les empereurs eux-mêmes se confiaient à la direction de ces hommes suspects, fauteurs d'une science nouvelle que repoussaient les anciennes mœurs et condamnaient les anciennes lois. Partout, sur les ruines des croyances, régnait l'indifférence ou la superstition.

A Athènes, le christianisme introduit par saint Paul dès l'année 52, trouva d'abord à lutter contre la froideur d'un peuple sceptique à l'endroit de ses dogmes, mais fortement attaché aux pompes de son culte. Quand l'apôtre parut dans l'Agora, « quelques-uns des philosophes Epicuriens et Stoïciens discutèrent avec lui, et plusieurs

disaient: Que veut ce hâbleur? D'autres « il paraît qu'il annonce de nouveaux Dieux. »[1]

Telle était dans ces temps la fatigue et l'affaissement des consciences, que « *annoncer de nouveaux Dieux* » n'avait rien que de très-ordinaire à Athènes. « Les gens de cette ville, et les étrangers qui y habitent, passaient tout leur temps à dire et à écouter des nouveautés. » Toutefois ce fut en vain que saint Paul rendit son discours conforme au goût philosophique de ses auditeurs. Cette harangue, chef-d'œuvre d'habileté non moins que d'éloquence, plut sans doute jusqu'aux derniers mots ; mais quand les Athéniens entendirent parler de *pénitence*, de *jugement*, de *résurrection*, ces railleurs « éclatèrent de rire ; » quelques-uns dirent : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois[1]. »

Athènes au premier siècle n'était pas le lieu de la Grèce le mieux préparé à embrasser la foi nouvelle. Restée ville grecque en dépit des Romains, ville de province, petite ville même, les mœurs y étaient plus douces, la vie plus aisée, la philanthropie plus active, et les grands plus rapprochés des petits. On y était passablement heureux ; et les conversions naissent des souffrances.

Aussi la foi languit à Athènes, et s'éteignit même après le martyre de l'évêque Publius (successeur de saint Denis l'Aréopagite, également martyrisé). Eusèbe[2], rapporte ce fait d'après une lettre, (qu'il cite sans la transcrire) de Denys de Corinthe; et le même auteur, d'après le même témoignage, attribue à Quadratus, successeur de Publius, l'honneur d'avoir à force de zèle et d'activité, rétabli la foi dans Athènes.

Quadratus vivait du temps de l'empereur Adrien, qui

[1] *Actes des Apôtres*, ch. 17.
[2] Eusèbe, *Hist. Ecclés.* IV, 23 (Ed. Valois, in-f°).

vint plusieurs fois passer l'hiver à Athènes, et y exécuta ces immenses travaux, dont on admire encore les restes. En 126, l'évêque lui présenta une *Apologie en faveur des chrétiens*[1]; qui fut reçue favorablement. « Dans le même » temps, dit saint Jérôme[2], Aristides, philosophe athé- » nien, très-éloquent, devenu disciple du Christ, sans » avoir quitté sa profession *(sub pristino habitu)*, pré- » sentait aussi à l'empereur Adrien un résumé apologé- » tique de notre doctrine ; ce livre est resté aux yeux des » lettrés comme un témoignage de son génie. » Il faut regretter la perte de cet écrit. Nous voudrions savoir comment, dès le second siècle, un philosophe athénien acceptait et comprenait la religion chrétienne. A la même époque, Athénagoras méditait dans Alexandrie ses deux *apologies;* et Athénagoras était né à Athènes. Grégoire le Thaumaturge étudia aussi dans cette ville. Ainsi le Christianisme faisait déjà quelques conquêtes dans les chaires même de l'école, où devaient tenir ses derniers adversaires.

On ne sait absolument rien concernant l'histoire de la foi, dans Athènes, au troisième siècle; mais une chose est certaine ; c'est qu'au commencement du siècle suivant (324), dans la seconde guerre contre Licinius, laquelle fut, à vrai dire, une guerre de religion, la faveur déclarée de Constantin, désigna tout d'abord Athènes comme l'une des villes sur lesquelles il croyait pouvoir s'appuyer ; le Pirée fut choisi pour y rassembler de vastes armements[3] : une distribution de blé, à faire annuellement aux dépens du fisc, fut instituée en faveur des Athéniens. Enfin l'Empereur accepta d'eux le titre de

[1] Eusèbe, *Hist. Ecclés.* IV, 3.
[2] Saint Jérôme. Ed. Bénédictine, in-f° 1706) t. IV, II° partie, col. 109.
[3] Zosime, II, 681.

stratège. Si les plus illustres personnages de la ville, c'est-à-dire les rhéteurs, étaient encore presque tous païens, avec la majorité de leurs disciples, la confiance de Constantin laisse croire que les chrétiens étaient déjà les plus nombreux parmi les habitants.

D'ailleurs rien ne semble annoncer que dans cette ville du moins, la lutte fût ardente entre les deux religions. Il n'y avait, de la part des chrétiens, nulles répresailles à exercer : la foi s'était établie sans presque rencontrer la violence. Les *Ménologes* des Grecs n'attribuent que dix-neuf martyrs en trois siècles à la Grèce ; et presque tous périrent à Corinthe, par l'ordre et sous les yeux du proconsul. Ailleurs l'autorité locale fermait les yeux, sympathique ou indifférente. Le caractère du pays n'était pas, n'est pas encore l'acharnement tracassier, la légalité servile, l'aveugle respect du pouvoir établi. Les chrétiens proscrits durent être poursuivis par les Grecs païens les plus fervents, à peu près comme les brigands le sont aujourd'hui par beaucoup de Grecs chrétiens fort honnêtes. Qu'on nous pardonne cette comparaison, qui peut être singulière ; mais qui nous paraît juste. A toute époque, en Grèce, force est rarement restée à la loi, bonne ou mauvaise.

Ainsi, au commencement du quatrième siècle, après la victoire de Constantin, ni les sophistes ne voyaient le Christianisme, à Athènes, s'étendre chaque jour et peu à peu gagner tout le peuple, ni les chrétiens ne s'indignaient que d'innombrables écoliers, dont plusieurs même déjà baptisés, accourussent de toutes les parties de l'Orient, au pied des chaires païennes. Les chrétiens étaient encore tolérants ; les sophistes toujours aveuglés.

Pendant que Constantin arborait le *labarum*, et faisait mourir Licinius, ces hommes d'esprit, sans rien com-

prendre à des événements qui présageaient leur ruine, demeuraient tout entiers aux succès, bien autrement mémorables, d'un rhéteur nouveau dont nous allons raconter la vie; l'homonyme oublié de l'empereur Julien : « *Il* » *régnait sur Athènes,* » dit Eunape, et ce roi-là faisait oublier Constantin et l'édit de Milan.

CHAPITRE II

JULIANUS

« Julianus de Cappadoce, sophiste, exerça longtemps à Athènes une véritable royauté. La jeunesse accourait vers lui de tous côtés, remplie de vénération pour son éloquence et son génie. Dans le même temps vivaient plusieurs autres sophistes enflammés comme lui de l'amour du beau; Apsinès de Lacédémone, réputé comme un maître habile; Epagathus et une foule d'autres; la renommée de Julianus les remplissait d'émulation; mais il les surpassait tous par son génie extraordinaire, et tous lui demeuraient inférieurs, et bien inférieurs. [1] »

« J'ai vu, dit encore Eunape, la maison de Julianus, à Athènes; elle était petite et modeste, mais on y respirait Hermès et les Muses. C'était vraiment un temple sacré. » Il l'avait laissée en mourant à son plus cher élève « le divin Proérésius.. » Ses autres disciples « innombrables, venus de tous côtés et dispersés en tous lieux, se firent admirer partout. » C'étaient Héphestion, Epiphanius le Syrien, Diophantus l'Arabe, Tuscianus. Ceux-là, les plus illustres, recueillirent à Athènes l'héritage du maître. Les autres, en bien plus grand nombre, allèrent au loin

[1] Eunape, *Vie de Julianus.*

propager son enseignement. Athènes fournissait le monde entier de sophistes et de précepteurs. Ceux-ci étaient appelés par les municipalités à prendre la direction des écoles publiques des villes [1]. Ceux-là allaient faire l'éducation des jeunes Romains de grande famille [2] qu'on craignait d'envoyer en Grèce. Ainsi, l'écolier qui n'allait point à Athènes suivait du moins indirectement la discipline et s'inculquait l'esprit d'Athènes. Cette ville, comme une ruche trop peuplée, essaimait en colonies florissantes. Des échanges d'élèves avaient lieu entre les diverses écoles : la Grèce envoyait à Jamblique ses deux plus brillants disciples, Théodorus et Euphrasius [3]. Elle députait, quelques années plus tard, aux Écoles Romaines Eusèbe d'Alexandrie, élève de Proérésius; et même, d'après Eunape, il était choisi comme un esprit souple et retors, qui ne prêterait pas à rire aux Romains sur le compte des provinciaux [4].

Quelque nombreux que fussent ses élèves, Julianus, à l'époque troublée où il enseigna, était forcé de les réunir dans sa propre maison, « dans son *théâtre* de bois poli, construit à l'imitation des théâtres publics, mais plus petit et proportionné aux dimensions d'une maison particulière. » Pourquoi tant de précautions et de mystère? « C'est que, dit Eunape, il semblait que la ville eût, depuis ses anciennes guerres, couvé dans son sein la discorde. Il y avait de telles divisions entre les citoyens et les étudiants, qu'aucun sophiste n'osait se risquer à parler en public. Enfermés dans leurs théâtres particuliers, ils baissaient la voix pour entretenir leurs écoliers ;

[1] Libanius, *Sur sa fortune*, Ed. Reiske, p. 60.
[2] Symmaque, liv. X, ép. 18.
[3] Eunape, *Vie de Jamblique*.
[4] Eunape, *Vie de Proérésius*.

jaloux d'être applaudis, mais non de risquer leur vie. »

Si les Chrétiens avaient fomenté ces désordres en soulevant le peuple contre les sophistes, Eunape, dont les sentiments sont si ouvertement hostiles à la foi nouvelle, n'eût pas manqué de la mettre en cause. D'ailleurs, nous verrons plus tard que le Christianisme n'est devenu intolérant envers l'École, à Athènes, que plusieurs années après la mort de Julien, par une inévitable réaction. Au temps de Julianus (306–340), les troubles qui mettaient en jeu la vie même des sophistes, étaient évidemment causés par les rivalités turbulentes des maîtres et des disciples. Qui douterait que cette foule d'étrangers jeunes, oisifs, nomades, respectassent fort peu les habitants d'une ville où ils n'étaient pas citoyens? Du temps d'Aulu-Gelle et des Antonins, les Grecs formaient encore probablement la majorité parmi les étudiants; les querelles alors paraissent avoir été inconnues. Même aux Saturnales, on s'amusait innocemment à des jeux de mots historiques, assaisonnés d'un repas fraternel [1]. Les Grecs sont beaucoup moins pétulants qu'on ne se plaît à le supposer : même aux fêtes populaires, ils s'amusent tout bas. La présence de près de mille étudiants à l'Université d'Athènes n'apporte aujourd'hui pas le plus petit trouble dans la ville. Mais dans l'École cosmopolite du IV[e] siècle, formée d'Africains, d'Egyptiens, d'Arabes, de Syriens, d'Asiatiques, de Byzantins et d'Italiens, sans parler de quelques Gaulois [2]; les querelles, les rixes, les batailles même et jusqu'aux batailles rangées [3], étaient journalières, d'abord entre les écoliers et les citoyens, puis entre les écoliers eux-mêmes, armés les uns contre les autres,

[1] Aulu Gelle, *Nuits attiques*, XVII, 2.
[2] Lucien, l'*Eunuque*.
[3] Libanius, *Sur sa fortune*, Ed. Reiske, 17.

pour l'honneur de leurs provinces ou de leurs maîtres. Les sophistes, loin de chercher à calmer les divisions, les faisaient naître, y prenaient part quelquefois, et volontiers faisaient assommer leurs rivaux par leurs élèves [1]. Eunape a raconté longuement l'une de ces batailles, et, quoique le fait fût vieux de soixante-dix ans au moins lorsqu'il écrivait la *Vie des Sophistes*, il prenait encore parti pour Julianus (maître de son maître Proérésius), avec une juvénile ardeur et une animosité naïve, dont rirait assurément l'indépendance de nos modernes écoliers.

« Un jour, les élèves d'Apsinès de Lacédémone (petit-fils d'Apsinès le Phénicien, nommé plus haut) étaient tombés la main haute sur ceux de Julianus; leurs lourds poignets de Spartiates (*allusion à la patrie de leur maître*) avaient mis en péril la vie de leurs victimes : ce furent eux néanmoins qui s'adressèrent à la justice et se portèrent plaignants. L'affaire vint au proconsul. Il se montra impitoyablement rigoureux, et fit saisir et enchaîner Julianus et ses disciples, sous l'inculpation d'homicide. Pour un Romain, ce n'était pas un homme ignorant : il était plutôt civil et libéral. Julianus comparut, suivant l'ordre reçu; Apsinès aussi se présenta, sans citation, mais comme conseil des accusateurs. L'affaire est appelée. On introduit les plaignants. A la tête de cette Sparte mal élevée, se trouvait un Athénien nommé Thémistocle, garçon brutal et audacieux, à la honte de son nom. Le proconsul jette sur Apsinès un regard de travers : « Qui t'a dit de venir? lui dit-il. — L'autre : J'ai souci des périls qu'ont courus mes enfants. » Le proconsul se tait et dissimule. Les accusés entrent à leur tour, enchaînés et blessés. Leur maître est avec eux. Ils ont la chevelure et les vêtements en désordre, pour exciter la pitié du juge.

[1] Cf. Ch. IV, *Himérius*.

La parole est donnée aux accusateurs. Apsinès commençait. Le proconsul l'interrompt : « Les Romains n'aiment pas cela, dit-il. Celui qui a porté la première accusation doit la répéter lui-même une seconde fois et en courir les risques. » Le procès avait été si promptement appelé qu'on ne s'était pas préparé. Thémistocle, forcé de parler comme accusateur, change de couleur, hésite, se mord les lèvres, se tourne vers ses compagnons et leur demande tout bas ce qu'il faut faire. Eux n'étaient venus que pour crier, et applaudir bruyamment le discours que leur maître devait prononcer pour eux. Grand trouble et grand silence à la fois. Silence complet du côté du tribunal; désordre inexprimable du côté des accusateurs. Julianus demande humblement et à mi-voix qu'on le laisse parler. Le proconsul éclate : « Non, ni l'un, ni l'autre, mes maîtres, avec vos beaux discours préparés. Pas un de vos disciples ne vous applaudira aujourd'hui. Apprenez à connaître ici la justice des Romains. Que Thémistocle poursuive son accusation, et toi, Julianus, choisis le plus digne des tiens pour la défense. » Mais l'accusation reste muette. Thémistocle ne faisait pas honneur à son nom. Le proconsul ordonne alors que celui qui se trouve prêt à parler réponde à la première plainte.—« Proconsul, reprend Julianus, ta suprême justice a transformé Apsinès en un nouveau Pythagore. Il enseigne à se taire ; c'est un peu tard ; mais enfin, à propos ; si tu veux entendre la défense, fais délier un de mes élèves, Proérésius ; et tu jugeras par toi-même, si je l'ai formé à l'Atticisme, ou au Pythagorisme. » Le proconsul consent, et prend un air bienveillant... Proérésius s'avance libre au milieu du tribunal. Son maître lui crie bien haut, de cette voix assurée avec laquelle on excite les athlètes à remporter la couronne : « Parle, Proérésius, voici le moment de par-

ler. » Proérésius commence son exorde... Il appelait la pitié sur les souffrances de ses compagnons. Il faisait l'éloge de leur maître; il insinuait brièvement un reproche à l'adresse du pouvoir proconsulaire, dont la précipitation frappait si sévèrement des gens qui n'étaient pas même convaincus de la moindre faute. Le proconsul baissait la tête, et semblait touché des arguments, autant que charmé de l'élégance du langage. Tout le monde avait envie d'applaudir; mais tous effrayés comme s'ils craignaient la foudre, gardaient un religieux silence. Tout à coup Proérésius entame un second exorde, en ces termes : « Si donc, il est permis impunément de commettre soi-même la faute, et de se porter accusateur, et d'être cru, sans que la défense soit écoutée, soit; et voilà la ville de Thémistocle? »—A ces mots, le proconsul bondit sur son siége, et secoue, comme eût fait un enfant, sa trabée bordée de pourpre. Lui, le juge inexorable et sourcilleux, applaudissait. Apsinès applaudissait lui-même, entraîné malgré lui. Julianus n'applaudissait pas, il pleurait. Le proconsul renvoya les accusés, et le maître des accusateurs; mais, emmenant Thémistocle et ses Spartiates, il leur rafraîchit la mémoire à l'endroit des fouets lacédémoniens, en leur faisant connaître les fouets athéniens [1]. »

Il n'y a rien à ajouter à cet amusant récit; mais on en peut conclure que l'abaissement du goût avait tout envahi, et le Romain comme le Grec. Ainsi la gravité d'un proconsul cédait en plein tribunal à l'éloquence d'un mauvais jeu de mots! Ainsi le plus illustre des sophistes versait, en écoutant les saillies puériles de son élève préféré, des larmes d'admiration que Molon ne donnait jadis qu'aux brillants essais de Cicéron [2].

[1] Eunape, *Vie de Julianus.*

[2] Plutarque, *Vie de Cicéron.*

Aucun biographe ne dit que Julianus ait rien écrit; aucun fragment ne nous est parvenu sous son nom. Aussi l'oubli semble avoir enveloppé sa mémoire dès que sa voix fut éteinte. Sa gloire, comme celle d'un chanteur harmonieux, périt toute avec lui. Les sophistes, d'ailleurs, n'écrivaient pas, Dieu merci, autant qu'ils parlaient. Plusieurs avaient cependant composé des ouvrages, dont nous avons les titres, mais qui ne nous sont pas parvenus. Ainsi, Onasimus (de Chypre ou de Sparte), le père de cet Apsinès, dont il vient d'être parlé, avait beaucoup écrit sur son art. Suidas cite de lui l'*Art judiciaire*, l'*Art de contredire*, des *Déclamations*, des *Eloges*, les *Divisions des Etats*, etc. Il était non-seulement rhéteur, mais historien, comme Praxagoras, dont parle Photius [1], et qui vivait à Athènes du temps de Julianus. Il avait écrit deux livres sur l'*Histoire d'Athènes*, deux sur l'*Histoire de Constantin*, six sur celle d'*Alexandre*. Quoique païen, il se montra, d'après Photius, favorable à Constantin. Photius lui reconnaît de l'agrément, de la clarté, mais il lui reproche son style un peu languissant. Il se servait du dialecte ionien, bizarrerie remarquable et digne d'une époque de décadence. Enfin, Apsinès avait écrit un *Commentaire de Démosthène*, également perdu, et regrettable. On aime à voir comment ces Grecs déchus continuaient à louer par tradition une éloquence qu'ils comprenaient si peu. Heureux d'ailleurs les écrivains, même médiocres, si le caprice du temps a respecté leurs ouvrages. Ainsi, Libanius n'était peut-être pas supérieur aux maîtres oubliés, qu'il entendit à Athènes ; mais il est resté célèbre, parce qu'il nous a transmis toute une bibliothèque.

Né à Antioche en 314, Libanius avait fait ses premières

[1] Photius, *Biblioth.*, 62.

études dans cette ville, sous la direction de trois sophistes peu connus, Cléobulus, Didymus et Eudémon; c'étaient des grammairiens plutôt que des orateurs, mais il leur dut néanmoins la connaissance approfondie de l'antiquité qui est le mérite principal de ses écrits. Il était dans sa vingt-deuxième année quand les succès qu'il obtenait déjà dans sa ville natale, cessèrent de suffire à son esprit ardent et ambitieux. Un irrésistible désir de terminer ses études et d'inaugurer sa renommée dans la patrie même de l'éloquence, l'entraîna vers Athènes.

L'attrait que le nom seul d'Athènes exerçait sur tous les esprits, ne peut aujourd'hui s'imaginer. On la savait petite et déchue, sans importance politique, sans commerce, écartée des grandes voies et des grandes villes, dans une province inculte et pauvre. Il n'importait : on se croyait incomplet, tant qu'on n'avait pas vu Athènes. Eunape dit de Nymphidianus de Smyrne : « Il fut digne du nom de sophiste, encore qu'il lui ait manqué l'éducation et la discipline d'Athènes [1]. »

On bravait, pour partir, tous les obstacles qu'apportait au voyage la tendresse des parents ou le défaut de ressources. Un condisciple de Julianus, et son contemporain, Ædésius de Cappadoce, « d'une haute naissance, mais sans fortune, avait été envoyé en Grèce par son père, pour y apprendre un métier lucratif. Lorsque ce père apprit, au retour du jeune homme, que celui-ci n'avait fait qu'étudier la philosophie, il voulut le chasser avec mépris, et tout en le chassant : « A quoi sert ta philosophie? criait-il. — Elle sert beaucoup, mon père, » dit Ædésius, en s'agenouillant humblement devant le père qui le chassait. Ce dernier, frappé d'un si grand trait de caractère, rappela son fils et le laissa.

[1] Eunape, *Vie de Nymphidianus.*

reprendre avec ardeur ses études interrompues[1]. »

La famille de Libanius s'opposait de même à son départ pour la Grèce. Mais il fut entraîné irrésistiblement par les merveilleux récits qu'un de ses condisciples, Jason de Cappadoce, ne cessait de lui faire sur Athènes et les luttes oratoires dont elle était le théâtre. Jason n'en parlait lui-même que par ouï-dire; mais l'ignorance et l'éloignement ajoutent encore à l'enthousiasme juvénile. Vainement, pour attacher Libanius à Antioche, on lui offrit les plus brillants mariages : « J'aurais, dit-il, rejeté l'union d'une déesse pour voir seulement la fumée d'Athènes[2]. »

Il partit. Il a dépeint avec âme le regret qu'on éprouve à quitter les siens, même en partant pour Athènes : « Abattu par la douleur, et versant des larmes, je me retournai souvent pour jeter encore un regard sur les murs que j'abandonnais. Jusqu'à Tyane je pleurai, et à partir de cet endroit, la fièvre vint se joindre à mes larmes. Combattu entre deux violents désirs, la honte d'abandonner mon voyage fit seule pencher la balance, et je dus poursuivre ma route. » Il se rendit d'abord à Constantinople sur les promesses d'un protecteur qui devait lui faire obtenir le privilége de voyager par terre, aux frais de la poste impériale. Trompé dans cette espérance, il dut, en plein hiver, s'embarquer pour Athènes où il arriva rapidement.

C'était en 336. Julianus vivait encore, mais vieilli, un peu oublié, quoique respecté toujours. Les professeurs en vogue étaient surtout ses deux disciples rivaux, Proérésius et

[1] Eunape, *Vie d'Ædésius*

[2] Pour ce qui concerne Libanius, cf. :
Libanius, *Sur sa fortune*, trad. Petit (thèse sur Libanius) ;
Discours, Ed. Reiske ;
Lettres, Ed. Wolf.
Eunape, *Vie de Libanius*.

Diophantus. Un compatriote de Libanius, Epiphanius, ne manquait pas de réputation, et c'est peut-être à lui que le jeune citoyen d'Antioche comptait s'attacher, puisque l'habitude générale des écoliers était de suivre l'enseignement des sophistes de leur nation[1]. Mais Libanius fut enlevé de vive force à son arrivée par les disciples de l'Arabe Diophantus. Ces violences n'étaient pas rares ; nous verrons plus loin comment les sophistes se faisaient ainsi payer par leurs élèves *gratuits*, en les transformant en sergents recruteurs. Libanius était affaibli par la mer et par la fièvre, qui ne l'avait pas quitté depuis Tyane; l'année précédente, une grande frayeur — il avait vu tomber la foudre à ses pieds — l'avait laissé pour toujours timide et maladif. Il ne put ou n'osa résister; enrôlé bon gré mal gré avec les Arabes de Diophantus, il se montra peu satisfait de son maître imposé. Cette froideur faillit lui attirer quelques mauvais coups. Il fallait applaudir ou être battu. Libanius s'excusa sur sa faiblesse, et sur un mal de gorge qui ne lui permettait pas de prendre part aux clameurs enthousiastes de ses condisciples. Diophantus était d'ailleurs[2] un des sophistes les moins dignes de leur chaire et de leur réputation. Dégoûté promptement, peut-être même un peu battu, Libanius ne reparut plus au pied des chaires publiques. Jadis, à l'âge où tout le monde est batailleur, « ayant entendu parler des rivalités et des luttes d'école qui avaient lieu dans Athènes, des coups de bâton, des pierres, des épées, des blessures, des mises en jugement, des défenses et des condamnations qu'affrontaient les écoliers pour soutenir les intérêts de leurs maîtres, il avait pris l'habitude de regarder leurs périls comme de nobles périls, comparables à

[1] Eunape, *Vie de Proérésius.*
[2] Eunape, *Vie de Diophantus.*

ceux que l'on court en portant les armes pour la patrie. Il demandait aux dieux de pouvoir se distinguer de la même manière, courir au Pirée, à Sunium et aux autres ports, pour s'emparer des jeunes gens à leur descente du vaisseau, et aller ensuite à Corinthe cité, devant le tribunal pour cet enlèvement. » Guéri dès le premier jour de ce genre d'ambition, il se tint prudemment à l'écart, et ne prit aucune part « ni aux expéditions, ni aux batailles rangées. » Il travailla quatre années à se former tout seul par le spectacle du pays, à l'école de ses grands souvenirs, plutôt qu'à celle des sophistes, « façonnant, dit Eunape, son âme et sa parole sur les modèles anciens. »

Dans sa biographie, écrite par lui-même (sous ce titre, *De ma fortune*), et dans ses lettres, Libanius garda rancune aux habitants d'Athènes, mais il a rendu justice à Athènes elle-même. Sévère pour les hommes, il est plein d'enthousiasme et d'admiration pour le pays.

Il juge ainsi les sophistes dans une lettre [1] à Celsus : « Des maîtres qui sont là-bas, les uns, que la vieillesse entretient dans un doux sommeil, au milieu de l'abondance des richesses, sont indigents (*d'esprit*) ; les autres ont besoin de maîtres pour apprendre que la science ne se défend point par les armes. Ils se montrent maintenant plus soldats que rhéteurs, et j'en ai vu beaucoup qui portaient les cicatrices de blessures reçues au Lycée. » Cependant Libanius envoya lui-même son fils, Cimon, étudier en Grèce [2].

Il jugeait le pays plus favorablement que les hommes. « Tu es heureux, écrit-il à Sopolis [3], de voir tous les jours l'Acropole et la Déesse. » Ailleurs : « J'aime Bé-

[1] Lettres de Libanius. Ed. Wolf, ép. 627e.
[2] id. id. id. note 4.
[3] id. id. ép. 881e.

ryte pour mille causes, Athènes pour toutes [1]. » Il écrit à Acacius : « Sévère a longtemps joui du séjour d'Athènes. Moi je n'ai fait qu'entrevoir cette ville comme dans un songe, et je suis parti [2]. »

Ainsi, comme tous les sophistes, ou plutôt comme tout le monde, Libanius a senti et goûté le charme unique et l'incomparable beauté de cette ville singulière, encore aimable aujourd'hui dans ses ruines mutilées. L'attrait qu'exerce Athènes et auquel nul n'a échappé, je crois, est plus facile à constater qu'à expliquer. Tout le monde ne voudrait pas y vivre ; mais on est heureux d'y avoir passé. On a remarqué cent fois qu'il y a dans l'aspect de la plaine, dans la pureté de l'air, dans la couleur du ciel et de la mer, dans l'horizon des côtes, dans la forme des montagnes, enfin dans toutes les parties du tableau, une harmonie qui peut-être ne se rencontre nulle part ailleurs au même degré ; qui satisfait tout d'abord, mais qui charme encore plus par l'habitude qu'au premier coup-d'œil. Il y a fort longtemps que cet attrait singulier d'Athènes a été observé ; dès le second siècle (après Jésus-Christ), lorsque cette ville offrait encore aux regards éblouis les richesses que Pausanias a renoncé à énumérer, le rhéteur Aristide sentait que le charme d'Athènes devait survivre à sa ruine, et dépendait moins de ses statues et de ses temples, ou même de la politesse de ses mœurs ou des agréments de l'esprit attique, que du climat, du site et du ciel. « L'âme devient pure, aérienne » et légère en contemplant Athènes..... La lumière y est » plus vive..... Nulle part ailleurs l'atmosphère n'est plus » éthérée [3]. »

[1] Lettres de Libanius, 10e.
[2] id. 1511e.
[3] Aristide, *Panathénaïque*, 168, 169, 173 (Ed. Canter).

S'il faut en croire Libanius, sa solitude laborieuse ne put écarter la renommée qui s'obstinait à le poursuivre. Les jeunes étudiants, qui avaient tant de raisons pour haïr le dédaigneux qui les fuyait, eux et leurs maîtres, rendirent au contraire à son génie l'hommage d'une admiration sans bornes. Mais Libanius, dans son autobiographie, s'est trop vanté pour être cru sur parole. A l'entendre, on n'admirait pas seulement son talent, mais la pureté de ses mœurs. Il est fâcheux que son biographe Eunape, qui n'est pas son ennemi, n'ait pas tû les accusations fort graves, auxquelles cette grande vertu donna prise. Vingt ans après Libanius, saint Basile aussi s'honorait, à Athènes, par la chasteté de sa vie; mais il a laissé à saint Grégoire le soin de nous l'apprendre. J'aurais voulu que Libanius ne fût pas son propre panégyriste.

Il fit quelques voyages à Delphes, à Sparte, à Corinthe. Ni ses lettres, ni ses mémoires ne trahissent rien des impressions qu'il dut ressentir en visitant ces divers pays. Il était absent d'Athènes quand le caprice d'un proconsul, arrivé récemment à Corinthe, faillit le fixer définitivement en Grèce. Ce proconsul, qui n'est pas nommé, pour punir quelques désordres dont l'École venait d'être le théâtre, s'avisa de casser trois des sophistes officiels, et de leur nommer trois successeurs, dont Libanius, alors âgé de vingt-cinq ans. Les ressentiments qu'avait dû exciter contre lui son attitude pendant les quatre années précédentes, éclatèrent en un moment. Tout le monde fut contre lui : maîtres déchus, par dépit; maîtres élus, pour faire leur cour à leurs prédécesseurs, encore redoutables, aux dépens de leur jeune collègue; élèves des uns et des autres, jaloux d'une fortune aussi rapide. Libanius eut peur, et saisit le premier prétexte pour quitter la ville. Il s'enfuit, soi-disant pour aller établir à

Héraclée un de ses amis, son condisciple Crispinus, qui retournait enseigner dans cette ville où il était né.

Il peut paraître étrange que Libanius d'Antioche aille établir à Héraclée Crispinus d'Héraclée. Tel est pourtant le récit de l'autobiographie du sophiste; mais nous devons ajouter que ce récit nous paraît faux d'un bout à l'autre. On devine le mensonge à travers l'obscurité du texte. Ce n'est pas que nous regardions, avec M. Monnier (*Histoire de Libanius*), les sophistes athéniens, même Proérésius, Himérius et Sopolis, comme incapables d'avoir formé une ligue contre Libanius et menacé, sinon sa vie, au moins sa tranquillité. Mais ce récit, puisé uniquement dans les mémoires de Libanius, se trouve indirectement en contradiction avec tous les autres témoignages. Voici comment: Libanius, né en 314, et venu dans sa vingt-deuxième année en Grèce, était dans sa vingt-sixième, lorsqu'il fut, dit-il, nommé professeur à Athènes. On était donc en 340; or, cette date est précisément celle de la mort de Julianus; cette année-là même, on remania toute l'organisation de l'École, et six chaires nouvelles furent créées, dont les titulaires, comme on verra plus loin (Chapitre III), s'appelèrent Proérésius, Epiphanius, Héphestion, Diophantus, Parnassius et Sopolis. Libanius dut se présenter au concours, et trop jeune, ou trop peu connu, à tort ou à raison, il échoua; et n'espérant plus voir de longtemps une place vide après une promotion aussi extraordinaire, il quitta la ville. Voilà nos conjectures. Il est difficile en effet de croire que Libanius n'ait pas essayé de profiter de la mort de Julianus; et s'il échoua, il n'est pas étonnant qu'il se soit dégoûté d'une ville où il se croyait méconnu. Des embarras financiers ont pu, comme le croit M. Monnier, hâter d'ailleurs son départ; il dépensait beaucoup à Athènes, et n'y gagnait rien. Il alla battre monnaie à Cons-

tantinople et à Héraclée, en donnant des séances où l'on payait pour l'entendre. Il n'avait pas inventé cet usage; mais il en tira parti plus que tous ses prédécesseurs. Quel motif le ramena un an plus tard, et pour quelques jours seulement, à Athènes? j'avoue l'ignorer entièrement. S'il courait ainsi le monde, pour lier les fils d'une vaste conspiration, comme l'a pensé M. Monnier, Libanius, il faut l'avouer, était bon conspirateur, car il n'a pas écrit un mot, je crois, qui puisse le compromettre et appuyer cette hypothèse.

Onze ans plus tard, Libanius résidait à Constantinople, et une intime amitié l'unissait à un magistrat de cette ville, Stratégius. En 353, Stratégius fut nommé proconsul d'Achaïe; il pensa aussitôt à ramener Libanius en Grèce. Il fit honte aux Athéniens de n'avoir pas su retenir un tel homme. Devant le désir clairement exprimé du proconsul, la ville se soumit: un décret, immédiatement rédigé, appela Libanius. Il fut flatté de cet honneur, au point de l'avoir bien des fois rappelé dans les discours qu'il écrivit par la suite. En effet les Athéniens avaient le droit de choisir; et d'ordinaire il fallait, pour être élu, les avoir préalablement gagnés par un long noviciat dans leurs écoles. « On ne les avait jamais vus, dit Libanius, appeler un sophiste du dehors. » Néanmoins Libanius fut assez sage pour refuser. Il pensa probablement que les proconsuls changeaient à Corinthe en moyenne tous les deux ans[1]; que sa situation était brillante et assurée à Constantinople; au lieu qu'il était haï à Athènes, où il retrouverait le chrétien Proérésius, favori de Constance, à l'apogée de sa gloire, et Diophantus l'Arabe, dont les élèves l'avaient jadis un peu battu, pour sa froideur à applaudir leur maître. Il déclina l'honneur qui lui était offert; et il

[1] Cf. Himerius, ch. IV.

paraît ne s'en être jamais repenti. Mais il était vengé d'Athènes; et depuis lors, en parlant de Stratégius, il disait: « Stratégius, qui m'avait donné à Athènes; je veux dire, qui avait livré Athènes entre mes mains... »

Nous n'avons point à juger les œuvres de Libanius, ni la valeur de son talent, si exalté par les uns, et si déprécié par d'autres. Mais il nous appartient par son séjour à Athènes, et il est essentiel de citer les quelques lignes suivantes d'Eunape, sur cette époque de la vie du sophiste d'Antioche: « Peu soucieux des professeurs, il s'exerça lui-même et seul, et façonna son esprit et sa parole sur les modèles anciens. De même que ceux qui s'exercent sans relâche à lancer le javelot, finissent par toucher au but, et acquièrent par l'habitude une habileté mécanique, plutôt que scientifique; ainsi Libanius, en s'attachant et, pour ainsi dire, en s'aiguisant aux maîtres anciens, marcha dans la meilleure route, suivit les meilleures traces, et recueillit, au bout du chemin, le fruit de son travail. » Ce jugement nous semble excellent de tout point; équitable pour Libanius, sans être trop flatteur. A défaut d'autre originalité, il restera donc au sophiste celle de s'être formé tout seul, et d'avoir du premier coup, mesuré ses maîtres à leur valeur. Dans cette foule de disciples que nous avons nommés, ou que nous nommerons, il est peut-être le seul que l'enseignement sophistique n'ait pas séduit jusqu'à l'aveuglement. Fut-il mis en garde par un esprit plus juste, ou tout simplement prévenu contre ses maîtres, par une vanité précoce et jalouse? je n'oserais prendre sur moi de le décider.

A l'époque où Libanius refusait les offres du proconsul d'Achaïe, et renonçait prudemment à l'espoir longtemps caressé d'un retour en Grèce, il y avait treize ans déjà que Julianus était mort. « Il était mort, dit Eunape, laissant à

ses élèves un grand combat funèbre. » En effet, Julianus n'était pas seulement le plus illustre sophiste d'Athènes ; il était aussi le mieux payé, comme sophiste officiel, et appointé par l'Etat. Sa succession allait mettre en feu toute la ville.

CHAPITRE III

PROÉRÉSIUS

Quand Julianus mourut (340), la chaire qu'il occupait, et le traitement attaché au titre de sophiste officiel, furent mis au concours entre ses rivaux, et l'élection ne lui donna pas moins de six successeurs, dont le plus illustre est Proérésius. C'est ici l'un des points les plus obscurs de l'histoire que nous étudions : il est difficile de dire si, après la mort du grand rhéteur, on crut ne pouvoir donner à la Grèce que la *monnaie de Julianus*, en partageant son traitement, et en divisant sa chaire ; ou bien si de nouvelles chaires furent créées, et des traitements nouveaux affectés à leurs titulaires, aux dépens, peut-être, de la chaire de *philosophie* et de la chaire de *politique*, définitivement supprimées. Nous penchons pour cette seconde hypothèse : quoi qu'il en ait été, des sophistes privés, qui jusqu'alors n'avaient vécu que des rétributions payées par leurs élèves, devinrent les professeurs de l'État : « Les Romains, dit Eunape, désiraient que les orateurs fussent nombreux à Athènes, comme les auditeurs[1]. » Voulaient-ils soumettre ainsi plus directement l'École à l'influence de la capitale, ou seulement propager l'instruction gratuite en Orient? Un pas-

[1] Eunape, *Vie de Proérésius*.

sage de Libanius semble indiquer, en effet [1], que les professeurs appointés par l'État, ne recevaient rien de leurs élèves. Mais encore devaient-ils se laisser offrir quelque chose, puisqu'on les accusait d'employer les élèves qui ne payaient pas, à raccoler de nouvelles recrues, au besoin par la violence.

Les concurrents furent très-nombreux; on profita de la munificence des Romains. Furent élus : « Proérésius, Héphestion, Diophantus, Epiphanius, de plus Sopolis, ajouté à la liste clandestinement et illégalement, et Parnassius, qu'on favorisa d'une manière plus indigne encore. L'élection faite ainsi, les uns eurent bien le titre envié; mais leur renommée s'arrêta aux limites du *théâtre* où s'élevait leur chaire; les autres divisèrent toute la ville; que dis-je? ils partagèrent le monde Romain tout entier : une rivalité de rhéteurs devint une lutte de provinces. En effet, tout l'Orient s'attacha à Épiphanius; Diophantus eut l'Arabie; les villes du Pont envoyèrent leurs enfants à leur concitoyen Proérésius : il eut aussi toute la Bithynie et l'Hellespont, avec toute cette partie de l'Asie, située au-dessous de la Lydie, et limitée par la Pamphylie, le Taurus, la Carie, la Lycie. L'Égypte aussi fut à lui, l'Égypte éloquente et civilisée, aussi bien que l'Égypte supérieure, inconnue, quoique habitée [2]. »

L'homme auquel la moitié du monde Romain-Oriental témoignait tant de confiance et d'admiration, Proérésius était né en Arménie, 277 ans après Jésus-Christ, d'une famille honorable et pauvre. Retenu dans son pays par la misère, il étudia d'abord à Antioche, sous Ulpien, et devint rapidement le meilleur de ses élèves. Il se rendit alors en Grèce, et s'attacha au célèbre Julianus; « en

[1] *Sur sa fortune*, Reiske, 30.
[2] Eunape, *Vie de Proérésius*.

peu de temps, il prit la tête de l'École, immédiatement suivi par Héphestion. Tous deux, concitoyens et amis, n'étaient rivaux que de génie et de pauvreté. Ils n'avaient pour deux qu'une seule tunique, et un manteau; hormis trois ou quatre couvertures, si usées, si crasseuses qu'on n'aurait su en dire la couleur première... Quand Proérésius paraissait en public, Héphestion se cachait à la maison sous les couvertures, et s'exerçait tout seul à l'éloquence. Quand Héphestion sortait, Proérésius prenait sa place[1]. »

Ces traits d'héroïsme scolaire, sans être rares en aucun temps, sont surtout fréquents dans l'histoire, à deux époques, l'une et l'autre méconnues, et raillées par le siècle du bon sens; j'entends le nôtre : à l'époque de la sophistique en Grèce, et à celle de la scolastique en Occident. Il semble que, plus les études sont longues, rebutantes, ingrates, stériles dans la pratique, et nuisibles même à tous les intérêts de la vie matérielle; plus elles excitent, chez certains esprits, d'adoration patiente, et d'enthousiasme désintéressé.

Il ne faut pas en effet que la prospérité de quelques renommées éclatantes nous fasse illusion sur les misères secrètes de la classe sophistique. Derrière ces rares heureux, se cache une multitude besoigneuse, qui meurt de faim tout bas; orateurs sans auditoire, et professeurs sans élèves. Les uns sont des sophistes pour rire, qui se parent de ce nom, pour arracher quelques drachmes à la honte ou à la pitié des sophistes plus heureux, qu'ils appellent bravement leurs collègues. Aulu-Gelle raconte qu'un jour, Hérode Atticus fut abordé « par un homme vêtu d'un long manteau, portant les cheveux longs, la barbe longue jusqu'à la ceinture; qui

[1] Eunape, *Vie de Proérésius.*

lui demanda de l'argent pour acheter du pain. Hérode lui dit : « Qui es-tu ? » L'homme, d'un air et d'un ton insolents, répondit qu'il était philosophe, et s'étonnait qu'on lui demandât ce qui se voyait bien. — Je vois une barbe et un manteau, dit Hérode, mais je ne vois pas encore un philosophe [1]. »

L'homme d'Hérode Atticus s'était fait sophiste pour avoir du pain ; mais d'autres, beaucoup plus nombreux, étaient vraiment du métier, quoiqu'ils n'y eussent trouvé, peut-être avec du talent, ni la renommée, ni la fortune. Ceux-là étaient les plus à plaindre ; et leurs collègues arrivés au succès, les plaignaient du fond du cœur, mais avec la satisfaction mal dissimulée que faisait naître dans leur esprit une comparaison avantageuse pour eux-mêmes. Écoutez Libanius demandant à Antioche une aumône officielle pour ces déshérités du professorat ; « De ces professeurs, dit-il, plusieurs n'ont pas même à eux une petite maison, et habitent dans des maisons qui appartiennent à d'autres..... L'un a trois esclaves, l'autre en a deux, un troisième en a moins encore ; et ces esclaves, par cela même qu'ils sont si peu nombreux, sont le rebut des esclaves, s'enivrent, et insultent leurs maîtres. On regarde comme heureux le professeur qui n'a qu'un enfant ; on estime malheureux celui qui en a plusieurs, et la prudence ordonne à tous d'éviter ce dernier danger : si bien que celui qui se montre avisé, redoute et fuit le mariage..... Lorsque les dettes se sont accrues hors de mesure, et que le professeur ne voit rien venir qui l'aide à les solder, maudissant l'art de la parole, il arrache du cou de sa femme le dernier collier qu'elle porte, va le déposer chez le boulanger, et revient chez lui préoccupé, non de savoir comment il remplacera

[1] Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, IX, 2.

cet ornement, mais de chercher ce qu'il pourra encore mettre en gage après cela. Aussi voit-on les professeurs éviter leur intérieur, et au lieu de chercher avec bonheur le repos au sein de leurs familles, après leurs travaux, demeurer immobiles dans leurs écoles, comme des gens qui redoutent de retrouver plus vif en rentrant chez eux, le sentiment de leur misère. Puis se réunissant, ils déplorent ensemble leur funeste condition, et chacun en racontant ses propres maux, entend raconter des maux pires encore; et moi, au milieu d'eux, je demeure couvert de confusion, deux fois honteux et d'être votre concitoyen et d'être le coryphée de ces malheureux [1]. »

Proérésius demeura peut-être trente ans l'élève, puis le rival modeste de Julianus ; à la mort du maître, il hérita de la petite maison où avaient eu lieu ses débuts oratoires [2]. Sa renommée s'était, longtemps avant ce temps, propagée dans tout l'empire. Aussi, dès 312 ou 313, l'empereur Constant l'appelait-il en Gaule, à seule fin d'entendre cet homme extraordinaire. Une circonstance particulière recommandait Proérésius au fils de Constantin; seul parmi les sophistes illustres, Proérésius était chrétien. Avait-il reçu la foi nouvelle de sa famille, en Arménie? ou s'était-il converti, avec une grande partie des Athéniens, au commencement du règne de Constantin? Il paraît peu probable qu'il ait pu, vers 320 ou 325, quitter la religion de Julianus, de tous les sophistes, de presque tous leurs élèves, et demeurer l'ami, l'émule ou le rival de tant de fervents païens. Proérésius arriva, sans doute, d'Arménie en Grèce déjà converti, peut-être chrétien de naissance. La foi fut prêchée de bonne heure dans toute

[1] (Dans la thèse de M. Petit sur Libanius). Trad. Petit ; Reiske, II, 208.
[2] Eunape, *Vie de Julianus*.

l'Asie-Mineure ; et l'Arménie, convertie sous Tiridate II, par Grégoire l'Illuminateur, avant la fin du IIIe siècle. Quoi qu'il en fût, Proérésius était chrétien ; tous les historiens l'affirment ; le dévot païen Eunape, que l'impiété de son maître chéri devait affliger cruellement, avoue lui-même « que Proérésius *passait pour* chrétien. »

Le voyage de Proérésius en Occident fut une suite de triomphes : l'empereur goûta fort son mérite, et admit même à sa table le sophiste. Les Gaulois, qui ne pouvaient admirer ses discours, furent émerveillés du moins de sa stature. « Il était, en effet, plus grand qu'on ne saurait croire, et même se le figurer. Il avait neuf pieds de haut, et semblait un colosse à côté des plus grands de ses contemporains. » Ces formes gigantesques étaient merveilleusement proportionnées ; « sa beauté restait telle (à quatre-vingt-six ans) qu'aucun jeune homme ne fut jamais plus beau. »

Cet homme étrange avait déjà soixante-six ans, quand il visita la Gaule ; et l'on eût dit que son corps de fer était indifférent à toutes les sensations : « Nu-pieds, couvert d'un mince vêtement, il bravait les frimas de la Gaule, et buvait l'eau glacée du Rhin. »

Les Romains n'admiraient pas beaucoup moins de tels exploits, qu'un beau discours. Aussi, pour se faire honneur de son hôte, Constant voulut que Proérésius revînt par Rome. Il y prononça l'éloge de cette ville ; et les Romains reconnaissants, lui érigèrent une statue d'airain, avec ce vers, resté célèbre par le mérite assez niais d'une allitération répétée quatre fois :

Regina rerum Roma regi eloquentiæ.

Rome, reine du monde, au roi de l'éloquence.

D'après Libanius, Proérésius obtint le même honneur à Athènes, après son retour [1].

Dans cette même ville, un voyageur illustre lui apporta bientôt le témoignage de l'admiration que l'empereur avait ressentie pour son talent. C'était Anatolius de Béryte (en Phénicie). Ce personnage, « également passionné pour la gloire et pour l'éloquence, avait poursuivi l'une et l'autre. » Homme politique, il s'était poussé auprès de l'empereur; devenu préfet d'Illyrie, il resta sophiste à ses heures. « Attaché aux traditions grecques et aux sacrifices, alors que l'esprit public inclinait ailleurs, il se prit d'une belle passion pour voir la Grèce : il voulait transformer en sensations réelles les imaginations qu'il avait puisées dans la science, et voir de ses propres yeux le brillant fantôme entrevu à travers les écrits des anciens [2]. » Il arriva à Athènes (vers 345), précédé par sa réputation d'homme éloquent et haut placé; toute la gent sophistique fut en émoi. Anatolius sacrifia aux dieux en grande pompe, visita tous les temples; enfin, ses dévotions finies, convoqua l'École à une lutte solennelle. « Chacun se hâte de faire briller son mérite; l'homme avant tout est si plein de lui-même! Les jeunes disciples d'applaudir : Anatolius de rire, tout en plaignant les parents dont les enfants ont de tels maîtres. » Proérésius parla le dernier; mais son discours lui valut un triomphe. Anatolius avait mission de l'Empereur pour décerner au sophiste, en récompense du voyage des Gaules, le titre de *stratopédarque (tribun légionnaire)*. Aussitôt Proérésius, « comme un cheval qui voit s'ouvrir la carrière, s'élança; loua la magnificence impériale; rappela les bienfaits de Triptolème et

[1] Lettre 278e.

[2] Eunape, *Vie de Proérésius*.

de Cérès, laquelle donna le blé aux hommes; compara l'Empereur à ces divinités; le remerciement fut digne du présent. » En même temps, le tribut de plusieurs iles fut restitué à la ville d'Athènes, en considération du grand orateur qui l'habitait.

Proérésius avait épousé une femme de Tralles (Lydie), nommée Amphicleia. Il en eut deux filles à peu de distance l'une de l'autre. Parvenues à cet âge « où l'enfance, dit Eunape, est si belle, si heureuse, si douce au cœur des pères, » toutes deux moururent en quelques jours. « La douleur faillit ébranler chez Proérésius les raisonnements de la sagesse. Milésius, par ses vers pleins d'enjouement, de grâce et d'harmonie, le rappela à la raison. »

Ce Milésius est une des figures étranges de ce siècle, où elles ne sont pas rares. L'ami qui consolait Proérésius à demi-fou de la perte de ses filles, était un prêtre païen, né à Smyrne; il avait apporté d'Ionie en Grèce le goût de l'oisiveté intelligente; dédaigneux de se faire un nom et une fortune à la suite des sophistes affairés, il se contenta d'écrire de petits vers, qui, selon Eunape, « auraient charmé les Grâces. » *Il négligea de se marier,* dit le même biographe. Tout en lui contraste avec les rhéteurs, dont pourtant il fut l'ami. Il les raillait d'ailleurs à l'occasion. Les discours d'Epiphanius lui paraissaient rouler sur des pointes d'aiguille. Il est probable qu'il ne fut, ni très-ardent païen, ni prêtre trop austère; et que l'*impiété* de Proérésius inquiéta peu sa conscience. Cette figure bizarre fait penser aux Voisenon, aux Chaulieu du dix-huitième siècle. Anatolius de Béryte goûtait les petits vers de Milésius, et n'appelait celui-ci que *la Muse.*

Un poète pouvait être l'ami d'un sophiste; il n'y avait pas entre eux jalousie ou rivalité de métier, de gloire et

d'argent; mais il était rare qu'un rhéteur ne fût pas l'ennemi d'un autre rhéteur, surtout si l'un des deux l'emportait par le talent, ou la fortune.

La supériorité de Proérésius souleva contre lui une faction violente, où entrèrent tous ses rivaux : on parvint à le faire bannir, en corrompant le proconsul à force de présents. « Exilé, comme Pisistrate, sa pauvreté n'empêcha pas qu'il ne revînt bientôt : les autres avaient la richesse, Proérésius avait l'éloquence. » Un nouveau proconsul apprit avec indignation ce qui s'était passé : sur l'ordre de l'Empereur, Proérésius fut rappelé. Ses ennemis formèrent un nouveau complot pour empêcher son retour : « ces vipères relevèrent la tête. » Proérésius attendit prudemment l'arrivée du proconsul, et rentra dans la ville, à ses côtés : ses amis, accourus audevant de lui, l'escortaient. Le proconsul convoqua immédiatement tous les sophistes. « Ils viennent en maugréant; on leur propose des sujets, qu'ils sont bien forcés de traiter comme ils peuvent; mais, grâce à des applaudissements concertés d'avance, ils s'en tirent; les amis de Proérésius commencent à être inquiets. Le proconsul réunit de nouveau les sophistes, soi-disant pour les récompenser; puis, quand il les tient tous, il fait introduire tout-à-coup Proérésius. « Je veux vous poser une question, dit-il, et vous entendre tous aujourd'hui. Proérésius parlera le dernier, ou quand vous voudrez. » Ils réclament; ils allèguent le mot d'Aristide : *on ne crache pas les discours, on les prépare.* Le proconsul crie à Proérésius de parler. Celui-ci commence bravement l'attaque en faisant l'éloge de l'improvisation. Le proconsul allait lui désigner un sujet; mais Proérésius, en jetant les yeux sur l'assemblée, tout entière hostile, voit ses rares amis prêts à se cacher, et devient moins assuré. Tout-à-

coup son bon génie l'inspire : il aperçoit deux passés maîtres rhéteurs, ses plus grands ennemis qui se dissimulaient tout au fond du théâtre; il les appelle : « O Dieux immortels! s'écrie-t-il, vois-tu ces deux grands savants? Proconsul, dis-leur de m'indiquer eux-mêmes le sujet. Peut-être ils reconnaîtront leur injustice. » Les deux rhéteurs entendent, se perdent dans la foule, cherchent à échapper. Le proconsul les fait prendre par ses gardes, et amener au milieu du théâtre. Invités à proposer un sujet, ils se consultent un moment, et indiquent le sujet le plus difficile et le plus pauvre qu'ils aient pu trouver, le moins propre surtout aux pompeux développements de la rhétorique. Proérésius leur lance un regard furieux, et demande cette dernière grâce au proconsul, que des tachygraphes du tribunal recueillent tous les discours. On fait venir les meilleurs tachygraphes; ils se placent de chaque côté de Proérésius. Celui-ci demande encore que personne n'applaudisse : le proconsul en fait défense d'un air terrible. Proérésius commence, « sa parole coule à grands flots; chaque période finit par une chute harmonieuse. » L'auditoire contraint gardait le silence, mais l'admiration soulevait des clameurs étouffées et des gémissements. L'orateur s'abandonne à son éloquence; il surpasse toute attente; il traite la thèse indiquée; puis, l'abandonnant, comme trop facile à défendre, aborde, enthousiasmé, haletant, la thèse contraire. « Les scribes étaient rendus; l'auditoire ne se contenait plus; les paroles coulaient à flots. » Proérésius se tourne vers les scribes : « Voyez bien si je me rappelle exactement tout ce que j'ai dit. » Puis, sans changer un mot, il répète son discours. Alors le proconsul oublie ses propres ordres; l'auditoire oublie la défense du proconsul; on se précipite sur le sophiste, comme sur la statue d'un Dieu; on

baise sa poitrine, ses mains, ses pieds; on l'appelle Dieu, ou Hermès Logios (Mercure orateur). Ses rivaux meurent de jalousie, mais quelques-uns, quoique terrassés, ne laissent pas que de l'admirer. Le proconsul le reconduisit en pompe, escorté par les gardes et les soldats. Depuis ce temps nul n'osa plus s'élever contre lui, mais tous comme foudroyés lui abandonnaient la première place. »

Rire de ces mœurs étranges est facile : avouer que nous n'en pouvons plus rien comprendre est peut-être plus sage. Cette communion étroite qui faisait un seul homme de l'orateur et de ses auditeurs, cet accord absolu de la parole et de l'oreille, sont des phénomènes perdus. En étudiant plus tard les œuvres d'Himérius, nous essaierons d'indiquer la nature du talent complexe des sophistes. Mais nous en savons assez déjà pour reconnaître chez eux un don surprenant de plaire et d'émouvoir par des moyens qui nous restent inconnus, — chez leurs auditeurs, une sensibilité prodigieuse, qui les faisait répondre à l'impression voulue par l'orateur, aussi sûrement, je dirais presque aussi mécaniquement, que le miroir réfléchit la flamme, ou que l'écho répercute le son.

A cette époque (340), où Julianus est mort, et Himérius encore obscur, les plus célèbres parmi les rivaux de Proérésius étaient Héphestion, Diophantus, Epiphanius, Sopolis et Parnassius : tous étrangers. La sève athénienne était décidément tarie.

Héphestion, Bithynien, le condisciple et l'ami de Proérésius, avait été appelé avec lui à partager la succession de Julianus : mais se jugeant indigne de marcher l'égal de son illustre ami, « il quitta Athènes, et s'éloigna des hommes [1]. »

Les malveillants opposaient surtout Diophantus à Proé-

[1] Eunape, *Vie de Proérésius*.

résius. « La mode faisait cela, dit Eunape, comme elle opposerait Callimaque à Homère. Proérésius ne faisait qu'en rire. » Eunape ajoute avec mépris : « Mon ouvrage étant une œuvre d'admiration et non de raillerie, je ne citerai rien de Diophantus. » On sait que Libanius fut l'élève de Diophantus, mais il ne chercha pas à relever la gloire de ce maître, que la violence seule lui avait imposé.

Diophantus était Arabe; Arabe[1] aussi était Épiphanius, de Pétra, qui enseigna dans sa patrie avant de venir à Athènes. On vantait son habileté dans l'argumentation ; mais son style était incolore et mou. Nous avons perdu ses ouvrages : *Des États, Exercices, Démarques, Polémarchiques, Mélanges, Discours démonstratifs*. Malgré la fécondité d'Epiphanius, Eunape s'indigne qu'on l'ait osé comparer « au divin Proérésius. Mais, dit-il, tels sont les hommes : ils ne peuvent admirer un homme éminent, sans que leurs inclinations jalouses ne les portent à lui opposer un rival. » Epiphanius mourut jeune, ainsi que sa femme, laquelle était célèbre par sa beauté.

Sopolis, au contraire, vivait encore lorsque Eunape habitait Athènes (362-367). Plus tard, son fils lui succéda, mais demeura toujours obscur. « Sopolis cherchait à modeler son style sur les exemples des anciens ; il n'était amoureux que des Muses en bonne santé. Il heurta souvent la porte : mais la porte s'ouvrait rarement. Si parfois les gonds criaient, un souffle faible et léger de l'esprit divin s'échappait : les auditeurs étaient charmés sans pouvoir supporter seulement une goutte à grand'peine puisée aux sources de Castalie. » Telle est la critique un peu trop métaphorique d'Eunape. Une manœuvre électorale dont le secret nous échappe, avait ajouté à la liste des sophistes officiels, Sopolis et Parnassius ; on ne sait

[1] Syrien d'après Eunape (*Vie d'Epiphanius*).

guère du dernier que son nom; tous deux étaient indignes d'un si grand honneur, s'il faut en croire Eunape; mais on n'oubliera pas qu'Eunape a visiblement sacrifié tous les rivaux de Proérésius à ce maître adoré. S'il épargne Musonius, c'est parce que ce rhéteur, renonçant à lutter contre Proérésius, a quitté, nouveau Longin, l'enseignement pour la politique active. Nous le retrouverons proconsul en Grèce, et complimenté en cette qualité par Himérius.

C'est au milieu du quatrième siècle, alors que florissait l'enseignement de Proérésius, âgé déjà de 78 ans, mais encore dans toute sa vigueur, que l'École d'Athènes vit réunis dans cette ville les trois illustres disciples qui ont jeté le plus d'éclat sur ses derniers jours. Sur les trois, par une rencontre singulière, nous voyons au pied des chaires païennes, deux chrétiens, deux futurs évêques, saint Grégoire et saint Basile. Le troisième, au contraire, est cet ennemi acharné, aveugle, insensé, mais non méprisable, de la foi chrétienne : l'empereur Julien.

Basile et Grégoire étaient nés tous deux en 329, l'un à Césarée de Cappadoce et l'autre à Nazianze, dans la même province; quoique leurs familles fussent chrétiennes, on ne crut pas que leur éducation, très-soignée d'ailleurs, pût s'achever ailleurs qu'en Grèce. Ils se rendirent donc à Athènes, *ce siége de l'éloquence*[1], Grégoire en 350, et Basile en 351.

Ainsi, trente ans après le triomphe définitif de la religion chrétienne, le paganisme dominait encore dans l'éducation; jusqu'à la fin du siècle, les chrétiens eux-mêmes regardèrent l'étude des lettres profanes, comme absolument nécessaire au perfectionnement de l'esprit. Le discrédit de cette opinion date du cinquième siècle, et pendant

[1] Saint Grégoire, *Discours sur Basile.*

mille ans ce fut l'enseignement des lettres sacrées qui prévalut. A la fin du quinzième siècle seulement l'antiquité redevint la *nourrice de l'esprit humain.*

« Athènes les vit tous deux[1], semblables à deux fleuves sortis de la même source, un moment séparés, puis de nouveau réunis et confondus. »

« Cette ville était toute peuplée, dit saint Grégoire, d'une jeunesse éprise follement de la sophistique. Les plus pauvres, et cela fait pitié à voir, n'ont d'autre souci que d'enrichir leurs maîtres d'éloquence. Ils s'emparent d'avance des bourgs, des rues, des ports, de la plaine et des montagnes : les habitants se joignent en grand nombre à eux, car ils les entraînent dans leurs factions. Un nouveau venu tombe-t-il aux mains des sentinelles? vite, on l'emmène, ou de gré ou de force. Il est reçu chez celui qui l'a pris, ami, parent, compatriote, ou simplement étudiant d'importance. Qui veut vient alors et plaisante l'étranger, pour rabattre son orgueil et assouplir son caractère. Les uns savent plaisanter finement; d'autres ne sont que grossiers. Quand on ignore cet usage, on s'en effraie; quand on le connaît, on s'en amuse. On fait sortir ensuite le nouveau venu en grand appareil, pour le mener aux bains : ses connaissances l'entourent, les autres précèdent en bon ordre. Arrivés devant les bains, tous poussent de grands cris comme des insensés, et feignant qu'on ne veut pas les admettre, ils enfoncent la porte à coups de pied; tout cela n'est que pour effrayer le jeune homme. On entre enfin, et dès lors le dernier venu est traité comme tous les autres. »

On voit que les épreuves imposées par les étudiants d'Athènes à leurs condisciples nouveaux, demeuraient inoffensives, et même assez attiques. Grégoire, qui devinait

[1] Saint Grégoire, *Discours sur Basile.*

combien ces railleries, quoique innocentes, seraient pénibles au caractère grave et sérieux de Basile, réussit à le faire dispenser de cette initiation : « Nul n'était plus digne d'une exception aussi rare. » Telle fut l'origine d'une amitié si célèbre, et dont l'éloge a été fait tant de fois, mais non jamais avec plus de grâce et d'éloquence que par Grégoire lui-même : « Si la chaleur de notre amitié vous paraît exagérée, disait-il, pardonnez à ce sentiment, le plus honnête de tous. »

Ils partageaient la même maison, la même table : tous deux semblaient n'avoir qu'une âme et qu'une pensée. Il n'y avait point entre eux de jalousie, mais il y avait une émulation, une lutte même « pour laisser chacun la pre- » mière place à l'autre, » Les plus vertueux étaient leurs amis : ils évitaient les batailleurs. Ils recherchaient dans l'étude, non l'*agréable*, mais le *beau*, « c'est-à-dire ce qui formait le cœur à la vertu. » Ils connaissaient seulement le chemin de l'église et celui de l'école ; ils s'abstenaient des fêtes, des théâtres, des réunions, des festins. « Nous étions chrétiens et nous voulions paraître tels. »

« Il faut accorder aux hommes pieux qu'Athènes édifie mal les âmes ; les idoles y sont plus nombreuses que dans tout le reste de la Grèce ; il est difficile de n'être pas séduit par ceux qui les soutiennent. Mais nous étions déjà assez affermis pour qu'il ne nous soit arrivé aucun mal. »

Il est particulièrement intéressant pour nous de connaître la nature des travaux qui occupaient les deux jeunes chrétiens. Quoique le but ne fût pas le même, l'éducation de Basile différait peu de celle de ses condisciples païens [1].

Il approfondit la *rhétorique* [2]; son éloquence *était pleine*

[1] Cf. chapitre IV, éducation d'Hermogène.
[2] Saint Grégoire, *Discours sur Basile*.

de feu. Il excella dans la *grammaire,* cette science qui *épure le langage, rassemble les traits d'histoire, détermine le mètre, et règle les ouvrages en vers.* Il s'illustra dans la philosophie; tant dans celle qui s'occupe des choses surnaturelles, que dans la dialectique ; il eût été plus facile de sortir du labyrinthe que d'échapper aux rets de son argumentation. De l'astronomie, de la géométrie et de l'arithmétique, il prit ce qui suffisait pour répondre aux arguties des savants : il dédaigna le reste comme inutile pour bien vivre. Quant à la médecine, il acquit une connaissance théorique et philosophique de cet art.

Au milieu de ces vastes travaux, Basile s'ennuyait : sa place était hors d'Athènes, et il semble qu'il le sentît. « Il ne se louait pas de son voyage. Il se plaignait de n'avoir trouvé qu'une félicité vide à Athènes. » Les premiers mois surtout avaient été difficiles. Grégoire le consola : il lui représenta qu'Athènes et la Grèce et les mœurs de ses habitants plaisaient moins au premier abord qu'après une longue habitude : la science elle-même a besoin d'être connue pour être aimée. « Je rendis ainsi la paix à son âme. » Encore faut-il remarquer que Basile, arrivé le dernier, partit avant Grégoire, après quatre ans de séjour.

Nous ne nous étonnons pas que Basile fût désenchanté d'Athènes : c'est plutôt l'enthousiasme de Grégoire qui nous surprend. L'alliance d'une foi si vive avec le culte de la sophistique est un mystère assurément difficile à pénétrer. Nous ne savons comment Rollin semblait trouver cela tout naturel. Pour nous, la passion pour l'antiquité grecque, chez un chrétien du quatrième siècle, fils des martyrs et peut-être destiné lui-même au martyre (un Julien était inévitable), le goût de la *grammaire,* des *mètres,* des

figures de la *rhétorique*[1], etc., joint à la lecture enflammée de la Bible à peine accomplie, et de l'Évangile à peine annoncé, nous surprend, nous intéresse ; et ce contraste, en nous ramenant aux derniers beaux jours d'Athènes, nous abuse un moment d'une espérance irréalisable. Une conciliation était-elle donc possible entre l'ancien monde et le nouveau ? Il n'était donc pas nécessaire que l'antiquité pérît tout entière dans ses arts et presque entière dans ses lettres ? Quelle que fût l'obstination des païens, leur foi vague et flottante se prêtait à tant d'interprétations ! Quelque ombrageux que fût l'orgueil de la philosophie Alexandrine, au lieu de confondre si singulièrement sa cause avec celle des superstitions païennes, pouvait-elle, moins jalouse de défendre une religion qui s'écroulait, se rattacher au christianisme, bien plus philosophique après tout ; (mais qui peut-être se prêtait moins à ces interprétations symboliques où la raison se donne carrière aux dépens et sous les voiles de la foi) ? Si exclusif enfin que fût le dogme chrétien, ne voyait-on pas l'un des plus illustres apologistes, Clément d'Alexandrie, chercher à fondre dans le christianisme tout ce qu'il voyait de bon chez les païens ?

D'un côté, chez les païens, foi incertaine et souple aux interprétations et aux accommodements. De l'autre, chez les chrétiens, respect encore vivant et profond pour l'antiquité grecque. Il y avait dans ces deux choses, en 350, le germe d'une conciliation. Or, les deux mondes unis au IVe siècle, c'étaient peut-être au Ve les Barbares repoussés. Nous savons qu'on a voulu prouver la nécessité de l'invasion ; mais ces remèdes, dits héroïques, nous paraissent

[1] *Vie de Grégoire de Nazianze*, par le prêt. Grégoire. Éd. Bénéd. des *Œuvres de Grégoire de Nazianze*.

pires que le mal. Sans doute, il fallait que le monde fût renouvelé; mais était-il nécessaire qu'il fût noyé dans des flots de sang, et que l'Europe traversât des siècles comme le sixième et le dixième, que nous regardons comme une sombre et triste époque?

Mais dans cette société divisée, où les événements laissaient encore un faible moyen de réconciliation, les passions humaines jetèrent bientôt dix germes de guerre. En 312, l'édit de Milan avait proclamé la tolérance, en termes magnifiques, dans une langue à peine retrouvée d'hier : « La liberté religieuse, était-il dit, ne doit pas être violée : il faut laisser au choix et à la volonté de chacun le soin des choses divines selon ses sentiments particuliers. » Mais les chrétiens, autrefois minorité suspecte, avaient été cruellement persécutés. Les païens, en minorité à leur tour, et traités eux aussi de factieux et d'ennemis, tombaient nécessairement sous le coup des représailles. Il eût été beau qu'on les épargnât; mais l'histoire ne cite pas d'exemple d'une modération pareille. Une religion nouvelle, jeune, ardente, récemment triomphante, et mêlée enfin, malgré son origine, aux passions les plus fougueuses dans une époque de violences, devait être et fut malheureusement intolérante et persécutrice.

Sept ans après l'édit de Milan (319), on défendit de consulter les *aruspices*. En 321, la destruction des temples est activement commencée. Une loi défend aux gouverneurs de provinces de pratiquer ouvertement le culte païen. Une autre loi renouvelle l'édit de Milan, mais en ces termes : *les païens seront laissés en paix dans leurs temples de mensonge*. Une autre loi défend (326) de réparer les temples qui tombent en ruines; mais un monument qu'il est défendu de réparer n'est bientôt plus qu'une ruine, et cette ruine devient promptement une carrière.

En 330, la Grèce est dépouillée de ses colonnes et de ses statues pour l'embellissement de la capitale chrétienne. En 346, un décret de Constance interdit toute espèce de sacrifices. En 356, un nouveau décret de Constance ordonne la fermeture de tous les temples.

Quoique aucune de ces lois ne fût certainement exécutée à la lettre, c'était encore aller trop vite, et trop faire en quarante années. Une réaction était inévitable; et depuis longtemps sans doute elle se préparait dans l'ombre : il lui manquait un chef, pour qu'elle éclatât. Ce chef parut. Tout le paganisme grec accourut autour de Julien : paganisme philosophique et lettré des Athéniens; paganisme simple et religieux de la foule, entretenu à l'ombre des vieux sanctuaires de Delphes, d'Olympie, d'Amyclées, d'Eleusis. Une lutte suprême s'engagea, lutte fort inégale, mais qui, mieux servie par les circonstances, aurait pu être assurément plus longue et beaucoup plus terrible.

Julien était né le 6 novembre 331. Lui et son frère Gallus échappèrent seuls au massacre des frères et des neveux de Constantin. Tous deux furent en 346 relégués par Constance à Macellum, près de Césarée de Cappadoce, et retenus prisonniers, sous la direction de maîtres chrétiens qui les élevaient pour l'Église, dans les pratiques d'une dévotion sévère. Là peut-être Julien vit pour la première fois Basile de Césarée. En effet, une lettre de ce saint nous apprend qu'il avait dans sa jeunesse étudié l'Écriture-Sainte avec Julien. Ce n'est certes pas à Athènes que Julien se livrait à ces études, pour lesquelles il ne prenait plus soin de dissimuler son aversion. Mais durant ces six années passées dans la prison déguisée de Macellum, il put voir Basile, encore à Césarée. Non-seulement Julien était alors chrétien, mais même ardent néophyte. Les âmes contemplatives n'attendent pas pour

donner cours à leurs instincts mystiques, le jour où elles ont choisi leur voie définitive. Délivré par Constance en 350, il résida quelques mois à Constantinople, et fut relégué de nouveau (350) à Nicomédie où il connut Libanius. Il avait juré à Hécébole, son professeur à Constantinople, chrétien et dévoué à Constance, de ne pas fréquenter le sophiste païen. Il ne put tenir parole qu'à demi, et dévora du moins les déclamations écrites de Libanius. De là date son admiration extravagante pour ce rhéteur, auquel il écrivait, déjà empereur : « J'ai lu ton discours. Quelle éloquence! quelles pensées! quelle finesse! quelles divisions! quelle argumentation! quel ordre! quels mouvements! quelle diction! quelle harmonie! quel ensemble[1]! »

Mais ce n'est pas, quoi qu'on en ait pensé, l'enseignement de Libanius, ni ses écrits prudents et froids, qui purent exercer sur l'âme de Julien une décisive influence, et transformer le néophyte de Macellum, que Basile aimait, en l'apostat, que maudit Grégoire. Ce n'est pas non plus l'ambition qui lui fit demander au paganisme un parti, et des titres à l'Empire. Est-ce qu'à dix-huit ans il avait conscience de sa force ou soupçon de son avenir, lui, l'enfant aux doigts tachés d'encre, dont l'armée se moquait encore six années plus tard, quand il arriva en Gaule? Est-ce l'ambition qui le conduisit à Athènes, qui l'attacha même à cette ville au point qu'il pleurait en la quittant pour Constantinople et le titre de César? Il fallut cinq ans de victoires et cent succès imprévus, joints aux fautes de ses ennemis, pour amener Julien à lever la tête et à prétendre à l'Empire.

Non, Julien, en abandonnant le christianisme, ne céda ni aux phrases stériles de Libanius, ni aux promesses de

[1] Julien, lettre 14, trad. Talbot.

l'ambition muette encore ; il fut entraîné par les sollicitations de son propre cœur, que la foi docile et arrêtée de l'Église avait touché, sans le dompter, et agité sans le satisfaire. C'est la théurgie qui l'enleva au christianisme.

Nous n'avons point à parler de cette science mystérieuse inconnue à Athènes, à l'époque où nous retraçons l'histoire de cette ville (les Alexandrins l'y apportèrent au siècle suivant), mais florissante en Asie, où elle avait ses maîtres secrets et convaincus, ses disciples ardents et fanatiques, ses saints même et ses martyrs comme le christianisme, dont cette secte étrange imitait l'héroïsme, en repoussant ses doctrines [1].

C'est à Nicomédie que Julien, d'abord attiré, puis séduit, puis fanatisé par l'enseignement occulte de Jamblique (le second), d'Ædésius, de Chrysanthe, et surtout de Maxime, abjura définitivement la foi chrétienne, et se livra tout entier au mysticisme théurgique, accepté alors par les païens les plus éclairés, sophistes ou philosophes, à Pergame, à Ephèse, à Nicomédie, dans toute l'Asie-Mineure.

Il est inadmissible (malgré ce qu'en dit Libanius) que, la conversion de Julien une fois connue, on ait vu accourir à Nicomédie des païens de toute sorte, et une cour se former, qui lui prodiguait les réclamations et à laquelle il prodiguait les promesses. Le soupçonneux Constance aurait mis bon ordre à ce pèlerinage, et traité le nouveau prétendant comme il fit peu après son frère Gallus (354), sur de simples soupçons. Libanius a cru agrandir Julien en montrant en lui l'Empereur dès le berceau, et sous la robe de l'écolier : nul portrait, à notre avis, n'est plus faux : Julien s'ignora lui-même jusqu'à douze ans ; se montra dès cet âge enfant studieux et ardent, à Macellum :

[1] Eunape, *Vie d'Ædésius*.

puis, à dix-huit ans, païen dévot, et *théurge* enthousiaste, à Nicomédie ; bientôt adorateur passionné de l'antiquité hellénique, à Athènes ; grand capitaine en Gaule, et empereur à Paris, quand ses soldats l'eurent proclamé malgré lui, malgré ses terreurs et ses hésitations. Julien a suivi les événements jusqu'au bout ; il en a profité, mais ne les a jamais provoqués.

Peut-être ignorait-il qu'il dût même voir Athènes lorsque la disgrâce et la mort de Gallus, jointes à quelques rapports venus sans doute à la cour, de Nicomédie, le firent rappeler à Constantinople. Julien courut alors le plus grand danger de sa vie aventureuse [1]. Sur un mot imprudent, sur une révélation, sur un indice moindre encore, le frère de Gallus eût été mis à mort impitoyablement. L'impératrice Eusébie le protégea contre Constance, qui ne savait rien, mais qui déjà craignait tout. Après une surveillance prolongée, mais qui ne découvrit rien, Julien obtint la permission de se retirer en Grèce.

Au temps où Julien arrivait à Athènes, le paganisme, resté en possession de ses richesses, y déployait encore toute la magnificence de son culte; le Parthénon voyait sans doute moins d'adorateurs aux pieds de la statue de Pallas Athéné; mais Pallas Athéné régnait toujours au Parthénon [2]. Les colléges sacerdotaux n'étaient pas dispersés, les fêtes et les jeux se célébraient encore dans leur splendeur accoutumée [3]. Quel que fût le nombre des chrétiens, il ne leur était pas permis de lutter de magnificence et d'éclat avec le paganisme affaibli, mais maître encore des richesses accumulées depuis dix siècles.

La grande fête nationale des Panathénées se trouve

[1] Julien, *Lettre aux Athéniens*, § 5.
[2] Julien, *Panégyrique de Constance*, II.
[3] id. Lettre 35.

encore décrite ainsi vers 355 par Himérius [1] : « Le navire sacré part juste des portes, comme s'il sortait d'un bassin tranquille. De là, porté comme sur une mer calme, il suit le *Dromos,* voie droite et plate qui monte entre deux lignes de portiques, où se promènent les Athéniens et les étrangers. Le navire est chargé de prêtres et de prêtresses eupatrides, aux vêtements d'or ; la foule suit, couronnée de guirlandes. Haut et dominant tout, le vaisseau s'avance, bercé par un mouvement qui rappelle celui des vagues ; il roule sur des essieux nombreux, il arrive sans encombre à la colline de Pallas du haut de laquelle cette déesse contemple la procession et l'ensemble de la fête. Les liens du navire tombent au milieu des chants ; on invoque le vent, qui accourt favorable, souffle en poupe, et gonfle les voiles. »

Julien, jeune homme de vingt-quatre ans, ardent et mystique, cherchant l'esprit sous le symbole, mais facilement séduit par la grandeur des formes religieuses ; Julien qui voyait l'Acropole intacte, ses trésors respectés, les dieux debout, les prêtres opulents, les sacrifices régulièrement accomplis, enfin les maîtres de l'École et la plupart de leurs disciples fidèles aux divinités helléniques ; Julien se fit illusion sur le véritable état de la Grèce et sur les forces réelles du paganisme. Dans les restes d'un passé brillant, il crut voir la promesse d'un avenir sans bornes.

Si l'on en croit le mystique Eunape [2], Julien ne serait même venu en Grèce que pour se faire initier par l'hiérophante d'Eleusis. Eunape a tû le nom de ce prêtre qui plus tard l'initia lui-même : il était défendu, paraît-il, de révéler le nom de l'hiérophante aux profanes. L'initiateur de Julien

[1] Himérius, Discours III.
[2] Eunape, *Vie de Maxime*.

prédit depuis (après la mort du jeune empereur), la ruine des mystères et le bouleversement de la Grèce ; mais il fut moins sage prophète à l'arrivée de Julien à Athènes : Eunape atteste qu'il l'excita le premier aux projets audacieux. Il est sûr du moins que Julien fut initié ; un lien nouveau, sacré, mystérieux l'attacha ainsi à Athènes. Il l'aimait déjà pour ses grands souvenirs ; il la vénéra pour son caractère religieux. Les dieux avaient dans cette ville leurs temples les plus magnifiques, leur culte le plus auguste, et leurs plus illustres croyants. Ils devaient préférer Athènes à toutes les cités, la Grèce à tous les pays !

Julien connut à Athènes saint Basile et saint Grégoire ; mais il était trop tard pour que l'estime qu'il professa pour leur caractère, pût jamais le ramener à partager leur foi. Empereur, il se rappelait les vertus et le beau génie de Basile. « Je n'ai jamais oublié, lui écrivait-il, notre commerce d'autrefois, alors que tous deux étant à la fleur de l'âge, nous nous sommes liés d'une étroite amitié [1]. » Sans doute sa liaison ne fut pas moins intime avec Grégoire. Les invectives passionnées que l'évêque de Nazianze lança plus tard contre l'*Apostat* sont peut-être le cri douloureux de l'amitié déçue. A la vérité Grégoire a prétendu qu'il avait prévu dès Athènes le rôle fatal de Julien ; mais nous croyons peu aux prophéties publiées après coup ; elles sont souvent sincères, mais elles sont rarement véridiques ; on s'abuse sans le savoir ; on croit qu'on avait prévu, et l'on ne fait que se souvenir. L'événement s'est produit insensiblement, et nos idées ont changé, à mesure qu'il se produisait ; à la fin on oublie qu'on n'a pas toujours pensé la même chose. « Tout en Julien, dit saint Grégoire, ne me prédisait rien

[1] Julien, p. 447, trad. Talbot.

de bon : cette tête branlante, ces épaules mobiles, ces yeux errants, ce regard farouche, ces pieds mal assurés et chancelants, ce nez qui soufflait l'outrage, tout ce visage sardonique, ces rires désordonnés et convulsifs, ces gestes contradictoires et insensés, ce langage hautain et entrecoupé, ces interrogations sans suite et sans raison, ces réponses incohérentes s'entremêlant aux questions sans ordre et sans logique. » Le morceau est saisissant ; mais le portrait n'est pas vrai. C'est là Julien tel que Grégoire l'a vu dans sa pensée en 363, quand apprenant sa mort, il entonne un chant d'allégresse et bénit l'ange de Dieu qui a frappé l'impie ; ou plutôt, c'est Julien damné, Julien diabolique, Julien ante-christ ; mais ce n'est pas l'écolier d'Athènes, enfant la veille, mystique et craintif, adorateur secret et naïf d'Athéné, ou du roi Hélios, fanatique de Platon, admirateur de Proérésius.

Cette rapide entrevue de Julien et des sophistes eut pourtant une grande importance. Rien ne fut prévu, tout fut agité, souhaité, ardemment demandé aux dieux. Julien sut qu'il pouvait compter sur Athènes, Athènes se reposa de tout sur Julien ; puis on attendit les événements qui se produisirent plus vite que nul ne l'aurait pensé.

Après six mois de séjour, Julien fut rappelé à Constantinople. Un revirement s'était opéré en sa faveur dans l'esprit de Constance : on le nommait César, et on l'envoyait en Gaule. Il partit ; mais le souvenir qu'il emportait *de la ville des dieux* ne devait jamais s'effacer. Depuis ce jour, il saisit toute occasion pour affirmer son amour et sa reconnaissance envers sa patrie d'adoption [1].

Athènes lui rendit culte pour culte et dévouement pour dévouement. Quand Julien, quatre années plus tard,

[1] Voir particulièrement l'éloge de l'impératrice Eusébie.

jeta le masque, et demanda au monde par un défi solennel, s'il voulait être païen ou chrétien, c'est aux Athéniens, faibles par le nombre, mais grands par le nom, et vraiment les premiers du vieux monde, qu'il voulait relever; c'est *au Sénat et au peuple d'Athènes,* qu'il adressa sa profession de foi, et exposa ses griefs; en justifiant sa révolte [1].

Par une flatterie délicate, il commence sa lettre en faisant le panégyrique d'Athènes; entre tous ses titres de gloire, il loue d'abord sa justice. C'est à cette justice qu'il fait appel. Il va raconter sa vie aux Athéniens, qu'ils en fassent part au reste du monde [2].

Ses malheurs, les crimes de Constance sont longuement et habilement retracés; l'assassinat de ses parents, l'assassinat de son frère Gallus; tant d'années qu'il passa lui-même en prison : tant d'années exilé, tant d'années suspect [3].

Son séjour à Athènes est rappelé en termes touchants : « Quels torrents de larmes je répandis (en vous quittant)! Que de gémissements, les mains tendues vers l'Acropole de votre cité, suppliant Athéné de sauver son serviteur et de ne point l'abandonner! Beaucoup d'entre vous l'ont vu et peuvent en rendre témoignage. La déesse elle-même sait combien de fois je lui demandai de mourir avant de quitter Athènes [4]! »

Puis il se représente en Gaule, vainqueur des Barbares, et persécuté par Constance; ses soldats s'indignent, le proclament Auguste à Lutèce; il hésite, il accepte, et la lutte est ouverte. Qu'Athènes le juge à présent. « Telles sont, citoyens, les réflexions que je voulais communi-

[1] Cf. *Lettre aux Athéniens* (écrite en 361).
[2] § 1-2.
[3] § 3-5.
[4] § 6.

quer par écrit à mes frères d'armes et à toutes les cités de la Grèce. Que les dieux, maîtres de l'univers, me continuent jusqu'à la fin l'assistance qu'ils m'ont promise; puissent-ils aussi faire jouir Athènes de tous les bienfaits qu'il sera en mon pouvoir de répandre sur elle. Puissent-ils lui donner des empereurs pénétrés de ces maximes, et aimant à les pratiquer. »

C'était un appel aux armes. Ainsi Julien dépassait brusquement les espérances, peut-être même les désirs des sophistes. Pourtant, on le suivit sans hésitation. Les rhéteurs, il est vrai, ne s'étaient pas crus eux-mêmes ennemis aussi acharnés du christianisme; ils l'avaient vu grandir avec une sorte d'indifférence. Mais qui peut nier que leur enseignement ne dirigeait pas leurs cœurs vers la religion nouvelle? Or, dans une crise aussi grave, qui n'était pas avec elle, était contre elle; et qui ne voulait, comme les rhéteurs, être à aucun prix avec elle, était forcé de s'armer contre elle. Maîtres et disciples à Athènes, ne haïssaient point le christianisme; seulement leurs âmes étaient ailleurs; c'étaient des sceptiques fort doux. Mais Julien fut un ennemi implacable et qui fit bon gré mal gré épouser sa haine aux plus modérés, même aux plus timides. Il eut l'art d'entraîner, d'aveugler surtout. Quand déjà le paganisme affaibli se résignait peut-être à chérir l'antiquité seulement comme un délicieux souvenir, Julien fit naître et fit accepter le chimérique espoir de la ressusciter. Les Ecoles saluèrent avec enthousiasme ces promesses dont elles ne virent pas l'incertitude et le danger. Mais l'admiration du passé était toute leur politique. On s'explique plus difficilement que cette folie ait gagné la ville entière et ses magistrats. Athènes, où les chrétiens avaient paru dominer sous le règne de Constantin, redevint en un moment, devant l'appel de Julien, « la ville

pleine d'idoles[1], » que saint Paul avait vue. Elle reconnut Julien la première avant que la mort inopinée de Constance n'eût assuré l'Empire a, son successeur naturel, à l'heure où les partisans de ce dernier avaient à redouter des représailles qui eussent été terribles. Certes, on doit déplorer cet égarement; car l'entreprise de Julien fut de tout point mauvaise et fausse. Mais en même temps, comment se défendre de quelque indulgence pour cette cité aveugle et légère, mais sincère et même généreuse, où toutes les âmes cédèrent sans calcul à l'entraînement des souvenirs d'un passé trop cher? Il faut lire dans Libanius une page de ses mémoires, où éclate la joie qui transporta le monde païen à l'avénement de Julien; il faut lire cette page, et s'il est permis de sourire, la compassion doit pourtant l'emporter sur tout autre sentiment: « Lorsque le prince qui, avant d'avoir obtenu l'Empire sans combat, cultivait la philosophie, plus qu'aucun philosophe, ramena enfin comme de l'exil, pour l'embrasser publiquement, le culte banni, je tressaillis, je bondis de joie, et je me remis avec bonheur à écrire, à composer des discours. Je voyais en effet, le sang couler de nouveau sur les autels abandonnés, la fumée de la graisse des victimes monter au ciel, et les dieux honorés par des fêtes dont les vieillards gardaient à peine le souvenir. On pouvait consulter les oracles; les Romains pouvaient encore oser de grandes choses; des Barbares, les uns étaient vaincus, les autres allaient l'être. Nous possédions le prince le plus sage, le plus juste, le plus éloquent et le plus belliqueux, qui ne comptait d'ennemis que parmi les impies[2]! »

Julien fut ainsi le bras armé, l'âme intelligente de la

[1] Actes des Apôtres, ch. 17.

[2] Libanius, *Sur sa Fortune*, trad. Petit.

réaction païenne. Nous n'avons pas à raconter son règne; il nous suffit d'avoir montré la part que la Grèce, Athènes et l'Ecole avaient prise au développement de ses déplorables projets. Le meilleur complément de nos réflexions se trouve dans ses ouvrages mêmes, si profondément grecs et sophistiques; mais grecs, autant qu'on pouvait l'être encore après Constantin. Le monde avait changé en dépit des rhéteurs, et Julien lui-même, le premier des rhéteurs de son siècle, ne ressemble guère, je ne dis pas à Isocrate, mais seulement à Plutarque. Le chrétien baptisé dut se refaire Hellène à force d'étude et d'imagination. Aussi, que sa foi est contrainte, gênée, subtile! que son religieux enthousiasme est froid! quelle peine à se tromper soi-même! Et pourtant, il se trompait sincèrement!

Il y avait entre Julien et Athènes un double malentendu; ou plutôt une double illusion aveuglait l'un et l'autre. D'une part, Julien s'exagéra la force réelle des Athéniens et l'importance de leur appui. Il crut que les applaudissements de l'Ecole suffiraient pour ébranler le monde; et en cela il s'abusait : c'était l'École qui avait besoin de l'Empereur, et non l'Empereur de l'Ecole. Mais de l'autre côté, les Athéniens, sur la foi des flatteries impériales, fermèrent les yeux, comme éblouis; ils ne virent pas le christianisme établi dans le monde, établi dans Athènes. Tout fut entraîné : païens convaincus, païens par routine, païens par intérêt personnel; tous ceux qui ne s'étaient pas convertis à temps pour obtenir une charge sous Constance; tous les philosophes, réconciliés avec l'ancienne religion, dans l'espoir de trouver la liberté de penser dans l'impuissance de sa vieillesse; tous les lettrés qui vivaient des anciens comme d'une propriété; professeurs ou sophistes; prêtres, desservants,

exégètes[1], tous ceux dont les temples abritaient la vie facile et sûre; puis quelques flatteurs hardis qui, prévoyant la réaction, voulurent être les premiers à y prendre part; tous ces intérêts, toutes ces passions diverses se coalisèrent un moment contre l'ennemi commun, le christianisme; et Julien régna (361).

Durant un règne si court, Julien n'eut pas le temps de reparaître empereur dans cette ville bien-aimée qui l'avait vu disciple des rhéteurs. Il accabla du moins de ses faveurs les hommes qui représentaient seuls Athènes à ses yeux, c'est-à-dire ses anciens maîtres. Il écrivait à Proérésius : « Permis à vous autres, sophistes, de faire de très-longs et de très-beaux discours : à nous, il suffit de vous envoyer quelques mots. Sache que je suis pris dans un cercle d'affaires qui m'enveloppent de toutes parts[2]. » Et il lui proposait d'écrire, sur des documents qui lui seraient fournis, l'histoire du retour triomphant de Julien. Le même sophiste, probablement avant la publication du fameux édit qui retirait l'enseignement profane à ses coreligionnaires, fut invité, quoique chrétien, à se rendre auprès de l'empereur, et à grossir cette cour de philosophes et de sophistes. L'invitation ne fut pas acceptée; mais Himérius, meilleur courtisan, et païen fervent d'ailleurs, courut se joindre à l'empereur. Déjà Priscus, dont nous verrons plus loin la bizarre histoire, accompagnait partout Maxime auprès de Julien[3]. L'hiérophante d'Eleusis, l'initiateur de Julien, avait été appelé en Gaule, d'après Eunape, avant la rébellion; « tous deux s'étaient livrés à des pratiques mys-

[1] Nom que l'on donnait aux desservants des temples et aux gardiens chargés d'en montrer les richesses aux étrangers.
[2] Lettre II, à Proérésius.
[3] Eunape, *Vie de Maxime*.

térieuses connues d'eux seuls. » Le prêtre avait promis la victoire : l'empereur crut la lui devoir, et ne le renvoya plus tard en Grèce, que chargé de riches présents, et orné du titre de grand pontife [1].

Julien mourut, après dix-sept mois passés au pouvoir. Cette sorte de coalition qui s'était formée autour de son nom, se dénoua instantanément. Athènes rentra, sans secousse violente, dans la voie désormais la seule praticable ; elle apporta, dans sa seconde conversion, une docilité qui ne peut même plus nous surprendre après la légèreté de son apostasie. Tout céda aux édits des empereurs, successeurs de Julien, qui dépouillaient et fermaient les temples, brisaient les statues, abolissaient le culte, et, indirectement, dépeuplaient les écoles. C'est ainsi que les réactions manquées précipitent les révolutions.

Ce dernier effort du paganisme avait épuisé ses forces et hâté l'heure de sa chute. L'enseignement sophistique semble avoir perdu, dès lors, beaucoup de son éclat et de sa popularité : après Proérésius, l'École survécut, mais le bruit s'éteignit autour d'elle. Nous verrons les dernières années d'Himérius s'écouler silencieusement : la voix des sophistes n'a plus d'écho. Himérius meurt, elle se tait ; l'École disparaît, la nuit littéraire commence.

L'indestructible Proérésius vivait encore à la mort de Julien. Même au jour où la lutte entamée contre le christianisme avait été le plus acharnée, Julien, respectant le sophiste dans le chrétien, avait exempté Proérésius seul du décret qui interdisait aux chrétiens l'enseignement des lettres païennes. Proérésius refusa ce privilége. On a mis en doute et la bienveillance de l'empereur et le noble refus de Proérésius. Eunape, en effet, mais Eunape

[1] Eunape, *Vie de Maxime*.

seul, dit que « sous le règne de Julien, l'enseignement fut interdit à Proérésius parce qu'il passait pour chrétien[1]. » Au reste, Julien mourut si promptement que la loi ne fut peut-être jamais exécutée à Athènes.

A la mort de Julien, Proérésius avait quatre-vingt-sept ans. Voici comment nous le dépeint Eunape, son dernier disciple, arrivé de Sardes à Athènes, à cette époque : « Il avait une masse de cheveux, blancs comme l'argent ou comme l'écume de la mer. Son éloquence était dans toute sa force, et l'esprit, jeune encore, soutenait le corps fatigué. Je crus voir un homme exempt de la vieillesse, un immortel. »

Eunape, le futur auteur des précieuses *Vies des Philosophes et des Rhéteurs*, avait alors seize ans. Il était parent du grand pontife de Lydie, Chrysanthe ; aussi sa haine contre le christianisme est acharnée, comme une tradition de famille. Il a pourtant loué Proérésius aux dépens même de tous ses rivaux. Mais la reconnaissance l'unit à ce vieillard, dès son arrivée à Athènes (362). Il avait débarqué gravement malade ; un empirique le guérit par hasard, et « cette seule cure enterra le souvenir de tous ses méfaits[2]. » Il avait jusque là tué tous ses malades. Cependant *le divin Proérésius* avait pleuré la mort du nouveau venu, avant de le connaître. Lorsqu'il apprit sa guérison miraculeuse, il fit venir les plus influents, les plus distingués, les plus robustes de ses élèves, et leur dit : « J'ai appris comme un bonheur personnel, la guérison de ce jeune homme que je n'ai jamais vu, mais dont la maladie m'avait tant affligé. Si vous voulez me faire plaisir, conduisez-le aux bains publics, et faites qu'on lui épargne les plaisanteries et les taquine-

[1] Eunape, *Vie de Proérésius.*
[2] id. id.

ries [1]. Ménagez-le comme si c'était mon propre fils. »

Eunape resta cinq ans à Athènes, sous la direction exclusive de Proérésius et dans l'amitié des élèves du vieillard, particulièrement de Tuscianus, qui aimait à lui raconter les grandes luttes scolaires d'autrefois, le procès d'Apsinès contre Julianus, et le triomphe de Proérésius sous les yeux d'un proconsul. A l'âge de vingt et un ans, Eunape se préparait à passer en Égypte, quand il fut rappelé par ses parents en Lydie. Proérésius mourut (367) peu de jours après son départ, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. « Grand homme, homme unique, il remplit le monde de son éloquence et le peupla de ses disciples. »

Diophantus, son indigne rival, prononça son oraison funèbre ; nous n'en possédons que ce fragment :

« O Marathon, ô Salamine, maintenant le silence pèse » sur vos grands noms ! Vous avez perdu le clairon qui » célébrait vos trophées [2]. »

Grégoire de Nazianze apprit la mort du grand homme, et composa cette épitaphe à la gloire de son ancien maître :

« Plus d'ambitieux souhaits, terre de Cécrops ; il ne t'est plus » permis d'opposer au soleil ton flambeau éclipsé.

» Aucun autre mortel ne peut le disputer en éloquence à » Proérésius, qui naguère ébranlait le monde par ses discours » à peine nés.

» L'Attique a porté cette foudre nouvelle ; et toute la race » des Sophistes éloquents était vaincue par Proérésius.

» Oui, vaincue ; mais la mort fatale l'a pris ; Athènes n'est » plus illustre ; ô jeunes gens, fuyez la terre de Cécrops [3]. »

[1] On a vu plus haut que l'usage était de conduire aux bains les nouveaux venus en les poursuivant de mille railleries.

[2] Eunape, *Vie de Diophantus*.

[3] Citée par Fabricius, VI, 137.

Il est assez difficile aujourd'hui d'apprécier le talent particulier de Proérésius dans la foule des sophistes ses contemporains. Aucun ouvrage, aucun fragment (excepté quatre lignes citées dans ce chapitre) ne nous est parvenu sous son nom. Les biographes qui donnent d'ordinaire en quelques mots leur jugement sur ses rivaux, n'ont voulu mêler à ce nom que le témoignage de leur admiration absolue. Eunape dit qu'il était *divin;* c'est beaucoup pour honorer le maître, et c'est trop peu pour nous éclairer. Proérésius eut peut-être plus que personne cette merveilleuse faconde, qui fut le talent spécial des derniers sophistes. Sa stature et sa beauté devaient contribuer à ce genre de succès, que l'orateur demandait moins à la raison convaincue qu'à l'oreille flattée, aux yeux éblouis, à l'imagination caressée d'un auditoire impressionnable. Pour nous, son originalité la plus grande au milieu de la nuée des sophistes, c'est d'avoir été chrétien. Sa ferveur n'était probablement pas très-apparente, et la politique ne fut peut-être pas étrangère à sa profession de foi pendant le règne de Constance. Il n'en est pas moins vrai qu'il était chrétien; qu'il demeura chrétien sous Julien, et refusa de suivre Himérius auprès de l'empereur. Le paganisme était cependant l'âme de son enseignement : « La religion et les lettres sont sœurs, dit Libanius. Les lettres constituent une partie considérable de la religion; ce sont elles qui portent à honorer les dieux [1]. » Libanius avait raison. Un chrétien na'urait pas dû former des disciples comme Eunape. Proérésius a vécu cent ans sur une contradiction. Mais Constance aussi se contredisait en admirant comme sophiste celui qu'il protégeait comme chrétien. Grégoire et Basile se contredisaient en accourant à Athènes pour y fréquen-

[1] Reiske, III, 436, I 20 et I, 405, l. 1.

ter à la fois l'École païenne et l'Église. Nous avons dit plus haut le contraire en apparence; et nous avons bien l'air ici de nous contredire à notre tour. Mais il y a deux points de vue, auxquels nous nous sommes placé successivement : en théorie, on doit souhaiter toutes les conciliations, et ne rien sacrifier, même le moindre bien au plus grand. Dans les faits, cet éclectisme est presque toujours impraticable; la plus grande force, qui, Dieu merci, est souvent le plus grand progrès, l'emporte. En voulant concilier la foi nouvelle, encore militante, avec le culte des traditions Helléniques, Proérésius tentait l'impossible. Il faillit périr par où il avait le mieux mérité. Le sophiste chrétien contribua pour sa part, à créer Julien; et Julien eût réussi, s'il n'eût rencontré d'autres chrétiens que des sophistes.

CHAPITRE IV

HIMÉRIUS

Le nom d'Himérius domine l'École d'Athènes dans sa dernière période. Contemporain de Proérésius, il lui survécut peut-être de vingt années, et mourut dans une extrême vieillesse, à la veille de l'invasion des Barbares. Le temps a épargné la plus grande partie de ses œuvres; et, malgré la médiocrité de ses nombreux discours, nous devons les étudier avec d'autant plus d'intérêt que rien n'a survécu des ouvrages de ses rivaux.

Lui-même nous apprend qu'il était Bithynien[1], né à Prusias, autrefois Kiéros, au pied de l'Arganthe, non à Prusa (aujourd'hui Brousse, au pied de l'Olympe de Bithynie). Suidas seul, nomme son père, Aminius : il était rhéteur à Prusias; on s'étonne qu'Himérius ne l'ait pas cité avec les illustres sophistes, dont il fait descendre son fils du côté maternel. Peut-être était-ce une flatterie à l'adresse des Athéniens, et voulait-il ne nommer que les ancêtres maternels, et tous Attiques, de cet enfant[2]?

Sa famille était riche[3]; il se vanta souvent dans la suite

[1] Ed. Dübner, coll. Didot (pour tout ce chapitre). Or. XXII, 8. — Suidas, au mot *Himérius*. Eunape, *Vie d'Himérius*.

[2] Ecl VII. — Or. XXIII. — [3] Ecl. IX, 16.

d'avoir méprisé, pour l'amour des Muses, les avantages que lui eût offerts le séjour de son pays. Il faillit perdre en effet, ou perdit même l'héritage de ses parents. Une lettre de Libanius [1] invoque l'appui du préfet Gorgonius, en faveur d'Himérius, éloigné de Bithynie, et menacé dans son patrimoine.

L'époque de sa naissance est incertaine. Eunape et Photius rapportent seulement qu'il vivait sous Constantin et sous Julien, — ce que ses ouvrages nous attestent suffisamment; et qu'il fut le contemporain de Proérésius. Ce que nous savons de sa vie par ses ouvrages ne permet pas de reculer sa naissance au-delà de 310, ni sa mort au-delà de 390. Il se dit déjà grisonnant en 362 [2]. Sa vie embrasse ainsi presque en entier le siècle où son éloquence jeta un si grand éclat.

Il ne nous a laissé aucun détail sur les événements de son enfance : mais nous savons qu'il vint encore jeune à Athènes, entraîné par son zèle ardent pour l'étude de la parole : « C'est par amour pour toi, divine Éloquence, que j'ai rejeté le bonheur que m'offrait l'héritage paternel, et suis venu planter ma tente aux bords sacrés de l'Ilissus [3]. » On ignore qui fut son maître; mais il suivit probablement les leçons de Proérésius, autour duquel se groupaient tous les Bithyniens [4].

Ses études achevées, il se rendit à Constantinople. Deux Augustes, dit-il [5], (c'est-à-dire Constance et Constant) y régnaient alors ensemble; ce voyage est donc antérieur à l'année 347. Quoique Himérius ne fût encore « ni exercé par l'usage, ni fortifié par l'âge [6]. » il prononça en public un éloge de la ville, dédié à un ami, homme en charge, peut-être préfet de Constantinople [7].

[1] Libanius, ép. 1264. — [2] Or. VII. — [3] Ecl. X, 16. Or. VII, 1. — [4] Eunape, *Vie de Proérésius*. — [5] Or. XVI, 2. — [6] Or. XVI, 7. — [7] Or. XVI, 6.

Durant ce premier séjour à Constantinople, il fit une excursion en Bithynie, et, sur l'invitation du proconsul Pompeianus, il prononça dans la ville de Nicomédie un discours qui ne nous est pas parvenu [1]. D'après Libanius, qui s'est montré, dans cette occasion du moins, hostile à Himérius, le proconsul n'avait d'autre but que de faire échouer Himérius dans cette épreuve. Il voulait exalter, par la comparaison, son compatriote, c'est-à-dire Libanius lui-même, qui prétend que cette combinaison eut un plein succès. On voit qu'Himérius adopta de bonne heure l'usage si répandu parmi ses rivaux, d'aller porter son éloquence de ville en ville, et de pays en pays, pour en offrir les trésors au public, et surtout aux gens en place.

Au retour de ce voyage Himérius fixa définitivement sa résidence à Athènes [2]. Il y obtint droit de cité, se maria avec une femme du pays, acquit un domaine aux environs, ouvrit une école de rhétorique, plaida devant les tribunaux, déclama dans les *théâtres*, enfin devint sophiste officiel et rétribué par l'Etat. L'Aréopage l'admit parmi ses membres. Vers le milieu du siècle il complimentait à Athènes Anatolius de Béryte, préfet d'Illyrie. Ainsi son établissement dans la ville doit être antérieur à cette date.

Les débuts d'Himérius furent naturellement modestes. Il eut le bon sens de ne pas rougir, aux jours de la fortune, de ses humbles commencements. Il aimait à montrer sa maison, petite et pauvre [3]. « C'est-elle, disait-il, qui assista au premier enfantement de mon éloquence. » Modestie de rhéteur, à laquelle il ne faut se fier qu'à demi ; car il ajoutait : « L'étranger qui vient à Athènes demande à voir *la cabane de Démosthène* avant le palais d'Hipponi-

[1] Libanius, ép. 654e à *Celsius* — [2] Or. VII. 7. — [3] Or. XVIII.

cus. » L'allusion était transparente. Sa passion pour son art était d'ailleurs sincère. Il pouvait dire sans mensonge, sinon sans hyperbole : « J'ai quitté pour cette petite maison les palais dorés, la richesse, les honneurs, et tout ce que le vulgaire adore. La gloire que j'en attends vaut mieux. » Il disait de la parole : « Elle peut tout ce que peut la peinture. Toute imitation quelconque est même inférieure à l'imitation par la parole[1]. »

Sans doute il dut le titre de citoyen aux victoires qu'il remporta dans les concours sophistiques. Sont-ce là *ces combats Attiques*, et ces *grandes couronnes de la déesse Vierge* qu'il se glorifie d'avoir conquises[2] ? Athènes était prodigue de distinctions en faveur des talents de tous les genres ; le musicien, l'acteur obtenaient droit de cité par une victoire, comme le sophiste ; mais celui-ci était particulièrement jaloux de ce privilége[3], lorsqu'il voulait, comme Himérius, ouvrir une école publique dans la ville.

Le nom de la femme qu'Himérius épousa n'est pas connu ; mais nous savons en revanche toute sa généalogie: elle était descendante ou alliée de Plutarque, de Sextus, de Minucianus, de Nicagoras, de Musonius[4]. Notre sophiste était fier de s'être allié à cette famille de sophistes : « Voilà, disait-il, voilà la vraie noblesse Athénienne[5]. » Plus tard, pleurant son fils mort, et ses espérances déçues, le vieux rhéteur, pédant jusque dans sa douleur sincère et profonde, écrivait[6] : « J'espérais que ce fils surpasserait l'éloquence de Minucianus, la gravité de Nicagoras, l'abondance de Plutarque, la sagesse de Musonius et la solidité de Sextus. Je le voyais plus illustre et plus grand que ses ancêtres ! »

[1] Or. XXV. — [2] Ecl. VII. — [3] Libanius, *Sur sa fortune*. Reiske, 14. Philostrate, *Vie des Sophistes*, II, 10, 15. — [4] Ecl. VII, 4. Or. XXIII. — [5] Ecl. VII, 4. — [6] Or. XXIII.

Ce fils et une fille qui devait survivre à son père [1], furent les seuls enfants, au moins connus, qui naquirent de ce mariage. Le fils s'appelait Rufinus. Il était à peine âgé de trois ans, quand son père le fit émanciper par un jugement de l'Aréopage, et plaida lui-même sa requête, dans un discours bizarre dont voici le début : « J'ai vécu parmi vous, père et sophiste à la fois. Sophiste habile, je le suis, vous en êtes témoins, car je parle à tout moment, et ma vie s'écoule dans les *théâtres*. Mais ce procès montrera si je suis aussi père Athénien. » — « J'ai parlé souvent comme sophiste : je parle aujourd'hui comme père [2]. »

L'enfant, s'il faut en croire Himérius, donnait déjà les plus belles espérances [3]. « Sa gravité précoce excita dans l'Aréopage une admiration universelle. » Il avait trois ans ! Mais cette *gravité*, que le père admirait, aurait dû l'effrayer pour la santé de l'enfant, chétif, « qui toute sa vie, dit poétiquement Himérius, aspira à s'enfuir de ce monde. » A quatorze ans, le croup l'emporta. Himérius, forcé de quitter la ville à la suite d'une querelle de sophistes, était alors retiré en Béotie, au bord du Mélas. Son fils devait l'y rejoindre ; il l'attendait, quand il apprit sa mort. Le coup fut affreux : un an après, le souvenir de cette perte arrachait au père inconsolé les accents d'une véritable douleur [3]. L'affection paternelle appartient à toutes les professions, même à celle de sophiste. Ce n'est pas qu'il ne se soit glissé, dans cette lamentation touchante, quelques récriminations malencontreuses du professeur momentanément destitué : « Que ne puis-je, s'écrie-t-il, parler du haut de son tombeau ! Qu'on m'accorde au moins ce tombeau pour chaire ; d'autres plus heureux ont la mienne ! » Mais tout n'est pas aussi mau-

[1] Eunape, *Vie d'Himérius*. — [2] Ecl. VII. — [3] Or. XXIII.

vais. « O jour funèbre, ô jour cruel ! quelles ténèbres après quelle lumière ! Chaque jour, *les oreilles dressées*, j'attendais la nouvelle si désirée de ton arrivée. Ah ! quel messager m'arrive au lieu du messager espéré !... Tu fus orateur dès le berceau ; je préférais à mes travaux médités les jeux d'éloquence de cet enfant... Ah ! tu n'aurais pas dû naître ou naître moins aimable ! Quelle piété ! quelle douceur ! quelle obéissance ! quelle fermeté dans les maladies ! Tu ne pliais pas sous le destin ; tu cédais le corps, mais tu ne cédais point l'âme. Le destin t'étranglait, te brisait ; mais, étreint dans son lacet fatal, tu invoquais ta bien-aimée nourrice, Athéné (Minerve), jusqu'à ce qu'enfin, ayant écarté de toi tout secours, le destin serrât le lacet... »

La péroraison, quoiqu'emphatique, offre encore quelques traits gracieux : « Enfant, tu nous as quittés. Le démon t'a ravi ? mais tu seras, s'il est possible, immortalisé du moins par ton père. Tu es là-haut avec les dieux immortels. Tu méprises les choses d'ici-bas. Tu joues avec Eros, tu badines avec Hyménée, tu prophétises avec Dionysos (Bacchus), tu t'inspires auprès de Trophonius ; *car il n'est pas possible qu'une telle âme soit dans les enfers plutôt qu'avec les dieux*. Je t'honorerai par des jeux funèbres, et je confierai ton nom au temps. Oui, en cela du moins, je suis plus ambitieux que le démon de la mort. Il aura bien ton corps ; mais le ciel (οὐρανός) aura ton âme, et la postérité, ta mémoire. »

Sous des noms et dans un cadre païen, la pensée est ici toute chrétienne. Je ne crois pas qu'avant cette époque aucun Grec eût osé associer aux dieux un enfant mort à quatorze ans. Le ciel jadis était aux héros ; le Styx à la foule des morts, bons ou méchants. Himérius au contraire rend aux dieux l'âme pure de son jeune enfant. C'est la

foi des chrétiens envahissant les derniers représentants du paganisme, à leur insu.

Libanius qui enseigna hors d'Athènes n'appartenait à notre sujet que par son éducation. D'autre part, nous n'avons pu, faute de documents, nous étendre sur l'enseignement de Julianus et de Proérésius. Mais nous trouvons dans les ouvrages d'Himérius, des renseignements abondants sur sa doctrine, ses méthodes, sa discipline, et sur les rapports qu'il entretint, comme sophiste et comme professeur, avec ses élèves, ses concitoyens et ses rivaux. Le quatorzième discours en particulier, est le tableau d'une éducation complète et brillante, telle qu'Himérius devait la rêver, et pouvait la donner. Il est adressé à Hermogènes, proconsul d'Achaïe entre 356 et 359 ; et retrace toute l'histoire de ce personnage.

Né en lieu assez haut pour aspirer aux honneurs, Hermogènes les avait d'abord repoussés par amour pour la science. Il s'était livré de bonne heure, et tout entier à son étude favorite, la philosophie ; en même temps qu'il approfondissait les mystères, mêlant comme tous ses contemporains, la religion à la philosophie. « Comme un bon ouvrier, il soigne d'abord ses instruments : il apprend l'*apodeixis* ou l'art de démontrer ; il s'instruit à confondre les bavards ; il ajoute le mérite d'une *composition savante* à la *noblesse du style*, à la *méditation féconde.* » Voilà les trois parties de la rhétorique (*invention, disposition, élocution*). Hermogènes est maintenant armé de toutes pièces.

Voici comment il étudie la philosophie : il s'élève des πράξεις à la φύσις, c'est-à-dire de la *morale* et de la *psychologie*, à la *physique*, autrement dit aux sciences naturelles. Il achève par la théodicée, ou plutôt le *surnaturel* (τὰ ὑπὲρ οὐρανόν), division qui correspond à la triple

science de l'homme, du monde et de Dieu. Il approfondit également ces trois sciences. Platon et Aristote sont ses dieux ; mais il connaît également Zénon, Cléanthe, Chrysippe, Démocrite, l'Académie, le Lycée, la Lybie et Cyrène ; et même le Pyrrhonisme, où il voit cependant « moins un objet sérieux d'étude, qu'un agréable condiment de la philosophie. » Le siècle, tout mystique, était dur pour le scepticisme.

Il étudie l'astronomie, la géographie; il voyage à l'exemple de Platon, pour vérifier ses notions géographiques :

« Bacchus en fit autant... Il est homme de mémoire, et quand il raconte ses voyages, il le fait avec un tel agrément, qu'on se prend à penser qu'Hérodote est un enfant auprès d'Hermogènes. »

« Il n'aborda les affaires qu'animé par cette noble curiosité, *que les dieux partagent*, de connaître le cœur humain. »

Voilà l'homme modèle d'Himérius ; celui que sans doute il citait à ses élèves, comme le type auquel il leur fallait ressembler. Est-il besoin de faire observer que nous avons presque absolument rejeté le principe, sur lequel reposait cette éducation encyclopédique, ayant pour base la philosophie, et pour méthode, la rhétorique ?

N'y a-t-il pas dans tous les temps, deux méthodes d'éducation opposées et distinctes, quelquefois confondues, mais non pas à un tel point que l'une des deux ne l'emporte toujours sur l'autre; la méthode *poétique*, et la méthode *scientifique ?* C'est la dernière qui tend à prévaloir de nos jours. Mais, examinons par où elles diffèrent. Dans la méthode scientifique, on apprend les choses principalement pour les savoir. Dans la méthode que nous appellerons, faute d'un mot plus clair, *poétique*, on apprend

surtout pour perfectionner l'intelligence, le goût, le jugement. Dans la première méthode, la science est un but; dans la seconde, elle est un moyen. La première est efficace, lorsqu'on atteint la vérité dans la philosophie ou dans les mathématiques; la seconde tient toutes ses promesses, pourvu que l'esprit se soit brillamment exercé sur une philosophie qui peut d'ailleurs être fausse ou sur un problème qui peut être puéril. La première tend au vrai; la seconde tend au beau ou à ce qui paraît le beau. Les deux méthodes devraient s'allier; l'étude devrait embellir l'esprit, tout en l'éclairant; mais la tendance humaine à tout exagérer, fait qu'en général une des deux méthodes prévaut sur l'autre.

Au siècle d'Himérius, l'éducation était toute *poétique*, et la science n'était qu'un moyen, non un but; philosophie, mathématiques, histoire, mythologie, tout cela n'était qu'une gymnastique pour l'esprit. La philosophie devait l'assouplir, les mathématiques l'aiguiser, l'histoire l'orner d'exemples, la fable d'allégories. Tout pouvait être faux; qu'importait-il? Aussi notre Himérius sait-il audacieusement toutes choses! Il est le professeur universel, parce qu'il connaît l'art d'emprunter à l'universalité des sciences, les lieux communs qu'on leur demandait pour l'ornement seul et l'exercice de l'esprit. Une telle éducation faisait assurément des hommes remplis d'erreurs et de préjugés; mais armés, n'en doutons pas, d'une puissance personnelle de persuasion, d'éloquence et de charme, que ne saurait donner l'éducation critique et scientifique.

Avec une pareille méthode, on voit l'immense importance de la parole et du style dans l'éducation; on pensera facilement qu'Himérius devait consacrer tous ses soins à apprendre à ses élèves l'art d'écrire et l'art de

parler; on devinera qu'il fut lui-même, avant tout, un homme de style. Il dut multiplier toute sa vie les exercices et les exemples pour inculquer à ses auditeurs le double talent qui équivalait alors au savoir universel. Son enseignement allait-il au-delà de la forme? Rien ne le fait soupçonner. La lecture des anciens, qu'il chérissait, et ne cessait de louer, ne lui fournit que rarement matière à des réflexions, même banales et rebattues : ce qu'il leur emprunte, avant tout, ce sont des expressions, des figures, des comparaisons, des allégories, des exemples ; autant de *machines de style*. Mais l'idée disparaît toute sous le costume; ou plutôt, l'idée n'existe pas : elle est prise au hasard, acceptée du premier venu, imposée par un élève, un passant, un proconsul en visite. Le triomphe du rhéteur est de la retourner, et de traiter le *contre*, après le *pour*, sans fatigue et sans embarras.

Mais c'est à force d'exercice qu'on arrive à cette habileté de langue, qui ressemble à une habileté de main. Aussi que de dialogues, de portraits, d'allégories, de dissertations! Que de *laliai* (compliments)! que d'*épideixis* (discours d'apparat)! que de *dialexis* (dissertations)! que de *schedia* (improvisations)! que de *meletai* (discours étudiés)! que de *chreiai* (chries, lieux communs, d'un placement facile)! sans parler des *propemptiques* (discours d'adieu), des *protreptiques* (exhortations), des *prosphonématiques*, ou allocutions aux grands personnages. Nous avons même encore des *discours* d'Himérius, composés par lui sur des sujets anciens et fictifs, absolument dans le genre des compositions qu'on fait traiter sous le même nom dans nos classes de rhétorique. Les six discours, dits *plasmatiques*, c'est-à-dire *fictifs*, sont tout simplement des *corrigés* de discours

imposés comme tâche à des élèves. Essayons de donner une idée du genre.

Les cinq premiers discours *plasmatiques* ne sont malheureusement conservés qu'à l'état de fragments; et le quatrième, qui paraît être un plaidoyer judiciaire entre deux orateurs, l'un riche et l'autre pauvre, est même trop mutilé pour qu'on essaie d'en rien tirer.

Voici le sujet des quatre autres discours :

1° Hypéride pour Démosthène.

2° Démosthène pour Eschine.

3° Réquisitoire contre Epicure.

4° Thémistocle aux Athéniens.

Premier discours. Hypéride pour Démosthène. — Philippe a demandé qu'on lui livrât Démosthène. L'orateur Hypéride plaide pour Démosthène. L'imitation de ce dernier est fréquente et sensible dans tout le morceau. Les souvenirs glorieux de la Grèce, Marathon, Salamine, y sont rappelés avec une monotonie dont nous aurons encore occasion de nous plaindre.

Second discours. Démosthène pour Eschine. — On feint qu'Alexandre a manifesté le projet de rappeler tous les exilés. Démosthène propose qu'on se hâte de rappeler volontairement Eschine, pour n'être pas forcé de le faire. C'est un type de discours par *antithèse;* les souvenirs de la guerre Médique n'y sont ni moins nombreux ni moins fatigants que dans le morceau précédent.

Troisième discours. Réquisitoire contre Epicure, accusé d'impiété. — On remarquera que ces trois discours sont non seulement fictifs, mais faux. Jamais Hypéride n'a plaidé pour Démosthène; jamais Démosthène n'a plaidé pour Eschine; jamais Epicure ne fut traduit en justice. Le discours qu'Himérius a dirigé contre ce philosophe, est un triste modèle de controverse religieuse,

sophistique, injurieuse et puérile. Aucune discussion ; la plus profonde ignorance de la philosophie d'Epicure et de la logique de tout le monde ; abus du dilemme le plus puéril et le plus facile à retourner. On a reproché aux écrivains chrétiens du quatrième siècle, leur violence dans la controverse ; les païens n'ont rien à leur envier, s'il faut prendre au sérieux cette page d'Himérius. Citons quelques exemples de ces raisonnements étranges qui, d'ailleurs, ont reparu bien souvent dans d'autres circonstances :

« La Providence gouverne le monde; Epicure, s'il l'ignore, va l'apprendre aujourd'hui ; *non par un raisonnement, mais par un jugement.* Les méchants sont appelés en justice, ils sont condamnés, ils sont punis. N'est-ce pas la preuve éclatante que l'univers ne marche pas au hasard, mais qu'il existe un ordre, une loi, un gouvernement ; enfin et surtout que la Providence existe? »

Deuxième raisonnement :

— Pourquoi as-tu rougi des philosophies reconnues? « Dédaignerais-tu d'imiter Socrate? »

Troisième raisonnement :

« Le Parnasse tremblait pour épouvanter les Perses ; ils tombaient écrasés sous des monceaux de pierres, devenus leurs tombeaux. Aujourd'hui Epicure outrage les dieux ; et, ni les montagnes ne tremblent, ni l'Hymette ne s'est ébranlé ; ni les flammes, ni la foudre n'ont dévoré son Académie. *Je devine la pensée des dieux; juges, Epicure est une victime qu'ils réservent à vos châtiments.* »

Quant au style de ce réquisitoire, c'est un réquisitoire : « Un homme qui surpasse Ixion par l'audace; Salmonée par le blasphème; Tantale par l'impudence ; ces noms rappellent des fables à peine crues sur nos théâtres :

mais ce n'est pas par des fables, c'est par des faits, c'est par des doctrines, qu'Epicure les dépasse ; leurs forfaits n'ont eu pour témoins que des montagnes, des bois, des lieux inconnus et déserts. Epicure enseigne à Athènes; à Athènes, vous dis-je, dans le centre et le siége de la piété. »

Quatrième discours. Thémistocle aux Athéniens. — Il n'offre rien de saillant. La guerre Médique est finie; les Athéniens veulent poursuivre les Barbares jusqu'en Perse. Xerxès leur offre de réparer les ravages de la guerre à condition qu'ils acceptent la paix. Thémistocle repousse ces propositions.

Ces œuvres si oubliées, si dignes de l'être, excitèrent longtemps l'admiration des anciens. Voici le jugement de Photius sur les cinq *plasmatiques* : « Himérius les a composés pour montrer la force de son éloquence, la beauté de son imagination, et la supériorité de son talent. Il y multiplie les *périodes,* à l'envi de Démosthène; il y prodigue des figures variées, et approprie constamment le langage aux idées, tout en s'élevant de préférence au style sublime. L'élocution, quant au choix, à la signification, à la portée des mots, ne manque jamais de clarté; mais sa construction relâchée, tout en charmant l'oreille par son étrangeté même, offre trop d'embarras à l'intelligence du lecteur vulgaire...... J'ai dit qu'il multiplie les périodes, même dans l'argumentation; mais, grâce aux vives figures dont il les entremêle, il évite l'obscurité qui pourrait en résulter. Il emploie souvent et savamment l'*hyperbate* et la *trope* (c'est-à-dire l'*inversion* et l'*emploi d'un mot dans une acception détournée*), moins souvent cependant que la *période.* Il est au besoin rapide et animé[1]. »

[1] Photius. *Bibliothèque*, Cod 165.

Le sixième discours plasmatique est de ceux que l'on nommait *Polémarchiques;* les feintes *Polémarchiques* étaient à la mode chez les sophistes. Proérésius en fit une[1]. Lucien se moque de cet usage avec raison : c'est là que les interminables souvenirs de Salamine et des Thermopyles reparaissaient plus ampoulés que jamais, avec une désespérante uniformité. Quant aux véritables *Polémarchiques,* c'était l'oraison funèbre des guerriers morts au combat, prononcée par le Polémarque ou tout autre orateur chargé de le représenter. Le fameux discours de Périclès dans Thucydide est le chef-d'œuvre incomparable du genre. On peut en rapprocher ces quelques fragments de l'œuvre d'Himérius.

Nous sommes au temps de la guerre Médique. Les grandes batailles sont à peine gagnées : voici comment l'orateur apostrophe les vainqueurs :

« O vous, qui remplîtes la terre et la mer, partout où elles sont accessibles, de victoires et de trophées; là où elles cessent de l'être, du bruit au moins de votre renommée ! O vous, qui seuls avez vaincu par vos exploits la nature, le temps, la mort ! O vous, qui avez combattu contre tous les hommes, et qui comptez dans vos ennemis, autant de témoins et d'admirateurs de votre bravoure. Par vous le nom d'Athènes échappe à la vieillesse et à la mort : Ninive ni Babylone, ni aucune autre ville opulente n'a conquis autant de pays, autant de renommée, autant d'immortalité, que la ville où vous êtes nés. Pères des trophées ! Maîtres d'exploits ! Supérieurs à tous les éloges, à toutes les éloquences ! Car vous n'avez pas été moins grands dans les œuvres de la paix, que sur les champs de bataille. »

Il y a bien quelque accent çà et là dans ce morceau;

[1] Eunape, *Vie de Proérésius.*

mais nous avons choisi le moins mauvais. Le reste n'est qu'un récit pompeux des *immortelles victoires*. Le morceau sur Marathon respire un souffle assez patriotique. Mais on regrette de trouver ensuite le récit de la guerre du Péloponèse ; et d'entendre en 350 (après J.-C.), huit siècles après Périclès, ces récriminations amères contre Sparte, et l'énumération triomphante des victoires fratricides remportées sur des Grecs par d'autres Grecs. Semblables à deux dogues rivaux que le maitre enchaîne et sépare sans pouvoir calmer leur haine ou étouffer leurs grondements jaloux ; les deux villes autrefois ennemies, aujourd'hui vaincues, ensemble écrasées sous le joug oppresseur de Rome, s'animaient encore d'une inutile colère au souvenir de leurs luttes passées ; et chacune semblait se consoler de son impuissance, en contemplant l'abaissement de sa rivale.

En face de ce municipalisme étroit et persistant, grandissait le sentiment chrétien de l'amour universel ! Comment n'eût-il pas vaincu !

Voilà donc les modèles qu'Himérius proposait à ses élèves. Il n'est pas douteux qu'il ne les commentât par des conseils précis et pratiques, joignant partout le précepte à l'exemple ; mais cet enseignement, naturellement oral, est perdu pour nous. Trois ou quatre fois seulement il a écrit le commentaire littéraire en tête du discours même : citons ainsi la préface d'une *propemptique*, ou discours d'adieu :

« La manière de traiter les sujets fait paraître nouveaux même les plus communs. Les discours *propemptiques* pour nouveaux qu'ils soient dans l'usage, peuvent être embellis par l'art au point de paraître anciens. C'est ce que nous avons tenté de faire. Nous avons arrangé la matière indiquée en forme de dialogue, sans nous éloigner

du sujet et sans rien sacrifier des beautés propres au dialogue. A l'exemple de Platon, dans un sujet moral, nous avons semé quelques aperçus de physique et de théologie. Platon enveloppe aussi de fables ses plus divines vérités ; on jugera si nous l'avons, dans cette voie, imité avec bonheur. On appréciera aussi en m'écoutant, la manière dont j'ai su réunir les autres beautés du dialogue ; l'*anapavla* (repos), les *diathèses*, les épisodes, les ornements divers, le *drame* continu. Enfin le dialogue doit s'ouvrir par un ordre d'idées simples et par un style presque négligé : ceux-là me pourront juger que l'art a instruits à savoir écouter[1]. »

Tel est ce commentaire, où l'artifice du procédé se montre dans toute sa franchise. Le discours est rangé parmi les *propemptiques*, ou *discours d'adieu* ; il appartiendrait aussi bien aux *plasmatiques*, puisque c'est un dialogue supposé entre Socrate et Diogène (non pas Diogène le Cynique de Sinope ; mais Diogène le physicien d'Apollonie). Nous citerons le début, dont la naïveté ferait merveille dans une parodie des discours d'école :

« *Ce serait le moment de se taire, et non de parler*, quand l'éloquence gémit en voyant ses nourrissons s'éloigner de son sein ; mais *comme l'éloquence doit toujours parler*, dans tout état de fortune, *parlons donc, et disons*, s'il vous plaît, le discours que m'a inspiré le chagrin qui m'oppresse[2]. »

Himérius, que nous trouvons parfois monotone, se piquait de variété. Il comparait ses discours à une pluie abondante et rafraîchissante. L'éloquence attique lui avait dû son renouvellement. « Ah ! dit-il, l'éloquence ! Elle éclairerait tout de sa flamme, si les faiseurs de discours ne s'attachaient obstinément aux vieux types ; et s'ils con-

[1] Ecl. X. — [2] Id.

sentaient à chercher toujours quelques nouvelles créations[1]. »

L'enseignement d'Himérius n'offrait pas d'ailleurs cette régularité, ne s'armait pas de cette discipline, que le moyen âge, et encore plus l'ère suivante ont introduites dans l'éducation. D'abord tous les élèves, déjà hommes pour la plupart, étaient parfaitement libres de leurs mouvements, n'obéissaient à aucun règlement commun ; la seule forme d'école admise par l'antiquité, était l'externat. Mais, outre ces différences extérieures, l'enseignement du maître lui-même avait quelque chose de plus libre, de plus varié, de plus imprévu, grâce à l'absence de tout programme, de tout examen, de tout contrôle. Il offrait même un caractère de tendresse et de familiarité, dont l'expression nous étonne ; et c'est-là peut-être la première cause de l'influence extraordinaire que des sophistes, la plupart médiocres, exerçaient sur leurs nombreux disciples ; dont plusieurs devinrent des hommes éminents, sans rien perdre de leur amour et de leur admiration pour leurs maîtres. A l'appui de cette observation, on ne lira pas sans intérêt ce *discours de rentrée* d'un professeur de rhétorique, à la fin du quatrième siècle ; discours prononcé sans doute à la suite de ces vacances forcées que ramenaient tous les ans les grandes chaleurs. Maîtres et élèves allaient chercher alors aux environs d'Athènes la fraîcheur des bois, des ruisseaux, et des brises de mer[2].

« O chaire bien aimée ! s'écrie Himérius, ô chœur de jeunes gens, aimés de moi, je veux dire, aimés des Muses ! Vos danses vont enfin recommencer au son de ma lyre ! Quelle audace était celle des imprudents qui ont pu, même un seul jour, se séparer de notre amour ! »

[1] Or XXI. XXIV. — [2] Libanius, Ép. 1036, 1235.

(Il paraît que quelques élèves manquaient à l'appel).

« Oui, audacieux, insensés, ingrats pour le maître qui les adore. J'aurais voulu les interroger, leur dire : Quelle voix pourrait charmer vos oreilles à l'égal de ma propre voix ? Quel geste enchanter plus vos yeux que mes gestes ? Quels oiseaux printaniers et chanteurs, chantent si plaisamment ? Quel chœur plus harmonieux, ou mieux réglé par le son des flûtes et des chalumeaux, peut toucher votre âme autant que le seul écho de cette chaire ? Je hais ces maîtres de la jeunesse qui ne conduisent pas les troupeaux comme des bergers avec la flûte ; mais menacent des coups et du fouet. Mes troupeaux, mes nourrissons (puissé-je ne les voir jamais dispersés !) ne sont guidés que par ma persuasive éloquence, aux prés et bosquets des Muses. Pour les mener, jamais les coups ; toujours les chansons. Notre mutuel amour se nourrit de musique, et l'harmonie règle mon pouvoir. »

Le fouet partageait déjà les maîtres en deux camps ; Himérius ne fouettait pas ; Libanius fouettait[1]. « J'emploie les coups contre celui qui ne travaille pas... Je le réveille à coups de fouet. C'est ce qui est arrivé à ton fils, qui a péché par paresse ; laissant là les livres, il a montré la légèreté de ses jambes ; et il a été puni par les jambes, afin d'apprendre à faire plutôt courir sa langue. » Le même homme a pourtant dit sagement : « Ne soyons pas pour les jeunes gens des juges trop sévères, et rappelons-nous notre propre jeunesse[2]. »

Himérius était ce maître indulgent ; moins maître à bien dire, que *prêtre de l'éloquence* et *initiateur* dans le culte du beau langage. Aussi empruntait-il souvent le langage des hiérophantes mystiques d'Eleusis : il disait aux plus anciens en leur présentant des nouveaux venus :

[1] Libanius, ep. 1139. — [2] Id., ép. 158.

« Les *mystagogues*[1] les plus propres à conduire les *mystes* sont ceux qui ont déjà l'expérience de l'initiation[2]. » Ces termes se retrouvent en vingt endroits[3]. Et il ajoutait avec cette familiarité abondante et naïve, qui est le privilége de sa langue : « Les meilleurs pour conduire la navigation sont ceux qui ont longtemps navigué ; les vieux chiens dès longtemps dressés apprennent la chasse aux jeunes chiens. On dit que les aiglons qui commencent à voler ne veulent pas s'enlever sans être assistés des grands aigles ; jusqu'à ce qu'enfin, planant au-dessus des nuages, eux-mêmes volent autour du soleil. »

Le caractère paternel et religieux de l'autorité du maître est agréablement exprimé dans un autre *discours de rentrée,* dont je citerai le commencement :

« Avant l'initiation qui doit vous ouvrir le sanctuaire, proclamons hautement ce que vous devez faire et ce que vous devez ne pas faire ; *mystes*, et initiés que tous écoutent. Que la balle tombe de vos mains, que le stylet occupe seul votre attention, que les jeux dans la palestre s'arrêtent, que l'atelier des Muses se rouvre ; désertez les rues, gardez la maison, écrivez. Fuyez les chaires vulgaires, ne fréquentez que les excellentes. Mollesse et volupté ne s'accommodent pas du travail ; arrivez-moi un peu sales, et foulez aux pieds la paresse. Voilà mes préceptes et voilà toute la loi en quelques mots. Celui qui écoute et obéit, invoquera Iacchus. Les récalcitrants et les négligents seront écartés du feu sacré, et je leur fermerai le sanctuaire de l'éloquence. Cette proclamation s'adresse à tous ; mais à vous surtout, nouveaux, récemment initiés, et venus d'hier à moi. L'un arrive du mont Arganthe, au pied duquel ma famille fleurit en rejetons dorés.

[1] *Mystagogues*, initiateurs ; *mystes*, nouveaux initiés aux mystères.
[2] Or. XV. — [3] Or XXII et XXIV.

L'autre m'est envoyé par la Galatie ; c'est la première colonie que reçoive de là l'Éloquence. Deux autres, qui peuvent connaître nos mystères, naquirent voisins du Caïcos, dont les flots d'or tressailliront, je pense, quand nous leur rendrons ce beau couple. Je vois encore parmi les *mystes*, un chœur d'enfants du Nil : un jour, des bords de l'Ilissus, cher aux Muses, nous les renverrons à l'Egypte au son des lyres, couronnés de fleurs, pour qu'ils enchantent la mer où tombe le Nil, avec les sistres de l'Attique[1]. »

Ces *discours à des nouveaux* sont au moins au nombre de treize ; les écoliers se pressaient autour d'Himérius, venus de toutes les parties du monde grec, ou barbare. Dans les remerciements qu'il leur adresse, il a soin de faire mention du pays qui les envoie : on trouve ainsi des Egyptiens (Ecl. xv) ; des Chypriens (Ecl. xviii) ; des Cappadociens (Ecl. xix) ; des Ioniens (Or. x et xi) ; des Hellespontiens (Or. xii) ; des Bithyniens (Or. xxii) ; des Galates et des Mysiens (Or. xxii et xxviii). Mais naturellement ses concitoyens de Bithynie dominaient dans son école[2].

Les nouveaux venus, de quelque pays qu'ils fussent, étaient sûrs d'être les bienvenus : l'éloge de leur patrie faisait le plus souvent les frais du discours de bon accueil. Il disait aux Ioniens : « Ce ne sont pas seulement les tuniques de lin, les ornements, les tables recherchées qui font la gloire de l'Ionie. C'est encore son ardeur pour l'éloquence et sa bravoure dans les combats[3]. »

Et il ajoute : « Les Ioniens, quand notre art encore chétif et nu se renfermait dans l'enceinte des tribunaux, éveillèrent en lui des aspirations plus élevées, et lui donnèrent un air tragique. » Ainsi, Démosthène lui-même avait été un orateur maigre et nu (λεπτὸς καὶ ἄσκευος), mal rompu aux souplesses du discours académique. Hon-

[1] Or. XXII. — [2] Eunape, *Vie de Proérésius* — [3] Or. XI

neur aux Ioniens qui ont créé le style *tragique et majestueux* de la nouvelle éloquence. Honneur à Théopompe et Théocrite de Chios, à Polémon et Aristide de Smyrne; à tous ces pères de la sophistique, raillés par Socrate et Platon, mais admirés par Philostrate! On adore les anciens, on les cite encore par habitude; mais l'écrivain classique au quatrième siècle, celui qu'on étudie, et qu'on imite, c'est Aristide de Bithynie, et si on le compare à Démosthène, c'est pour lui décerner la palme.

La liberté, dans l'éducation, comme ailleurs, enfante quelquefois le désordre ; et c'est là son écueil. Il s'agit seulement de savoir si les avantages d'un si grand bien ne l'emportent pas sur les inconvénients qu'il peut offrir. Dans l'école d'Athènes, telle qu'elle était constituée, la liberté n'était pas dangereuse pour le maître, et les désordres intérieurs, la révolte ou l'indiscipline, étaient rares. Himérius paraît n'avoir eu à réprimer que quelques troubles sans gravité, qui provenaient plutôt de la fougue de l'âge que d'aucun mauvais vouloir à son égard. Même en ces occasions délicates il n'employa jamais d'autres armes que la persuasion [1] : « Y a-t-il dans mes paroles, disait le maître en souriant, quelque remède efficace pour apaiser les querelles ? ou faudra-t-il, par notre artifice, composer quelque remède semblable à celui que fait entendre Homère par la boisson d'Hélène? Peut-être bien le médicament d'Hélène était-il, non pas une herbe, non pas une potion d'Égypte, préparée doctement pour apaiser la douleur; mais un discours agréable et sagement pensé, propre à éteindre, mieux qu'aucun remède, le feu de la passion allumé dans les cœurs? » Ainsi que Fénelon, le doux Himérius ne reprend ses élèves que sous la forme détournée de l'exemple [2] ou de l'allégorie [3]; mais Fé-

[1] Ecl. XXVII. — [2] Or. XIX. — [3] Or. XX.

nelon ne s'adressait qu'à un enfant: cette méthode appliquée avec succès à une foule, fait honneur au maître, et encore plus à l'auditoire.

Lui-même, il avait d'ailleurs ses jours d'humeur fantasque où il refusait de parler devant ses disciples impatients[1]; se résignait-on trop facilement à ne pas l'entendre, capricieux comme le chanteur d'Horace, il commençait. Ces professeurs amateurs avaient toutes les coquetteries de l'artiste. Un jour, il renonça par boutade, à parler dans sa chaire publique[2]; il ne reparut qu'après un long silence et sur les instances du proconsul Musonius. Dans ses périodes de mauvaise humeur, il ne lui suffisait pas de se taire, il défendait même à ses disciples de fréquenter les autres sophistes. Il n'en regardait aucun comme son égal; et telle fut d'ailleurs l'opinion des historiens de ce siècle et de leurs successeurs. Sozomène dit que Proérésius et lui étaient les deux maîtres les plus célèbres dont s'honorait l'école à l'arrivée de saint Grégoire[3]. Photius semble même élever Himérius au-dessus de son concurrent, car il dit « qu'il fut le chef de l'école de rhétorique[4]; » peut-être entend-il, il est vrai, après la mort de Proérésius.

Himérius eut pour élèves jusqu'à l'avénement de Julien, qui changea sa fortune, et l'appela hors d'Athènes, les fils de plusieurs grands personnages ou hauts dignitaires de l'Empire; Flavien, fils du comte Arcadius[5]; le fils du préfet de Constantinéple[6]; Hyperchus, fils du Galate Maxime[7]; sans nommer saint Grégoire et saint Basile[8], Eustochius, leur condisciple[9], et très-probablement le futur empereur Julien. Nous avons vu ailleurs que

[1] Ecl. XX. — [2] Ecl. XXI. — [3] Sozom., *Hist. Eccl.*, VI, 17. — [4] Photius. *Bibliothèque*, cod. 165, dern. lig. — [5] Ecl. XIII. — [6] Ecl. X, 10. — [7] Libanius, Ep. 486, 232. 801. — [8] Sozom., VI, 17. Socrate, *Hist. Eccl.*, IV, 26.— [9] Grég. de Naz, ép. 61 et 111.

toutes les nations lui députaient des élèves et qu'il disait lui-même avec orgueil qu'il avait le monde entier dans son école.

Un homme aussi recherché, aussi applaudi, devait avoir des ennemis ; ceux d'Himérius furent nombreux et acharnés : il ne paraît pas les avoir supportés patiemment. Il rendit le plus qu'il put calomnie pour calomnie, et morsure pour morsure. Il disait très-franchement que la meilleure école et la seule bonne, était la sienne. Dans le Discours XXXII, parlant de lui sous le nom d'Isocrate, il commence ainsi : « Isocrate avait un trône dans Athènes, et une gloire telle que le soleil n'en voit... » La phrase est malheureusement tronquée, Le comte Arcadius, *archiatros* ou premier médecin du palais, ayant entendu un *épithalame* d'Himérius, dont nous parlerons plus loin, fut charmé du morceau, et envoya son fils à l'auteur. Himérius l'en félicite [1], et se plaint franchement que tous les pères n'en fassent pas autant. « Mais, trompés par la multitude des sophistes, la plupart jettent sur un coup de dés l'avenir de leurs enfants, et font payer à ceux-ci leur propre inexpérience. »

Il attribuait à l'envie toutes les persécutions dont sa personne ou son enseignement furent l'objet, et se comparait modestement à Socrate en butte à la haine aveugle des sophistes [2]. On se rappelle qu'il était banni d'Athènes [3], quand il apprit en Béotie la mort de son fils Rufinus. Un proconsul gagné par ses ennemis, l'avait exilé de sa chaire ; un autre nommé Basilius, l'y rappela ; Himérius l'en remercie dans le Discours XIII.

Mais les luttes qu'il eut à soutenir ne se terminaient pas toujours par l'intervention du proconsul. Un professeur était alors un chef de troupes, et les différentes écoles ne se

[1] Or. XXXIII. — [2] Or. XXII, XIII, IV. — [3] Or. XIII.

rencontraient guère que pour se livrer bataille[1]. Nous avons raconté d'après Eunape les exploits de Proérésius et d'Apsinès; Himérius ne resta pas au-dessous de ses prédécesseurs. Il eut plus d'une fois des élèves blessés dans la bagarre; alors il les consolait en les comparant au jeune Dionysos (Bacchus), maltraité par les Faunes qu'irrite l'attachement du jeune dieu pour Jupiter-Himérius. Quand l'héroïque adolescent reparaît, guéri de sa blessure, à l'Ecole, le maître entonne un chant d'allégresse : « Après l'hiver et le froid, l'hirondelle enfin donne carrière à sa voix; elle cesse de retenir son chant mélodieux, quand elle voit refleurir l'aimable printemps. Les cigales chantent sur les routes : il est passé, le mois fatal aux germes, le mois que les poètes ont appelé *mortel aux feuilles*. Nous aussi, reprenons notre tâche et saluons par un chant joyeux nos amis échappés à la maladie. O jour affreux au souvenir, jour où la fièvre me parut tout envahir; où la souffrance, amis, m'atteignait moi-même, où l'affection m'associait à son mal! Si le corps était sain chez moi, l'âme n'en était que plus malade... Ainsi, croyais-je voir le soleil plus sombre; le Nil (Himérius aime à comparer son éloquence à ce fleuve), le Nil me semblait frappé d'affliction, quoique ses eaux fussent abondantes. Nous pensions être plongés dans les ténèbres des Cimmériens. Mais aujourd'hui, loin d'ici la mort! fête, fête sans fin[2]!... »

Lui-même une fois fut blessé dans quelque rencontre, assez grièvement pour suspendre ses leçons, et disparaître un moment de la scène. Après sa guérison, il rouvrit timidement ses cours dans sa maison, n'osant plus se risquer au dehors. Mais l'enthousiasme de ses

[1] Eunape, *Vies de Julianus* et de *Proérésius*. Libanius, *Sur sa fortune* et *Disc.* XXIV, XXV — [2] Or. IX.

élèves ne lui permit pas de se montrer longtemps si réservé. On lui construisit un nouveau *théâtre;* l'ancien ayant peut-être été démoli ou brûlé dans la bagarre : et Himérius porté de force et en triomphe dans sa chaire nouvelle, y prononça un discours improvisé d'inauguration. Nous en avons cité quelques morceaux [1].

Heureusement pour Himérius, ses protecteurs ne furent ni moins nombreux, ni moins persévérants que ses ennemis. Il possédait à fond l'art de la flatterie, qui, quoi qu'on en ait dit, n'est pas inutile à soutenir le talent, et à protéger, non les écrits, mais l'écrivain. Himérius aimait à se faire des amis de ses élèves les plus puissants. Il suffirait de citer Julien, mais Julien ne fut pas le seul. Il suivait au-delà des bancs les futurs proconsuls, comme Sévère ou Flavius; il prenait part à tous les événements de leur vie, et leur dédiait ses plus beaux discours. L'épithalame en l'honneur de Sévère est peut-être le morceau le plus travaillé de ses œuvres dont il résume assez bien les qualités et les défauts; aussi nous y arrêterons-nous un moment. Il n'est pas douteux qu'Himérius n'ait voulu et cru faire un chef-d'œuvre; car dans une courte préface il démonte, — qu'on me passe l'expression, — les diverses pièces de son discours, pour les faire une à une apprécier et examiner aux yeux ébahis des novices. Voici ce curieux morceau :

« *Epithalame.* Donner les préceptes de ce genre, où se joue la fantaisie la plus libre, à quoi bon? Mais les habiles ne doivent rien faire sans art, même dans les plus petits ouvrages. Voici donc la règle :

» Pour le style, imiter les poètes.

» Pour les idées, consulter l'à-propos.

» Pour l'étendue, la mesurer au sujet.

[1] Or. XXII.

» L'ensemble offre quatre parties :

» La première partie contient *l'exorde*, où la pensée générale s'expose en arguments agréables, qui servent de prélude au discours.

» La seconde partie expose la thèse du mariage. Ce sujet rebattu par lui-même, est ici relevé par la nouveauté des aperçus et leur ingénieux arrangement : nous y avons mêlé une pointe d'érudition qui n'échappera point aux habiles.

» La troisième partie contient l'éloge des époux, éloge rapidement et convenablement borné aux points essentiels.

» Le discours finit par la description de l'épouse ; là, entraîné par notre sujet, nous avons semé toutes les fleurs de la poésie. »

Voici un exemple de cette fantaisie où le poète promet d'exceller dans la première partie. Il faut reconnaître en effet dans ce morceau, une note bizarre que nous avons rarement perçue dans la littérature grecque :

« Je veux vous raconter une fable. Poséidon (Neptune) aimait Pélops. Il apprenait au jeune homme à dresser les chevaux, et à conduire un char sur la cime des vagues. Il advint que Pélops s'énamoura d'Hippodamie, et qu'il devint serviteur d'Eros et d'Aphrodité. Alors le Dieu rassembla le chœur des Néréïdes : il construisit sur le bord du rivage, le lit nuptial. Le lit nuptial, je pense, fut fait d'une vague, et les flots étincelants se gonflaient et roulaient, pour envelopper les époux, comme une tenture : Poséidon fit entonner le chant nuptial. »

Cette fantaisie d'un goût douteux, mais original, nous transporte bien loin de la poésie grecque classique. Il nous semble, et ce rapprochement peut n'être qu'une illusion, il nous semble que pour retrouver ce style, il faut

venir jusqu'à Shakespeare, et feuilleter le *Songe d'une nuit d'été.*

La *thèse du mariage*, comme dit Himérius, inspire au rhéteur une dissertation cosmogonique et panthéiste, où il ne me paraît pas s'être rendu un compte bien sévère des idées qu'il empruntait par lambeaux à l'Ecole d'Alexandrie. Le langage philosophique n'avait plus droit de cité dans Athènes, ou l'on ne faisait que le balbutier depuis Longin. Quarante années plus tard, le néoplatonisme allait rentrer en Attique, pour mourir aux lieux où il était né. Mais Himérius écrit en 354 (date du mariage de Sévère). C'était trop tôt pour être compris, peut-être pour se comprendre lui-même, en essayant d'expliquer la fécondité des dieux et la naissance du monde; une belle pensée mérite seulement d'être citée. On hésite à en faire honneur à Himérius, tant elle dépasse la mesure ordinaire de son éloquence : c'est après un récit de la création : « L'homme naît le dernier, dit-il (après la terre, après les cieux), *ouvrier de la terre et contemplateur des cieux*, τὸν θεωρὸν μὲν τῶν θείων, ἐργάτην δὲ τῶν ἐπὶ γῆς. »

L'éloge des deux époux n'offre rien que de fort commun; c'est une longue antithèse, à l'effet de montrer qu'ils sont tous deux bien assortis : « Tous deux à la fleur de l'âge, comme deux calices printaniers dans un pré verdoyant, germent et s'entr'ouvrent à la même heure. Quel merveilleux accord dans leurs âmes ! Tous deux chastes, tous deux pleins d'honneur diffèrent seulement par les travaux qu'ils remplissent, chacun selon son sexe. Elle, file la laine avec l'art d'Athéné; lui, mérite par ses études la faveur d'Apollon. A elle, les travaux du ménage ; à lui, ceux de l'éloquence. A elle, la lyre ; à lui, le livre. Elle est chère à Aphrodité ; il est aimé d'Apollon. Il est le premier entre les jeunes gens ; elle est la première entre les jeunes

filles. Lui, voit pousser à peine le premier duvet de la jeunesse. Elle, fleurit maintenant pour le mariage. Sapho disait : la jeune fille ressemble à un fruit, ceux qui se hâtent de le cueillir avant la saison n'en peuvent goûter la douceur, mais ceux qui le récoltent mûr jouissent de toute sa saveur. »

Alors éclate pompeusement l'éloge dithyrambique de la fiancée :

« Qu'elle est belle, qu'elle est charmante ! A toi s'appliquent les éloges de la Lesbienne Sapho : avec toi badinent les Charites (Grâces) aux pieds de rose, et Aphrodité aux cheveux d'or, et les Saisons, qui font fleurir les prairies. Plus légère qu'elles, bondit ta danse mesurée ! Les Amours cependant tressent des couronnes de roses, qu'ils cueillent à foison dans les jardins d'Aphrodité, pour en joncher ta couche nuptiale ; Pitho, Pothos, Himéros (le charme, le caprice, le désir), régnent dans ta beauté. L'un réside en tes yeux, lançant de là d'inextinguibles étincelles. Pothos rend tes joues pudiques plus roses que la nature ne fait le calice des roses, quand au printemps le bouton s'entr'ouvre, et rougit au bord des pétales. Pitho s'est établie sur tes lèvres, distillant sa grâce avec tes paroles. Une épaisse chevelure fleurit sur ta tête, et se partage au milieu du front. Enfin si je voulais peindre la fleur de ton visage, je m'écrierais avec le poète : Ô blancheur, blancheur de lait ! Ce sont les cris d'un berger, ardemment épris de la nymphe Galatée, et empruntant son langage à son art. »

Qu'on nous pardonne la longueur de ce morceau ; tout Himérius est là. Le poète assemble les dieux autour des deux époux :

« Aphrodité, émergeant des flots, l'onde dégouttant des boucles de ses cheveux, s'assiérait sur le lit nuptial ; sou-

riante, elle inviterait ses fils à lancer leurs flèches. Et s'il manquait un chant, je chanterais ainsi : Jeune fille, qui *regorges de beautés*, jeune fille, ô la plus belle image de la Paphienne ; va au lit nuptial, va au lit nuptial, suave, souriante et douce à ton époux. Qu'Hespéros te conduise, docile et vénérant Hira conjugale (Junon), sur son trône d'argent... J'arrête ici mon discours. Allumez la grande torche, chantez, remplissez tout de vos chansons ! Résonnez, monts et vallées, flûtes des pasteurs, et chalumeaux des bouviers ! comme aux noces de Jupiter et de Mnémosyne. Je laisse la place aux danseurs ; mais, debout devant le lit nuptial, j'invoquerai Tyché (la Fortune), Eros, et les dieux Généthliens. Eros, pour qu'il lance éternellement ses flèches amoureuses. Tyché, pour qu'elle donne une longue vie à ces époux. Les dieux Généthliens, pour qu'ils leur accordent une nombreuse lignée d'enfants, et qu'après avoir vidé le cratère nuptial, *nous puissions verser bientôt la libation des naissances.* »

Tel est le morceau capital des œuvres d'Himérius. Il est assez facile de résumer les deux caractères saillants de ce discours : c'est l'affectation dans le style ; c'est la vulgarité dans les idées. Mettons de côté l'attirail mythologique ; il n'est pas une seule pensée qu'un ménétrier en joie ne puisse aussi bien trouver pour une noce de village. Le plus grave événement de la vie de son ami le plus cher, n'a rien inspiré de meilleur à Himérius, que cette banale et longue hyperbole, que cet entassement fastidieux de couleurs et de sons. Quoi ! tout était donc bien fini ! la veine était tarie, l'inspiration épuisée ! Quoi ! plus rien que ces vulgarités, ces grossièretés même ; cette épouse qu'il jette au lit nuptial, avec une niaiserie galante, et des équivoques pédantesques ; ces fleurs fanées dont il jonche son passage ; tant de citations, d'allégories, d'in-

vocations, d'épithètes; tout ce faux enthousiasme, et tout ce désordre apprêté! Voilà ce qui demeurait aux derniers disciples, aux seuls héritiers d'Homère et de Sophocle! Et dernier malheur, dernier signe d'une décadence irrémédiable, il reste, pour distinguer cette sénilité qui meurt, de l'enfance qui s'essaie, il reste çà et là des traits encore fins, de l'esprit, en un mot, des détails gracieux; autant dire, les rares éclairs d'une imitation heureuse, dans la défaillance absolue de l'inspiration éteinte!

En dehors de ses relations avec les grands personnages qu'il avait comptés parmi ses élèves, Himérius, du droit de l'éloquence et de l'admiration, s'était fait le complimenteur officiel de toutes les puissances qui passaient sur son chemin, et particulièrement des proconsuls d'Achaïe, que l'empereur renouvelait assez fréquemment pour donner plus d'une occasion au rhéteur d'exercer son art de bien dire et de bien flatter.

Voici la liste des discours adressés par Himérius à des proconsuls d'Achaïe, ou d'autres provinces :

Vers 345, discours à Anatolius de Béryte, préfet d'Illyrie; prononcé à Athènes.

En 347, discours à Skylakius.

En 348 ou 349, discours à Cerbonius, proconsul d'Achaïe; prononcé à Athènes. Ce proconsul avait favorisé les débuts d'Himérius.

En 354 ou 355, discours à Flavianus, depuis proconsul d'Achaïe.

En 357 ou 358, discours à Musonius, proconsul d'Achaïe; prononcé à Athènes.

En 359, discours à Flavianus, prononcé à Athènes, lorsque ce proconsul se rendait à Rome.

En 360, discours à Hermogène, proconsul d'Achaïe, prononcé à Corinthe.

En 361, discours à Ampélius, proconsul d'Achaïe.

En 362, discours à Prætextatus, proconsul d'Achaïe.

Même année, discours à Musonius, proconsul vicaire d'Illyrie ; prononcé à Salonique.

Date incertaine, discours à Basile, proconsul d'Achaïe.

Nous avons perdu l'art de flatter ! Qui se chargerait aujourd'hui de complimenter, sans répétitions, dix hauts dignitaires se succédant en dix ans à la même charge et dans la même ville? Himérius y a réussi : toutes ses harangues peuvent être mauvaises; aucune du moins ne ressemble à l'autre.

A Skylakius, il rend grâces du choix qui l'a fait admettre au nombre des Aréopagites[1].

Il félicite Cerbonius d'avoir *restauré Athènes*, probablement après le tremblement de terre de 348[2]. Ce Cerbonius s'appelle peut-être Cironius ; il n'est connu que par le discours d'Himérius[3], et le manuscrit unique de la Bibliothèque Vaticane est, paraît-il, peu lisible.

Nous avons déjà parlé d'Anatolius de Béryte et de son voyage en Grèce, vers l'année 345. Tous les sophistes s'empressèrent, comme on l'a vu, autour du préfet de l'Illyrie. Himérius[4] ne fut pas le dernier à apporter son tribut ; mais le discours qu'il prononça nous est arrivé trop mutilé pour offrir le moindre intérêt.

Himérius parait avoir été spécialement bien vu du proconsul Basile ; il lui dut d'être rappelé de l'exil, et rétabli dans sa chaire. Le Discours XIII est son remerciement. Une autre année, Basile se rendit de Corinthe à Athènes à l'époque des Panathénées ; Himérius lui offrit une des-

[1] Or. XXVII.
[2] Grég. de Naz., carm. 2, v. 324.
[3] Or. IV.
[4] Eunape, *Vie de Proérésius*.

cription de ces fêtes et l'embellit par un éloge passionné du printemps.

Ces illustres fonctions de complimenteur officiel d'une ville aussi célèbre qu'Athènes, avaient dû mettre en vue notre sophiste et l'auraient conduit peut-être aux charges publiques si sa religion n'eût été un obstacle à ses succès sous les fils de Constantin. Himérius était païen, comme tous les sophistes connus de son temps, à l'exception de Proérésius. Il était même profondément religieux : sur la foi d'un songe il courait à Amyclées, consulter l'oracle d'Apollon [1]. Il se fit initier à Constantinople aux Mithriaques. Il éleva son fils dans une dévotion ardente : l'enfant avait consacré sa chevelure à Dionysos (Bacchus). Prêt à mourir, il appelait Athéné (Minerve), *sa sainte nourrice* : il y avait en lui de l'enthousiasme des jeunes chrétiens. La religion nouvelle reflétait quelque chose de son ardeur sur le vieux culte expirant. Mais quoique païen, Himérius était sans haine contre le christianisme : « Il aboie contre nous, dit le patriarche Photius, mais à la façon des roquets, » c'est-à-dire sans mordre. Encore ces aboiements sont-ils bien rares ; une fois seulement il loue Julien « d'avoir dissipé les ténèbres qui ne permettaient pas de lever les mains au soleil [2]. » Je n'ai relevé aucune autre allusion blessante au christianisme, dans les écrits qui nous restent. On trouverait un plus grand nombre de passages où l'influence du christianisme sur le sophiste païen, paraît presque évidente. Ainsi, quand il promet le ciel à son enfant mort [3]. Ainsi, quand il dit, presque comme l'Évangile, que « l'homme de bien, même pauvre, a un trésor éternel [4]. »

[1] Or. LXVIII, dans le *catal. de Photius*.
[2] Or. VII, 9.
[3] Or. XXIII.
[4] Ecl. III.

L'avènement d'un Empereur païen faillit tout à coup changer la destinée d'Himérius et le jeter dans les dignités politiques. Il avait connu Julien à Athènes ; et dès cette époque, il parlait de lui, avec une perspicacité que sa fureur de louer les grands n'explique pas seule : « O lumière de la jeunesse, semblable au taureau superbe, tu marches en tête du troupeau, tu danses au milieu des prairies des Muses. Semblable au poulain altier, plein d'une fougue divine, tu nous rappelles ce jeune héros d'Homère, ce fils de Thétis ; comme lui, tu sais bien parler, bien agir [1]. » Assurément je ne pense pas qu'Himérius ait deviné le futur Empereur ; mais il a du moins pressenti l'homme extraordinaire ; Julien se souvint du sophiste d'Athènes, et parvenu au pouvoir, il appela Himérius auprès de lui. Himérius se hâta d'obéir.

Ce dut être une étrange révolution dans cette vie si uniforme. Depuis quinze ans, peut-être, Himérius habitait Athènes, et n'en était guère sorti, comme il paraît, que pour faire en Grèce de courtes excursions à Corinthe, où il alla deux fois [2] ; à Lacédémone [3], où il avait prononcé l'éloge de la ville. Son grand voyage heureusement fut une suite de triomphes : il partit au commencement de 362, semant les discours sur sa route, à Salonique, à Philippes, à Constantinople où Julien n'était plus, à Antioche où il le rejoignit. Il parla au départ, en voyage, à l'arrivée, où ne parla-t-il point ? Ses étapes sont marquées par ses discours mêmes. En quittant Athènes, il d'Acplimenta Prætextatus, fait, par Julien, proconsul comhaïe, la même année. A Salonique, il se fit entendre sur l'invitation de Musonius, proconsul-vicaire d'Il-

[1] Ecl. XII.
[2] Or. XXXI. — Ecl. XI. — Photius, *catal. d'Himérius*, 71, 76.
[3] Photius, id., 18.

lyrie, ancien proconsul d'Achaïe, ancien sophiste d'Athènes, où Himérius l'avait déjà une fois harangué. Il rappelle à Musonius que « son premier trône fut une chaire de rhéteur, » il le félicite « de ce qu'il doit plus de lustre encore à son éloquence qu'à sa fortune. » Il fait l'éloge de Salonique, et promet aux habitants de revenir par leur ville en Grèce.

A Philippes, c'est son ami Sévère qu'il retrouve en charge, et qui l'invite à faire admirer son talent [1]. A Constantinople, il rappelle que la nouvelle capitale de l'Empire est une ancienne colonie d'Athènes : il unit les deux cités dans un commun éloge. Il rend grâces à Julien qui rétablit les temples des dieux : c'est alors qu'il se fit initier au culte de Mithra.

Cependant, l'Empereur avait quitté la ville dès le mois de mai. Himérius court après lui, et le rejoint à Antioche, où Julien lui fait un grand accueil, autant par admiration pour son talent, que pour chagriner son rival chrétien, Proérésius. Ce dernier, loin de profiter de l'exception faite en sa faveur à la loi générale qui interdisait l'enseignement profane aux chrétiens, n'avait pas même voulu se rendre auprès de Julien, quoiqu'invité avec Himérius, peut-être avant lui [2].

Himérius fut-il un moment secrétaire de Julien, comme le croit Tzetzès [3] ? Le suivit-il dans la campagne contre les Perses, ou demeura-t-il à Antioche ? nous l'ignorons.

La mort précipitée de Julien laisse tous les détails des événements contemporains dans l'ombre. Ce dut être un coup terrible pour Himérius : il s'était trop compromis à la suite de l'Empereur païen, pour reparaître de longtemps à

[1] Or. VI.
[2] Eunape, *Vie de Proérésius.*
[3] Tzetzes, chiliad. VI, Hist. 36, 327.

Athènes, où quelques représailles étaient à craindre pour les partisans de Julien. Himérius resta dans l'exil, peut-être à Antioche, et plus probablement dans son pays. Mais Eunape, qui résida cinq ans à Athènes, depuis l'année qui précéda la mort de Julien (362), jusqu'à la mort de Proérésius (367), affirme n'avoir jamais connu Himérius. La mort de son rival, en 367, tira de l'ombre Himérius. Animé du légitime désir de succéder à Proérésius, et de régner seul sur l'école, il revint en Grèce vers 368 et rouvrit son école. Lui-même, il avait dit, dans son langage mystique : « L'absence a du bon ; après quelque temps d'éloignement, l'*hiérophante* paraît plus aimable aux *mystes*[1]. » Il ne démentit pas ces paroles par son propre exemple : et la seconde période de sa vie de professeur paraît avoir été plus paisible que la première. Comme il arrive, avec l'âge, il cessa d'être discuté : son talent, mis hors de cause, fut universellement reconnu quand il revint les cheveux blanchis.

Combien d'années se prolongea encore cette vie gravement frivole ; si affairée, mais si vaine ; si répandue, mais si stérile? Eunape dit qu'Himérius mourut très-vieux, et de l'épilepsie (*le mal sacré*). D'après Suidas il était devenu aveugle. Il laissait une seule fille. Il s'en alla juste à temps pour ne pas assister à l'invasion des Barbares, à la prise de sa ville bien-aimée, à la dispersion de ses disciples, à la ruine de son école, à la proscription de ses études chéries !

Himérius avait probablement plus écrit que la plupart de ses rivaux ; et le temps l'a moins maltraité. De soixante-dix *déclamations* de toutes sortes, qui sont tout ce qu'il aurait laissé d'après le catalogue de Photius,

[1] Or. XXXI.

nous avons le texte complet de vingt-quatre, des extraits de trente-six, et des fragments de dix autres.

L'oubli couvrit le nom d'Himérius presque aussitôt après sa mort. Ses œuvres n'étaient pas de celles qui se passent des séductions de la parole et des illusions du geste. Il fut peu lu après s'être fait tant écouter. Photius seul avant les modernes s'est occupé d'Himérius. Suidas, Eustathe, Tzetzès ne le citent qu'en passant. Mais Photius a extrait des œuvres du sophiste trente-six fragments considérables; et à la liste des *déclamations* qu'il avait lues, il a joint une critique bonne à citer avec celle d'Eunape parmi les anciens, de Wernsdorf parmi les modernes. On verra une fois de plus que l'appréciation des lecteurs ne change guère moins avec le temps que le goût même des écrivains.

« Himérius, dit Photius, garde dans tous ses discours le même style et le même caractère; fidèle à la *période* et à la *trope* (τροπή, emploi d'un mot dans une acception détournée), mais sans faire naître l'ennui, grâce à l'ingénieux emploi qu'il en fait; et à ma connaissance, nul n'a su employer la *trope* avec tant de bonheur. Ses écrits sont remplis d'exemples empruntés à l'histoire et à la fable; ce sont chez lui, tantôt des arguments, tantôt des comparaisons ou des ornements dont il varie et embellit son discours. Il en tire souvent son exorde et sa péroraison; parfois tout le corps même de la discussion. Il emploie aussi fréquemment les *prodiatyposis* (ou *esquisses préalables*). »

Eunape a caractérisé brièvement, comme il suit, la manière d'Himérius :

« Son style est facile et bien fondu; sa composition offre *un son, un écho politique.* » Par cette phrase bizarre, Eunape entend louer chez Himérius un style viril

et digne des discussions politiques dont Aristide, que notre rhéteur imitait de préférence, avait donné jadis des modèles restés classiques. Les chaires *politiques* n'existaient plus ; mais le genre d'éloquence dont elles prétendaient enseigner le secret, leur avait survécu. Himérius au goût d'Eunape, en avait du moins conservé quelques traits.

Le seul commentateur moderne qu'Himérius ait particulièrement occupé, Wernsdorf, critique ainsi son style : « Il affecte des locutions poétiques, des néologismes, des mots *dithyrambiques ;* mode de sophiste. Il emploie surtout l'allégorie, 1° comme comparaison ; 2° comme exemple ; 3° comme mythe. Il l'explique parfois avec habileté, et plus souvent laisse au lecteur le soin de dégager le sens par conjecture. Cette manière de parler s'appelle ἐσχηματισμένον, ou figurée. Les sophistes l'affectaient particulièrement. Lucien l'a aussi employée (Bacchus, Hercule, Electre). Il est néologiste et novateur, cherchant la variété, la recommandant; se piquant d'invention; comme le jour où il revêt de la forme du dialogue un discours *d'adieu.* » (*propemptique.*) (xxi, 3. xxiv, 1. — *Ecl.*, x, 1).

A ces critiques, modernes ou anciennes, mais portant si exclusivement sur les mots, que le sophiste paraît n'avoir été jugé que par d'autres sophistes, nous osons à peine ajouter la nôtre, beaucoup plus générale, et qui paraîtra peut-être en contradiction avec les observations de détail, généralement sévères, que nous avons hasardées dans le cours de ce chapitre, sur les fragments traduits et cités d'Himérius.

Nous avons lu les cent pages qui sont tout ce qui nous reste d'Himérius avec un soin scrupuleux ; mais après un temps assez long employé à cette étude, nous ne som-

mes pas sûr d'avoir compris, ou plutôt même d'avoir pu comprendre, l'homme que nous étudions. Photius au IXe siècle, à Constantinople, pouvait encore critiquer ces discours avec quelque précision. Ni la langue n'était morte, ni surtout la tradition littéraire, dont Himérius était un anneau, n'était absolument rompue. Pour nous, la difficulté est bien plus grande. A quel point de vue, en effet, nous placer pour apprécier cet homme, en son temps si admiré, si applaudi, si envié ; aujourd'hui non-seulement oublié, mais pour ainsi dire anéanti?

Le jugerons-nous comme nous ferions un écrivain d'hier? Les nombreux morceaux que nous avons traduits suffisent pour donner une idée de sa manière. On y voit un singulier mélange de grâce un peu factice et de vulgarité naturelle; du joli quelquefois; du niais souvent ; presque toujours l'enflure de la phrase dissimule assez mal le vide absolu de la pensée. Voilà Himérius jugé d'après le goût de la critique moderne, même la plus modérée.

Mais ce jugement n'est pas admissible; mais le point de vue, où nous nous plaçons en le prononçant, est nécessairement faux. Après tout, cet homme et ses rivaux, qui ne lui furent pas supérieurs, qui probablement lui ressemblèrent, furent admirés, c'est trop peu dire, adulés, adorés de leurs contemporains, dans un siècle qui n'était ni moins intelligent, ni plus puéril qu'aucun autre. Il y eut donc nécessairement en eux quelque chose que nous n'y voyons plus. Peut-être excitaient-ils cet enthousiasme inexplicable pour nous, par des qualités qui nous échappent? Peut-être leur demandons-nous d'autres qualités qu'ils n'avaient pas, qu'ils ne pouvaient, qu'ils ne voulaient pas avoir?

Au fond, que blâmons-nous chez eux? Le vide absolu de

la pensée? Mais qui nous dit qu'ils voulaient penser? Qu'on leur demandait de penser? Nous les trouvons puérils, bavards, niais et boursouflés. A notre point de vue, sans doute, ils sont tout cela. Mais ne serait-il pas plus équitable et plus conforme à la vraie critique, de savoir deviner dans ces rares écrits, mutilés du temps, les traces, encore marquées, d'un genre d'éloquence et aussi d'un système d'éducation, dont nous n'avons même plus l'idée; car il reposait sur un sentiment qui a disparu, l'amour *absolu et désintéressé du bien parler;* désintéressé, non pas toujours de la fortune, mais toujours de la pensée. Nous avons aujourd'hui des poètes, des orateurs; nous n'avons plus de *beaux parleurs;* le mot même est devenu un blâme. Nous n'en avons plus, ni ne pouvons plus en avoir. Aucune langue moderne ne se prête suffisamment, et l'esprit moderne répugne de plus en plus à l'amour des mots pour les mots, des mots considérés en dehors de toute pensée. D'autre part, nous n'avons pas des langues anciennes une connaissance, un sentiment assez délicat, pour nous rendre compte de tout ce que les anciens pouvaient y trouver de charme perdu pour nous. Saurions-nous seulement prononcer telle page qui nous fait sourire, et qui arrachait littéralement des pleurs d'admiration à des hommes comme Julien, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze? Ils ont tous, et leurs biographes avec eux, rendu un plein hommage au génie d'Himérius. Qui se trompe d'eux ou de nous?

Nous probablement, nous qui lisons toute chose, plus ou moins, comme nous lisons Descartes. Nous à qui Boileau a persuadé que *tout doit tendre au bon sens.* Je sais bien que les mots sont le vêtement de la pensée. Fénelon l'a dit, cent autres après lui. Que s'ensuit-il? Le vêtement n'existe-t-il pas sans le corps; ne peut-il être beau

par lui-même, et détaché du corps? Si nous pensons comme Fénelon, parce que nous sommes chrétiens, Français, et du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire trois fois insensibles à la forme, aveugles à la forme, hostiles à la forme; est-ce à dire que les sophistes et Himérius n'en jugeaient pas autrement? Qui sait si la pensée était pour eux autre chose ou plus, qu'un simple *motif*, un thème à développer; quelque chose qui soutenait le discours, sans lui prêter aucune valeur; comme est le livret dans un opéra? Qui sait si tout le charme, toute la beauté, tout le génie ne consistait pas dans le jeu des syllabes, l'arrangement des mots, le rhythme des accents, la quantité des longues et des brèves, le timbre de la voix, l'harmonie des inflexions, la variété, la richesse et la précision des gestes; les enchantements du regard; tout ce qui est pour nous perdu, mutilé, incompréhensible?

Art misérable, dira-t-on? En quoi, plus que la musique, dont il diffère si peu? Et que restera-t-il du plus bel opéra, le jour où il n'en restera que le livret et une notation devenue inintelligible? Ne soyons donc pas trop sévères pour les rhéteurs; musiciens dont l'instrument est brisé et les auditeurs devenus sourds.

CHAPITRE V

FIN DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES

La décadence de l'École d'Athènes commence après la mort de Proérésius (367). A la fin du siècle il ne reste presque plus trace de cette institution, si ancienne, si florissante ; et, en apparence, si fortement établie. Le triomphe définitif du christianisme ébranla et affaiblit l'École ; l'invasion des Barbares (395) acheva de la renverser. Ce premier flot balaya la Grèce et ne s'y arrêta point ; mais les sophistes restèrent écrasés.

Une lutte inégale et sourde, continuée après Julien, contre le christianisme, avait amené l'École à ce point de faiblesse, qu'elle périt la première entre les choses du passé. Le règne de Constantin et de Constance avait été relativement une époque de tolérance. Au moins nous avons vu que les chrétiens n'éprouvaient encore aucune aversion contre l'enseignement païen, et réclamaient le droit commun de recevoir et de donner cet enseignement. La présence de Proérésius dans l'École était à ce titre une protection pour ses rivaux. Mais la tentative, et ensuite la mort de Julien précipitèrent l'avènement du nouvel ordre de choses, et rendirent moins accommodants les hommes qui le représentaient. Le danger que le

christianisme avait couru, les espérances folles dont le paganisme s'était flatté, accrurent des deux côtés la défiance et ravivèrent la haine. Ce n'est qu'après Julien que le christianisme, effrayé de s'être vu remis en question cinquante ans après Constantin, montra ouvertement le projet d'en finir avec l'ancien culte, et de briser tout ce qui se rattachait à la tradition Hellénique.

Ces efforts sont naturellement peu sensibles dans les premières années du règne de Valens (364, jusqu'à 370 environ). En 365, la célébration des mystères d'Eleusis faillit être interdite : ils attiraient encore un immense concours de peuple : aucune fête religieuse n'était plus solennelle à Athènes. Prætextatus, proconsul d'Achaïe, demanda grâce pour ces cérémonies, qu'il voyait, disait-il, « bienfaisantes et salutaires; les abolir serait rendre aux Grecs la vie insupportable en leur enlevant ce qui l'embellissait le plus à leurs yeux [1]. » Ses représentations furent écoutées ; car la onzième année du règne de Valens (375) les mystères d'Eleusis étaient encore célébrés en pompe, au témoignage d'Épiphane [2]. A cette époque, un tremblement de terre ravagea la Grèce et n'épargna que l'Attique : ce fut, d'après Zosime, dévot païen, la récompense des honneurs secrets qu'un vieux prêtre, Nestorius, avait eu l'idée de rendre au héros Achille, à la suite d'un songe, où les dieux lui avaient annoncé le fléau dont la ville était menacée [3]. Zosime ajoute que le fait n'est pas douteux, « car Syrianus, philosophe néo-platonicien d'Athènes, l'a célébré dans un hymne en l'honneur d'Achille. »

Le caractère de la lutte entre les deux religions change

[1] Zosime, IV, 3.
[2] *Contre les Hérét.*, I, 2.
[3] Zosime, IV, 18.

tout à fait au milieu du règne de Valens. Ce prince, soupçonneux et cruel, vécut entouré d'ennemis, dont ses terreurs exagéraient le nombre, et qu'il crut vaincre en multipliant les supplices. C'est l'époque des conspirations, réelles ou supposées, succédant à la réaction ouverte, essayée sous Julien. Dévot arien, Valens persécuta les orthodoxes, mais ne fut pas moins hostile aux païens. Les confiscations, les emprisonnements, les supplices ne provoquèrent pas une explosion nouvelle des passions anti-chrétiennes; mais dans cette lutte inégale et sanglante, le paganisme s'assombrit, dissimula, rechercha le silence et l'oubli, autant qu'il avait aimé le bruit et la renommée. Dès lors, plus d'orateurs brillants dans les chaires; plus de foule dans les écoles. La tristesse envahit la vieille religion vaincue; elle ne veut plus sourire, applaudir et s'enthousiasmer aux accents de l'éloquence : tout bruit l'inquiète, l'effarouche; elle demande à la philosophie religieuse des consolations, et peut-être le raffermissement de sa foi ébranlée; elle cherche à lire, par la théurgie, le secret de son avenir; à deviner la durée des persécutions.

On laissait au paganisme obscur et populaire une certaine sécurité : mais les savants, les rhéteurs, les philosophes surtout, n'échappaient que difficilement à l'accusation de magie; et ce mot vague et mystérieux, comme celui de sorcellerie à une autre époque, servit de prétexte à de terribles persécutions : « C'était assez, dit Zosime[1], d'une réputation de science un peu répandue, pour éveiller les soupçons des agents de Valens. » En même temps une foule de livres furent brûlés, comme suspects de renfermer des recettes magiques[2]. De telles mesures,

[1] Zosime, IV, 14 et 15.
[2] Sozomène, VI, 35.

sans aller à interdire absolument le paganisme, annonçaient sa ruine. Tout ce qu'on voulait détruire était ébranlé quand mourut Valens (378). Théodose porta les derniers coups (378-395). Un premier décret, rendu par ce prince, interdisait absolument les sacrifices magiques. Mais quelle puissance ont des mots obscurs contre des hommes qu'on pense à perdre! Quels sacrifices étaient magiques? quels ne l'étaient pas? On décrétait, en même temps, que tout temple où un tel sacrifice était offert pouvait être immédiatement démoli [1]. Depuis longtemps déjà les habitants des campagnes recevaient une prime pour un temple abattu [2]. Dès 330, « Constantin envoyait de tous côtés des agents sûrs, qui faisaient la visite des temples, saisissaient les offrandes et les revevenus des uns, dépouillaient les autres de leurs ornements, ôtaient à ceux-ci leurs colonnades, à ceux-là leurs statues les plus renommées, et enlevaient, pour les monnayer, les plaques d'or ou d'argent qui recouvraient les idoles et envoyaient toutes ces dépouilles à Constantinople [3]. » Le pillage ainsi commencé sous Constantin, s'acheva sous Théodose. Le paganisme outragé, dépouillé, bafoué, réduit à laisser voir son impuissance et sa nudité, devint peut-être plus cher à quelques rares fidèles; mais perdit le respect du peuple; et cette religion, trop extérieure, périt presque toute avec les formes de son culte.

Dix années suffirent alors pour terminer la lutte. Le 27 février 391, un édit formel proscrivit absolument tout sacrifice, et tout acte d'adoration envers les anciens dieux. Un second édit (8 novembre 392) traita les infracteurs du

[1] Libanius, *pour les Temples*.
[2] Sozomène, *Hist. Ecclés.*, II, 5.
[3] Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 48.

premier en criminels de lèse-majesté. Après cela, l'on usa peut-être d'indulgence dans l'application de la loi; mais le paganisme, encore sur le trône avec Julien, en 363, n'existait plus officiellement dans l'empire en 391.

Qu'on ne demande pas comment ces lois nuisaient aux rhéteurs dont elles ne parlaient même point? Sans nommer l'École, elles la tuaient. L'École d'Athènes était étroitement liée à la religion Hellénique; tandis qu'Alexandrie rajeunissait le vieux dogme, et prolongeait un peu sa durée, Athènes, sans le discuter, vivait en lui et de lui. Sans la religion, sans les fêtes, les jeux, les processions, les mystères; sans les temples, consacrés aux dieux; sans les statues, qui n'étaient que leurs images; sans le théâtre, né du culte et nourri des fables religieuses; les rhéteurs n'étaient plus rien à Athènes; ils n'y pouvaient plus être. Ils furent, non la plus belle, mais la dernière expression de la vie morale des Athéniens; comment pouvaient-ils subsister alors que tout le passé dont ils étaient l'écho, jonchait la terre, abattu autour d'eux?

Ils enseignaient l'éloquence. A quoi bon l'éloquence, quand le prêtre seul va parler? L'Évangile suffit, et vaut mieux que les belles phrases, pour prêcher les humbles vertus. Ils enseignaient à parler devant les juges. A quoi bon désormais ces plaidoiries savantes, où souvent ce n'était pas la bonne cause, mais le meilleur avocat qui triomphait? maintenant l'Évêque juge; les lumières du bon sens et l'assistance d'un conseil, qui entend directement les plaignants ou les accusés, lui tiendront lieu du beau parler des avocats. Ils enseignaient à défendre ou à combattre une mesure politique dans les cités où vivait encore un souffle de liberté. A quoi bon ces traditions surannées de l'état républicain? le municipalisme indépendant n'est plus qu'un souvenir; la Grèce est dé-

sormais unifiée par l'Église, dont la hiérarchie déjà réglée la couvre; et par l'empire, dont l'administration compliquée l'étreint : les *agoras* sont muettes : où le peuple est annulé, les orateurs n'ont plus rien à dire. — Ils enseignaient enfin (c'était leur préoccupation la plus chère, la plus innocente, la plus surannée); ils enseignaient à aimer la grâce et la beauté, du moins ce qui leur semblait beau et gracieux ; ils étalaient les phrases savantes, les mots harmonieux, l'habit de l'éloquence ; ils en avaient perdu l'âme. C'étaient de pauvres artistes, mais ce furent les derniers artistes. — Et le mépris déjà frappait, non-seulement les raffinements qu'ils imposaient à la langue ; mais cette langue elle-même, celle d'Homère, de Sophocle et de Démosthène, était dédaignée pour le latin, que parlait l'empereur; et Athènes abandonnée pour l'Italie ou Constantinople : Libanius écrivait, dès 382, en parlant des dernières années écoulées : « Je souffris à cette époque de la décadence de l'art auquel je m'étais voué. Je vis déserter les Écoles grecques; on allait en Italie chercher une autre langue et une autre éloquence. Les lettres latines semblaient l'emporter sur les lettres grecques, et attirer à elles la richesse et la puissance, ne laissant à ces dernières que les attraits qui leur étaient propres [1]. » Un peu plus tard, il consigne encore ses regrets et ses anxiétés dans le Discours sur sa fortune : « Nous avons vu l'étude des lettres grecques abandonnée pour d'autres études, et nous avons même pu craindre de les voir complétement anéanties sous le coup d'un décret. On ne vit toutefois paraître ni rescrit impérial, ni loi ayant cet effet. Mais les honneurs et le crédit accordés à ceux qui savaient la langue latine, donnaient la supériorité à cette langue. C'est donc aux dieux qu'il

[1] Libanius, *Sur sa Fortune*, trad. Petit, page 252. Reiske, I, 133.

appartient de veiller au triomphe de la langue qu'ils ont donnée aux hommes, et de lui faire retrouver la force et l'éclat qui furent son partage [1]. »

La décadence du grec remontait à une cause déjà ancienne, mais dont les effets n'avaient pu être immédiats : l'établissement en Orient d'une capitale et d'une cour latines. En effet, non-seulement les Empereurs parlaient latin, de préférence; non-seulement le latin demeurait la langue officielle des lois et des décrets; mais le successeur presque immédiat du philhellène Julien, le Pannonien Valens, ne parlait ni n'entendait le grec. Sous un tel règne, et sous celui de Théodose, le monde romain reconquit le monde grec, comme cinq siècles avant, le monde grec avait conquis le monde romain : il ne lui imposa pas sa littérature, qui n'existait plus, mais sa langue, et surtout sa science du droit, science toute latine, comme la rhétorique était toute grecque; science aussi utile, sous un gouvernement absolu, qui régnait au moyen d'une administration compliquée, que l'éloquence l'avait été dans des municipalités indépendantes, où les lois se faisaient sur la place publique. Aussi les jurisconsultes et les professeurs de droit remplacèrent, dès la fin du IVe siècle, les philosophes et les rhéteurs dans la confiance du public et la faveur des écoliers.

Ainsi, la religion païenne était proscrite; ses traditions et ses fables tournées en ridicule; ses temples détruits; ses statues enfouies; l'art antique proscrit dans ses chefs-d'œuvre; la parole publique passait des orateurs au clergé; la justice, des tribunaux à l'Évêque; l'administration, des municipalités au pouvoir central. La langue grecque trop riche, trop délicate, et, depuis Adrien, raffinée, surchargée, embrouillée par les sophistes eux-

[1] Libanius, *Sur sa fortune*. Trad. Petit, p. 258. Reiske, I, 143.

mêmes, était abandonnée pour le latin, langue de l'Empereur, langue du droit, langue plus pratique, plus simple, plus facile à simplifier encore davantage; les Barbares l'ont prouvé. Toutes les choses pour lesquelles et par lesquelles l'École d'Athènes avait vécu, périssaient : même sans être directement frappée, comment n'eût-elle pas péri?

Toutefois quand une institution est antique et bien enracinée dans les mœurs, elle peut, quelque révolution qui la batte en brèche, végéter indéfiniment, ou bien, morte, éterniser ses débris; à moins qu'un événement violent, imprévu, souvent fortuit, ne la renverse et ne l'emporte tout-à-coup, sans même en laisser trace.

Il y a en Grèce des temples détruits, mais dont les colonnes intactes couvrent encore le sol où ils s'élevèrent. Il en est d'autres dont on sait l'emplacement, mais dont il ne reste pas une pierre, parce qu'un jour le hasard amena dans le voisinage une horde d'Esclavons ou d'Albanais, qui prirent les colonnes et en firent de la chaux. L'École d'Athènes est comme un de ces temples. Après le passage des Goths (395) l'on ne voit plus même ses débris.

A cette époque, Himérius (déjà âgé à l'avénement de Julien) devait être mort depuis plusieurs années. Le dernier héritier de Proérésius était le vieux Priscus, personnage bizarre et mal connu, mais qui sembla né tout exprès pour assister à la ruine de tout ce qu'il aimait, et tout voir philosophiquement.

Dissimulé, abstrait, orgueilleux, il savait beaucoup, mais pour lui-même, et se souciait peu du bruit et de la popularité que ses prédécesseurs recherchaient si passionnément. Il n'aimait pas qu'on eût sur toute chose une opinion préparée; il réservait la sienne, au point de se faire taxer d'ignorance par ceux qui croient tout savoir.

Il avait cette autre originalité de prétendre que dans la discussion, l'on outrage et l'on décourage celui qu'on veut convaincre, en affirmant trop énergiquement la vérité. Son scepticisme était dédaigneux : vulgariser la science lui semblait une trahison faite à la philosophie. Il haussait les épaules en voyant Ædésius, à Pergame, entretenir dans la rue, à l'exemple de Socrate, les gens du petit peuple, un forgeron, une fruitière [1].

Priscus fut l'ami de Julien, encore plus que son protégé. Julien lui écrivait : « Frère très-désirable et très-chéri, je te jure par l'auteur et par le conservateur de tous mes biens, que si je désire vivre, c'est pour vous être utile, et quand je dis vous, j'entends les vrais philosophes, parmi lesquels je te compte [2]. » Quand Julien mourut, Priscus et Maxime étaient auprès de lui [3].

Après cet événement, « Priscus demeura sans être inquiété... fidèle à sa gravité, mais riant de la faiblesse humaine ; il vécut *dans les temples de la Grèce* jusqu'à une extrême vieillesse, et mourut à quatre-vingt-dix ans passés. Beaucoup d'autres, en ce temps, se tuaient de désespoir ; d'autres périssaient sous les coups des barbares [4]. »

L'expression *dans les temples de la Grèce*, semble indiquer que Priscus était prêtre, et que, eu égard à son âge, on le laissa vieillir et mourir dans le sanctuaire qu'il desservait. On connaît des exemples de prêtres païens qui furent en même temps sophistes ; Aristide desservait le temple d'Esculape à Smyrne.

Priscus est presque le dernier de cette longue série de

[1] Eunape, *Vie de Priscus*.
[2] Julien, lettre 73, trad. Talbot, page 444.
[3] Ammien Marcellin, XXV, 2.
[4] Eunape, *Vie de Priscus*.

maîtres et de disciples qui firent la célébrité d'Athènes au quatrième siècle. Toutefois son contemporain Léontius lui survécut certainement. Léontius, qui fut le père de cette belle et savante Athénaïs, devenue, sous le nom d'Eudocie, la femme de Théodose II, est seulement nommé dans la plupart des auteurs. Seul Olympiodore de Thèbes (en Égypte[1]), lui accorde quelques lignes. Il raconte comment, après une navigation difficile, il débarqua à Athènes, et par son crédit et ses démarches fit porter au *trône sophistique*, c'est-à-dire à la chaire de rhétorique, le rhéteur Léontius qui se refusait à cette dignité. D'après l'ordre où Photius a rangé ses extraits d'Olympiodore, cet événement se placerait vers l'an 415, date qui nous paraît d'au moins vingt années trop récente. Mais comme aucun lien ne rattache ces fragments les uns aux autres, nous croyons permis de supposer que, pour plusieurs du moins, l'ordre où ils se présentent est à peu près arbitraire. Autrement, Léontius aurait seul échappé au grand naufrage de l'École de rhétorique d'Athènes. Le même fragment d'Olympiodore atteste que les coutumes du temps de Proérésius florissaient encore parmi les étudiants. Les étrangers n'étaient admis à l'honneur de porter le *pallium*, ou manteau sophistique, qu'après une initiation à demi-burlesque, déjà décrite ci-dessus. Le récit d'Olympiodore est tout à fait conforme à celui de Grégoire de Nazianze[2]. Il ajoute que les écoliers admis à porter le *pallium*, s'appelaient ἀκρωμῖται, *emmantelés* (de ἀκρωμία, sommet des épaules).

Synésius est le dernier élève fameux dont s'honore l'École de rhétorique d'Athènes.

Il est vrai que d'après une tradition fort ancienne et

[1] Fragment cité par Photius, *Histor. Græcs*, IV, 63, éd. Müller, coll. Didot.
[2] Déjà cité, Grég. de Naz., *Disc. sur Basile*.

tirée probablement d'une *Vie de saint Jean Chrysostome*, écrite en 616, par Georges, évêque d'Alexandrie ; le plus illustre des Pères de l'Église grecque, serait né de parents païens, à Athènes (vers 347), et y aurait été élevé. Nous devrions en ce cas joindre son nom à ceux de saint Basile et de saint Grégoire. Mais on ne cite aucun passage des œuvres de saint Jean Chrysostome qui appuie même indirectement cette opinion ; et le bénédictin Montfaucon, fort des témoignages contraires de Palladius, de Socrate et de Sozomène, conteste toute valeur aux assertions de biographes très-postérieurs, tels que Georges d'Alexandrie, et après lui l'empereur Léon, et Siméon Métaphraste. Ainsi Chrysostome, né, élevé à Antioche, disciple de Libanius, n'est probablement jamais venu à Athènes.

Synésius, au contraire, visita certainement cette ville, mais il n'y demeura guère. Libanius avait dit : « Les jeunes gens doivent toujours aller achever leurs études dans cette terre privilégiée, pour en revenir en apparence, sinon en réalité, plus instruits. » Synésius pensait ainsi, non sans mauvaise humeur contre cette loi de la mode. Il écrivait à son frère[1] : « Ceux qui reviennent d'Athènes sont de simples mortels comme nous autres : ils ne comprennent pas mieux que nous Aristote et Platon, et cependant ils se regardent parmi nous comme des *demi-dieux* parmi des *demi-ânes* (*hémiones*, mulets), fiers qu'ils sont d'avoir vu l'Académie, et le Lycée, et le Pécile où Zénon philosophait. »

Parti d'Alexandrie où il avait fréquenté la célèbre Hypatie, Synésius arriva en Grèce, ainsi prévenu contre Athènes, s'y ennuya, et ne craignit pas de le dire. Il écrit

[1] Synés. Ep. 54.

à son frère[1] : « Périsse le capitaine qui m'a conduit ici. Athènes n'offre plus rien d'illustre que des noms. C'est la peau d'une victime qui montre seulement que l'animal a vécu. La philosophie n'habite plus ici : on ne peut plus que parcourir avec ébahissement l'Académie, le Lycée, le *Portique varié* (Pécile), qui a donné son nom à la secte de Chrysanthe; mais à présent rien n'est moins varié que ce portique. Le proconsul a fait enlever les peintures de Polygnote de Thasos. De nos jours, c'est l'Égypte qui féconde les germes de la sagesse d'Hypatie. Athènes, autrefois la ville des philosophes, n'est plus réputée que par ses fabricants de miel : sans parler d'un couple de sages *plutarchiens* qui attirent les jeunes gens dans leurs théâtres, non par l'éclat de leur éloquence, mais à force de pots de miel de l'Hymette. »

L'allusion contenue dans la dernière phrase est assez obscure pour nous. Quels sont ces deux *plutarchiens?* M. Druon, auteur d'une longue *Etude sur la vie et les œuvres de Synésius,* croit que Synésius a voulu désigner Hiérius et Archiades, non pas gendres, comme le dit l'auteur, mais fils et petit-fils[2] de Plutarque, fils de Nestorius, chef des philosophes néo-platoniciens d'Athènes au v[e] siècle. Nous parlerons plus loin de ce personnage, qui, croyons-nous, était jeune, et rentrait à peine en Grèce, en 394, date approximative et probable du voyage de Synésius à Athènes, d'après M. Druon lui-même. De toute façon, son fils et son petit-fils, élèves et amis[3] de Proclus (né en 412), ne devaient pas même être nés en 394? Tillemont[4] a fait un contre-sens sur le même passage; il prend les *plutarchiens* pour *deux marchands de miel*

[1] Synésius. Ep. 135.
[2] Damascius, *Vie d'Isidore*, 88. Marinus, *Vie de Proclus*.
[3] Id. Id.
[4] Tillemont. *Mém. eccl.*

appelés Plutarque. Nous ne croyons même pas qu'il s'agisse comme d'autres l'ont cru d'aucun *descendant de Plutarque*, soit de Plutarque de Chéronée, soit de Plutarque fils de Nestorius. Il nous semble que Synésius aurait dit deux *plutarchides*, et non deux *plutarchiens*. Cette terminaison ne désigne pas la famille proprement dite, mais une relation plus vague. *Sophoclides* est le fils de Sophocle. *Sophocleus* convient à tout ce qui appartient à Sophocle. Comme Plutarque de Chéronée fut lui-même un grand sophiste (Himérius a soin de le répéter), *deux plutarchiens* signifie peut-être deux sophistes ; ces deux sophistes pourraient être Léontius, père d'Athénaïs, laquelle naquit précisément l'année du voyage de Synésius en Grèce, et Hypéréchius ou Orion, grammairiens, qui aidèrent Léontius dans l'éducation de sa fille. Au reste, s'il nous paraît certain que les autres hypothèses sont fausses, il n'est pas sûr que la nôtre soit vraie.

On voit où en était l'École d'Athènes, au témoignage de Synésius, à la fin du IVe siècle. Les Barbares pouvaient venir. Ils ne se firent pas attendre : « Alaric, suivi de ses Goths, passa les Thermopyles (en 395), et envahit la Grèce, comme un hippodrome ouvert. Ces portes du pays lui furent livrées par l'impiété des porteurs de robes noires, race dont les agressions impies ont brisé le faisceau des lois religieuses [1]. » Dès leur apparition, les moines eurent ce privilége d'exciter à la fois le plus ardent enthousiasme, et les plus violentes colères. Les écrivains païens, généralement modérés au IVe siècle envers le Christianisme, ont contre les moines une haine effroyable : « Ces moines, comme on les appelle, dit Eunape [2], sont des hommes par le visage, mais ce sont

[1] Eunape, *Vie de Maxime*.
[2] Eunape, *Vie d'Ædésius*.

des pourceaux par leur vie.... Mais dans ce temps-ci, tout homme porteur d'une robe noire, et qui ose étaler sa grossièreté en public, jouit d'une autorité tyrannique. » Le reste n'est pas traduisible. Libanius lui-même, en parlant des moines, oublie sa prudence ordinaire : ce sont « des hommes à robe noire, *qui mangent plus que des éléphants,* dont la soif infatigable épuise ceux qui leur servent à boire pendant leurs chants; mais qui cachent leurs orgies sous le masque d'une pâleur factice : ce sont ces hommes qui font la guerre aux temples par le fer, par les pierres, ou par le bois ; ou faute d'instruments, avec leurs mains ou avec leurs pieds [1]. »

Il n'est pas sûr que les moines aient livré les Thermopyles, mais il est certain que le clergé dut en Grèce, comme ailleurs, favoriser les Barbares contre les païens. La victoire des Barbares c'eût été en Orient, la liberté de l'Eglise. et l'Eglise le devinait bien. Leur puissance divisée, éparpillée, violente, mais mal établie, laissait une grande place à l'autorité ecclésiastique, déjà universelle et centralisée. L'Empire au contraire, fondé sur le despotisme d'un seul, n'était rien qu'à la condition d'être tout.

L'invasion d'Alaric est racontée par Zosime avec cet appareil de détails miraculeux dont cet historien n'est pas assez sobre. C'est la complicité ou la lâcheté de Gérontius, chargé de la garde des Thermopyles, et d'Antiochus, proconsul d'Achaïe, fils du sophiste Musonius dont nous avons parlé [2], qui ouvrit sans combat au roi des Goths l'entrée de la gorge. Il s'avança, massacrant les hommes, emmenant en esclavage des troupeaux de femmes et d'enfants. Il rasa toutes les villes, excepté Thèbes, qu'il eût fallu emporter de vive force. Il courut

[1] Libanius, *pour les Temples,* édit. Reiske, II, 5, 164

[2] Zosime, V, 5.

vers Athènes, espérant s'en emparer facilement : « L'étendue de la ville rendait la défense impossible ; et, maître du Pirée, Alaric pensait prendre rapidement les assiégés par la famine. Mais la vénérable antiquité de ses murs devait susciter une protection divine qui la défendit contre le pillage. Je ne dois point passer sous silence l'événement merveilleux qui la sauva ; événement bien propre à réveiller la piété de ceux qui l'apprendront. Alaric, en s'approchant des murs à la tête de son armée, vit Athéné (Minerve) prête à les défendre, en armes, telle que les statues nous la montrent ; elle allait fondre sur les assaillants. Devant les murs se tenait le héros Achille, tel que dans Homère il se montre aux Troyens, enflammé de colère, et prêt à venger la mort de Patrocle. » Alaric épouvanté de ces apparitions, accepta des présents, respecta l'Attique, et s'éloigna vers le Péloponèse[1].

Alaric avait-il vu tout simplement la statue colossale de Minerve Acropolitaine? ou bien n'avait-il rien vu du tout, et s'éloigna-t-il à prix d'or? Il est possible que le récit de Zosime soit en partie supposé; qu'Athènes ait été prise et saccagée, ou même à demi-brûlée, comme le rapporte Synésius, comme l'insinue Claudien : *(nec fera Cecropias traxissent vincula matres)*[2].

L'Acropole seule, comme jadis le Capitole à Rome, ne tomba peut-être point aux mains des Barbares. Deux personnages connus d'Eunape, sophistes probablement l'un et l'autre, périrent sous les coups d'Alaric. L'un, Protérius, était de Céphalonie ; l'autre, Hilarius, était Bithynien, mais il s'était fixé à Athènes, où Eunape le connut. « Versé dans toutes sortes de sciences, il était surtout peintre si habile, qu'on peut dire qu'Euphranor revivait

[1] Zosime, V, 5.
[2] Claudien, *In. Ruf.* II.

en lui. Hilarius, pris hors d'Athènes, près de Corinthe, fut égorgé avec tous les siens [1]. »

L'invasion d'Alaric marque la fin de l'antiquité en Grèce; et ce n'est pas là une date approximative. En effet, en 395, Eleusis est ruinée par les Goths, le temple détruit, les mystères abolis. Le dernier hiérophante, au témoignage d'Eunape, avait prédit ce désastre : il avait prédit « que les rites sacrés seraient renversés et persécutés de son temps; qu'il assisterait vivant à leur ruine; que le culte des grandes Déesses finirait avant lui; qu'il se verrait déchu de ses honneurs; dépouillé du nom d'hiérophante; mais qu'il ne survivrait pas longtemps à ces calamités. Tout se passa ainsi [2]. » L'année suivante, Olympie (396) fut saccagée après Eleusis. Les jeux cessèrent d'être célébrés; la deux cent quatre-vingt-treizième Olympiade achevée cette année-là, fut la dernière; on compta dès-lors par *indictions*. Trois ans plus tard l'Empereur ordonna purement et simplement la destruction des *temples de la campagne;* non que ceux des villes fussent respectés, mais ils étaient déjà renversés, ou employés à d'autres usages. Le paganisme dominait encore dans les bourgs : c'est alors que le mot de *pagani,* commença à désigner les derniers sectateurs du polythéisme. La première mention de ce mot, pris dans ce sens, est de l'année 365; mais longtemps, les écrivains qui l'emploient en donnent l'explication comme d'un terme encore nouveau [3].

Le paganisme éclairé, philosophique et lettré n'existait plus à Athènes. La terreur du nom d'Alaric chassa tous les élèves étrangers; le nombre en était déjà fort dimi-

[1] Eunape, *Vie de Priscus.*

[2] Eunape, *Vie de Maxime.*

[3] Du Cange (*d'après le code Théodosien*), *Glossar med. et inf. lat.*

nué depuis Proérésius, par la défaveur où tombèrent, comme on l'a vu, sous Théodose les lettres grecques, et l'enseignement même de l'éloquence. Après Alaric il ne revint personne; ou bien les rares disciples que le nom d'Athènes attira encore, durent trouver dans le silence et l'abandon l'Ecole, naguère si bruyante. Quant aux maîtres, Léontius et le vieux Priscus sont les derniers; Priscus dut mourir vers la fin du siècle; s'il eut des successeurs, leur nom même est inconnu. Du reste il semble que Priscus, venu en Grèce après la mort de Julien, ne rouvrit pas à Athènes l'Ecole qu'il avait tenue à Pergame, et ne prit aucune part directe à l'enseignement des jeunes gens.

Après lui, le *paganisme*, et le mot même l'indique, devient pauvre, ignorant, rustique, obscur. L'éclat et l'autorité de la science appartiennent désormais en Grèce au clergé seul. Le clergé s'approprie quelques-unes des traditions littéraires que les rhéteurs avaient conservées; il recueille surtout la plus précieuse part de leur héritage, la langue grecque; il s'en empare, il la fait sienne; il la défend contre les Barbares, qui la mutilent, et contre les Empereurs qui la repoussent. Le grec devient la langue exclusive de l'Eglise Orientale, et bientôt même le signe de l'orthodoxie. Tandis que l'Eglise d'Occident néglige et oublie cette langue, et que, même à Constantinople, les courtisans parlent latin autour de l'Empereur, l'Église ne connaît que le grec. En même temps la langue, conservée par l'Église, maintenait une race Hellénique distincte au milieu des colonies étrangères qui infestaient la Grèce. Plus tard, dispersés dans tout l'Orient, les Grecs purent se reconnaître d'un mot, et s'écrier comme Philoctète : « O douce parole! »

L'histoire d'Athènes au IVe siècle est l'histoire de

l'École d'Athènes. L'histoire d'Athènes au ve siècle et aux suivants, serait surtout l'histoire de l'Église d'Athènes.

Nous savons que le nom de cette ville, avant de disparaître entièrement dans une longue obscurité, allait devoir un dernier éclat aux derniers philosophes de l'École d'Alexandrie. Nous savons que Plutarque *le Grand*, Syrianus, Proclus, Marinus, Isidore et Damascius, se transmirent en Grèce, jusqu'au temps de Justinien, l'enseignement de la philosophie néo-platonicienne. Mais contrairement, nous l'avouons, à l'opinion des illustres historiens de l'École d'Alexandrie, MM. Jules Simon et Vacherot, nous croyons que cette *seconde école d'Athènes*, ainsi qu'on l'appelle improprement, ne se rattache à la première par aucune filiation directe ou indirecte, et qu'elle est purement une importation d'Alexandrie en Grèce.

Établir l'indépendance absolue des deux écoles, et montrer qu'un intervalle de plusieurs années sépare la fin de l'une du commencement de l'autre, c'est justifier des raisons pour lesquelles cette étude, qui ne touche en aucun point à l'histoire de la philosophie, s'arrête à la fin du ive siècle. On nous permettra donc de nous arrêter un moment sur ce point obscur de l'histoire.

Suidas et d'autres nous ont conservé l'ordre de succession des maîtres de l'École néo-platonicienne d'Athènes. La série n'est pas interrompue de Plutarque à Damascius, avec lequel finit l'École. Mais qui fut le maître de Plutarque?

Plutarque, *fils de Nestorius*, dit aussi *Plutarque-le-Grand*, était né à Athènes, et il y mourut, très-vieux, probablement en 434. Dès le commencement du ve siècle, il professait le néo-platonisme dans sa ville natale. Mais l'y avait-il apporté d'Égypte? Ou bien l'avait-il reçu

à Athènes même; et dans ce cas, quel maître le lui avait transmis?

On a tout d'abord essayé de supposer que le néo-platonisme n'avait pas cessé de fleurir en Grèce depuis Longin, et on a voulu rattacher ainsi Plutarque aux philosophes qui enseignèrent à Athènes durant le IIIe siècle[1]. A nos yeux, cette hypothèse est inadmissible; puisqu'il n'y a pas de philosophes à Athènes au quatrième siècle: du moins nous n'avons pu trouver le nom d'un seul; Proérésius n'est pas seulement, comme le dit M. Jules Simon, *un lettré, plutôt qu'un philosophe*[2]; c'est purement un lettré; et même un lettré chrétien; ce qui permet d'omettre ce nom parmi ceux des hommes qui ont pu transmettre à Plutarque la doctrine de Porphyre.

Il faut pourtant trouver un maître à Plutarque; et un maître auprès duquel il ait vécu; car le néo-platonisme, mystérieux et proscrit, dès le IVe siècle, ne se transmettait, au moins dans ses doctrines les plus profondes, que par l'enseignement oral. On a donc supposé[3], puis affirmé[4] que Chrysanthe s'était retiré à Athènes après la mort de Julien, et qu'il avait pu y former Plutarque. On appuie cette opinion de plusieurs textes d'Eunape qui la démentent absolument. M. Jules Simon (d'après Brucker) dit que « Chrysanthe dut habiter Athènes, puisqu'Eunape nous apprend qu'ils y vécurent ensemble dans l'intimité. » — « Il est vrai, ajoute-t-il, qu'Eunape dit, tantôt qu'il se rendit à Athènes à l'âge de seize ans, pour y étudier les lettres sous Proérésius, tantôt qu'il ne vint à Athènes que pour y trouver Chrysanthe, et qu'il avait vingt ans

[1] Jules Simon, II, 370, 372.
[2] Jules Simon, II, 374.
[3] Jules Simon, II, 371.
[4] Vacherot, II, 198. — Jules Simon, II, 376.

révolus quand Chrysanthe l'initia à la philosophie d'Iamblique; *mais il n'est pas moins certain qu'il vécut à Athènes auprès de Chrysanthe*[1]. »

Or, c'est le contraire qui est certain. Eunape a raconté bien des fois cette période de sa vie et sans se contredire en aucune façon. Il dit[2] qu'à l'âge de seize ans, il vint à Athènes étudier la rhétorique sous Proérésius. Il dit (plus loin) qu'après un séjour de cinq années, il partit pour rejoindre sa famille, et que son vieux maître mourut peu après. Il dit très-nettement « que Chrysanthe se l'attacha lorsqu'il revint d'Athènes[3]. » Il répète la même chose au commencement de la vie d'Ædésius. Eunape a donc appris la rhétorique à Athènes sous Proérésius (362–367) et la philosophie à Pergame (après 367) avec Chrysanthe; — et tous les témoignages sont d'accord pour prouver que ce dernier (qu'on semble avoir confondu avec Priscus) ne s'est nullement réfugié en Grèce après la mort de Julien.

Mais pourquoi vouloir absolument que Plutarque ait reçu la doctrine d'Alexandrie à Athènes? Né dans cette dernière ville, probablement vers 360, puisqu'il y mourut très-vieux en 434, n'a-t-il pu, comme tant d'autres, quitter sa ville natale, vers 380, et aller puiser en Egypte la philosophie Alexandrine à sa source? L'hypothèse est si naturelle, qu'elle aurait dû naître plus tôt. Nous pouvons même indiquer la date et la cause probable du retour de Plutarque en Grèce. C'est en 391 que commence en Egypte la persécution générale contre les philosophes, persécution qui devait finir si tragiquement, en 415, par le meurtre d'Hypatie. A la suite d'une lutte sanglante en-

[1] Jules Simon, II, 377.
[2] Eunape, *Vie de Proérésius*. Ed. Dübner, coll. Didot, p. 493.
[3] id. *Vie de Chrysanthe*.

tre les païens et les chrétiens d'Alexandrie, le Sérapéon fut démoli ; le temple de Canope eut le même sort. Les néo-platoniciens, Olympius en tête, avaient combattu pour défendre les Dieux : « C'est l'heure de mourir, avait dit Olympius, pour la religion de nos pères[1]. » Avec le Sérapéon, périt la bibliothèque ; et les philosophes se dispersèrent peu après en grande partie ; Olympius se réfugia en Italie. Plutarque dut retourner en Grèce ; et y rapporter la doctrine proscrite, qu'il avait reçue en Egypte, pendant un séjour de dix ou douze années, de tel maître que les historiens de la philosophie voudront désigner, d'après la conformité des doctrines. Voilà notre hypothèse, assurément bien simple, et conforme au peu que nous savons des faits qui marquèrent en Grèce la fin du quatrième siècle.

Ainsi c'est sur le tronc commun de la philosophie Alexandrine, qu'il faut greffer ce dernier rameau du néo-platonisme. Syrianus, Proclus (mort le 17 avril 485), Isidore, Damascius, se succédèrent à Athènes jusqu'au règne de Justinien sans être trop inquiétés par l'Eglise. Ce fut l'Empereur qui détruisit ce dernier vestige du paganisme. Il ne se borna pas à supprimer les traitements, comme le croit Malalas[2]. Je doute d'ailleurs que les traitements fussent encore payés après le règne de Théodose. Mais Justinien interdit même l'enseignement[3]. Les philosophes se crurent probablement menacés aussi dans leur vie ou leur liberté ; car ils quittèrent Athènes au nombre de six ; et cherchèrent un refuge auprès de Chosroès, roi de Perse. Puis, dégoûtés de l'hospitalité barbare, ils sollicitèrent

[1] Sozomène, VII, p. 724.
[2] Malalas, *Chronogr.*, ch. XVIII, 451.
[3] Procope, *Hist. sec.*, ch. XXVI, 74. — Zonaras, *Ann.* XIV, 6.

leur retour, revinrent en Grèce (533) et moururent obscurément, sans successeurs et sans élèves[1].

La seconde Ecole d'Athènes avait duré cent quarante ans. Mais la première, la véritable Ecole, était bien morte avant le rétablissement tout accidentel de l'enseignement philosophique à Athènes, où il tenta vainement de se populariser. Nous connaissons peut-être mieux la doctrine et le nom même de Proclus que ses contemporains du ve siècle. A cette époque, troublée, désastreuse, l'intérêt général ne se portait guère vers la métaphysique. Les derniers platoniciens profitaient de l'indifférence qui les laissait vivre ; ils évitaient le bruit, n'avaient pas de disciples, mais quelques adeptes choisis et fidèles. M. Jules Simon[2] parle « d'une nombreuse jeunesse accourue auprès d'eux de tous les points de l'Empire, » mais les textes qu'il cite à l'appui de cette supposition sont empruntés d'Eunape, et n'ont trait qu'aux écoles de rhétorique du IVe siècle. Proclus et les siens furent presque seuls. On n'eut les yeux sur eux que pour les surveiller. Menacés parfois, ils cédaient un moment, paraissaient quitter Athènes et revenaient au bout de quelques mois. Le clergé voyait trop bien d'ailleurs que le règne des philosophes était fini pour leur disputer jusqu'aux derniers jours de leur vie. A compter du règne d'Arcadius, l'hérésie préoccupa l'Eglise bien plus que le paganisme.

Ainsi le nom d'Ecole convient à peine à la secte néoplatonicienne de Proclus et de Damascius. C'est plutôt une religion, fondée en face du christianisme et contre lui ; c'est presque une Eglise opposée vainement à une autre Eglise. Mais, si le caractère d'une école est d'avoir des maîtres, des élèves, une doctrine publique, une renom-

[1] Agathias, *Justin.*, II, 68 et 70.
[2] Jules Simon, II, 391.

mée bruyante et une influence ouverte, tout cela manque à ce qu'on nomme improprement l'Ecole d'Athènes du ve siècle. Non-seulement aucune filiation ne la rattache au tumultueux enseignement de Julianus et de Proérésius, mais elle ne tient même à la ville que par le pieux souvenir qui ramena Plutarque en Grèce, et fit que le néoplatonisme expira près de l'Académie où Platon avait enseigné.

CHAPITRE VI

CONCLUSION

Une civilisation brillante avait régné en Grèce, du temps de Pisistrate à celui d'Alexandre ; elle avait vu, réunis en foule, les poètes, les artistes, les orateurs, les historiens, les politiques. Une race privilégiée, inspirée par une nature admirable, et stimulée par des institutions propres à son génie, s'était, durant deux siècles, épuisée en grands hommes et en grandes œuvres.

Le temps, qui stérilise les meilleures terres et tarit les sèves les plus généreuses ; la conquête étrangère, qui, si souvent la cause, et toujours le symptôme de la décadence des races, avaient amené enfin la ruine de cette civilisation.

Mais en même temps que s'éclipsait la splendeur du génie grec, Alexandre et ses généraux-rois *hellénisaient* tout l'Orient. Puis Athènes conquise « enchaînait par les arts, selon le mot d'Horace, ses farouches vainqueurs du Latium. »

La Grèce n'était plus en Grèce, mais par toute la terre, avec les œuvres de son passé.

Seule Athènes, sous les empereurs, au milieu de la Grèce désolée, fleurit de nouveau, grâce au souvenir immortel qu'a laissé son ancienne grandeur.

Par un retour merveilleux, ce sont les étrangers qui viennent de toutes parts, dans cette ville désormais stérile, prolonger la gloire et le renom d'Athènes. Ce sont les Barbares qui se proclament héritiers, gardiens et propagateurs des traditions poétiques et littéraires, philosophiques et même politiques du siècle de Périclès.

Ces sophistes, comme on les appelle, sont en réalité des professeurs : ce qu'ils professent peut se dire en un mot : c'est la science et le respect du passé.

Science incomplète et bornée; respect aveugle et exclusif. L'éducation que leurs nombreux élèves, venus comme eux de tous les bouts du monde, reçoivent dans leurs écoles, a plus d'éclat que de force et de vie. Les sophistes tournent le dos à l'avenir; ils n'entrevoient le présent que pour flatter les grands, et obtenir de leur protection les deux biens dont ils sont avides, le renom et la sécurité.

Le trait distinctif et commun de leur physionomie est leur amour passionné pour l'antiquité grecque. Tous n'ont pas l'intelligence exacte de cette antiquité qu'ils enseignent : mais chez tous elle est l'objet d'une foi profonde et d'un culte ardent. De là, l'intérêt qui s'attache encore à leurs œuvres. De là aussi ces côtés médiocres qui nous rebutent dans leur talent, ces minuties, ces redites, ce vain luxe d'érudition, de citations, de comparaisons; surtout cette absence d'originalité.

Mais jusqu'à quel point pouvaient-ils comprendre et sentir ces maîtres qu'ils aimaient tant? Barbares policés

de la veille, ils n'avaient pas le sentiment inné du beau, la finesse exquise, l'imagination harmonieuse de ceux qu'ils appelaient complaisamment leurs ancêtres.

Puis, n'est-il pas vrai que, dans tous les temps, ces croyants sans réserve, ces imitateurs sans critique, disciples d'un grand siècle artistique ou littéraire, semblent condamnés à montrer toujours plus d'ardeur que d'intelligence ; ou, si l'on veut, plus d'esprit que de raison, dans leur admiration absolue? On a nommé chez nous les *faux classiques* toute une pléiade d'écrivains prêchant la foi sans réserve en littérature. Les sophistes, eux aussi, sont de faux classiques : ils comprenaient quelquefois et s'extasiaient toujours. Mais de combien de choses ils louaient les anciens, auxquelles ceux-ci n'avaient pas pensé.

D'ailleurs esprits séduisants, parleurs prestigieux, représentants d'un passé que les malheurs du présent rendaient encore plus regrettable, les sophistes savaient charmer leurs contemporains ; et leur œuvre, quelque surannée qu'elle fût, aurait pu se perpétuer indéfiniment dans la société païenne, lentement métamorphosée. Mais le christianisme, vainqueur, hâta la révolution qu'il apportait au monde, et emporta les sophistes.

Le paganisme était devenu de plus en plus une pure tradition d'esprit, qui, surtout dans les classes élevées, retenait les âmes par le culte des souvenirs, plutôt que par la foi sincère. Il était naturel que ses derniers prêtres, les plus convaincus, fussent des professeurs. Mais ceux-ci se perdirent, en confondant ainsi leur cause avec celle de la religion. Le christianisme écrasa du même coup l'Ecole sous les ruines du temple.

Seulement les sophistes ne moururent pas tout entiers. L'Eglise qui les combattait, l'Eglise qui les détruisait, leur confia jusqu'à la fin de nombreux disciples, ses

futurs évêques. Quand les derniers maîtres païens disparurent, leurs élèves chrétiens recueillirent, quelquefois en les maudissant, ces œuvres que la chaire païenne opposait à la Bible et à l'Evangile. Constantinople abrita mille années ces débris, d'où la Renaissance devait s'échapper un jour.

Ainsi, s'il est vrai que l'Eglise a transmis l'antiquité à l'Europe, ce sont les sophistes du IVe siècle qui avaient transmis l'antiquité à l'Eglise.

FIN

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENTS QUI INTÉRESSENT L'HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES AU IVe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

---

306. Premiers débuts de Julianus à Athèues (fasti Romani).
Ædésius étudie vers le même temps à Athènes.
Ouasimus, Apsinès II, son fils, rhéteurs, et Praxagoras, historien, tous à Athènes.
310. Naissance d'Himérius (au plus tôt).
312. Édit de Milan.
314. Liciuius vaincu, cède la Grèce à Coustantin.
Naissance de Libanius, à Antioche.
319. La destruction des temples commence.
324. Constautin, *stratége*. Le Pirée est son arsenal dans la deuxième guerre contre Licinius.
326. Nouvelle loi contre les temples.
329. Naissance de Basile de Césarée et de Grégoire de Nazianze.
330. La Grèce dépouillée pour l'oruement de Constantinople.
331. Naissance de Julien.
336. Libanius arrive à Athènes.
337. Mort de Constautin.
340. Mort de Julianus à Athènes.
Proérésius, Héphestion, Diophantus, Sopolis, Épiphanius, Parnassius.
Echec de Libanius. Il quitte Athènes.
341. Second voyage de Libanius à Athènes.
342-3 Voyage de Proérésius en Gaule et à Rome.
344. (Vers ce temps), premier voyage d'Himérius à Constantinople.
345. (Vers ce temps), Himérius se fixe à Athènes.
— Voyage d'Anatolius de Béryte en Grèce, discours d'Himérius à Anatolius de Béryte.
346. Premier édit contre les sacrifices.
Julien à Macellum (Cappadoce).
Naissance d'Eunape.

347. Discours d'Himérius à Skylakius.
348. Tremblement de terre à Athènes.
La même année ou l'année suivante, discours d'Himérius à Cerbonius.
350. Julien à Nicomédie, Grégoire de Nazianze à Athènes.
351. Basile à Athènes.
353. Libanius refuse une chaire à Athènes.
354. Himérius : Discours à Flavianus.
— Epithalame en l'honneur de Sévère.
Exécution de Gallus. Julien à Constantinople.
355. Julien à Athènes.
Grégoire et Basile quittent Athènes.
356. Premier édit ordonnant la fermeture des temples.
357. Himérius, discours à Musonius.
359. Himérius. Discours à Hermogènes (au plus tard).
— 2e discours à Flavianus.
361. Lettre de Julien : au sénat et au peuple d'Athènes.
Discours d'Himérius à Ampélius.
Mort de Constance. Julien, empereur.
362. Mort du rhéteur Epiphanius, à Athènes.
Départ d'Himérius.
Discours à Prætextatus.
2e discours à Musonius.
(Eunape à Athènes).
363. Mort de Julien. Himérius reste éloigné d'Athènes.
367. Eunape quitte Athènes. Mort de Proérésius.
368. Vers ce temps, retour d'Himérius à Athènes.
375. Les mystères d'Eleusis sont encore célébrés.
Tremblements de terre en Grèce.
390. Mort d'Himérius (au plus tard). Mort de Priscus (environ).
(Libanius atteste la décadence des études grecques.)
(Vers ce temps), Synésius à Athènes.
391. Edit qui proscrit les sacrifices et abolit officiellement le Paganisme.
392. L'édit est renouvelé.
Vers ce temps, retour à Athènes de Plutarque, fils de Nestorius.
395. Mort de Théodose. Invasion d'Alaric, en Grèce.
Éleusis est détruite.
396. Olympie est détruite. Dernière Olympiade.
Libanius meurt la même année.

TABLE ANALYTIQUE

TABLE DES CHAPITRES

—

Versailles. — Imprimerie Cerf, rue du Plessis, 59.

A LA MÊME LIBRAIRIE

[illegible] DU CATALOGUE DES LIVRES DE FONDS

THÈSES DE DOCTEURS ÈS-LETTRES

DESDOUITS Th[illegible] prof. au lycée de Bourges. De Nicolo [illegible] philosophia. In-8°.
— De la liberté et des lois de la nature. Discussion des théories [illegible] et positivistes sur la volonté. In-8°
DUGIT E., docteur ès-lettres, ancien membre de l'École française d'Athènes. Et[illegible] [illegible] athéniens. In-8° 4 —
— De Insula Naxo. [illegible]
BONIEUX. Critique des tragédies de Corneille et de Racine par Voltaire. 1 vol. in-8° [illegible]
— M[illegible] sententia de causis occasionalibus. In-8° 1 [illegible]
GRÉARD, inspecteur d'académie. De litteris et litterarum studio quid censuerit L. An[illegible] Seneca philosophus. In-8°. [illegible]
GIRARD. maître de conférences à l'École Normale supérieure. De Megarensium in[illegible] In-8° [illegible]
GRISY A. de, docteur ès lettres, etc. Étude sur Thomas Otway dramaturge [illegible] In[illegible] [illegible]
JEANNEL. doct. ès-lettres, anc. élève de l'École Normale. [illegible] et quo [illegible] Ciceronis [illegible]. In-8° [illegible]
— La Morale de Molière. In-8°.
LEGRAND Louis. Leibnitii de novo methodo discendae docendaeque jurisprud[illegible] In-8°. [illegible]
— Sénac de Meilhan et l'intendance du Hainaut et du Cambrésis sous Louis XVI. 1 [illegible] vol. [illegible] 6 —
LOISEAU. docteur ès-lettres, professeur au lycée d'Angers. De [illegible] odo subjun[illegible] grammatica, historica et philosophica disquisitio. In-8°. 1 [illegible]
— Étude [illegible] et philologique sur Jean Pillot et sur les doct[illegible] grammaticales du XVIe siècle. In-8°
PERROT (Georges), docteur ès-lettres, ancien membre de l'École française d'Athènes, etc. De Galatia, provincia romana. In-8°. 3 —
— Essai sur le Droit public d'Athènes. 1 vol. in-8°. [illegible]
PETIT [illegible] docteur ès-lettres. Essai sur la vie et la correspondance du Sophiste [illegible] In-8°. 4 [illegible]
TIVIER [illegible] prof. de rhét. au lycée d'Amiens. De arte declamandi et de [illegible] de[illegible] [illegible] saeculo florue[illegible] In-8° [illegible]
— [illegible] sur le mystère du siège d'Orléans et sur J. Millet, auteur présumé de ce mystère. In-8°
TREVERRET [illegible] docteur ès-lettres, agrégé des classes supérieures. Qu[illegible] [illegible] quaestiones [illegible] fuerunt. In-8°. 1 [illegible]
— Du Panégyrique des Saints au XVIIe siècle. In-8°. 1 [illegible]

OUVRAGES DIVERS

HUMBERT. Mythologie grecque et romaine, ou introduction facile et méthodique à la lecture des poëtes, par Jean [illegible], correspondant de l'Institut de France, membre des Académies de Nancy, Besançon, M[illegible] [illegible] ouvrage [illegible] 4e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. 1 [illegible] vol. [illegible]
LAMATTE (Edmond). Histoire de la Peinture. Étude sur la société romaine. 1 beau [illegible] in-8° cavalier. 7 —
MILLER E., membre de l'Institut. Mélanges de littérature grecque, contenant un grand nombre de textes inédits. 1 beau vol. grand in-8° [illegible]
RUBON. Histoire abrégée des principales littératures de l'Europe ancienne et moderne, avec tableaux et sommaires. In-12 [illegible]
RAFFY. Nouvelles répétitions écrites d'histoire et de géographie pour les baccalauréats ès-lettres et ès-sciences, les Écoles de Saint-Cyr et Forestière, d'après les derniers programmes de 18[illegible] 1 fort vol. in-12, avec cartes et *memento* 5 »
— Répétitions écrites d'histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'en 1866 inclusivement, à l'usage de toutes les classes, et contenant la réponse à toutes les questions du programme de l'enseignement spécial, avec tableaux, cartes et *memento*. in-12. 6e édition [illegible]
— Répétitions écrites d'histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1866, contenant la réponse au programme de l'enseignement spécial (3me année), avec tableaux et cartes, in-12, [illegible]e édition. 4 [illegible]
— Lectures historiques, ou choix des plus beaux fragments des meilleurs historiens anciens et modernes, français et étrangers, disposés selon l'ordre des programmes de l'enseignement et reliés par des sommaires, véritable *Cours d'histoire* [illegible] par les grands maîtres, à l'usage des familles, des maisons d'instruction publique et des établissements de [illegible] 7 vol. in-12, [illegible] édit. augmentée de plus de [illegible] nouveaux fragments, etc. [illegible]
— Lectures géographiques. 5e édit. [illegible]
Chaque volume séparé 3 —

[illegible] IMPRIMERIE [illegible] RUE DES [illegible]S.

